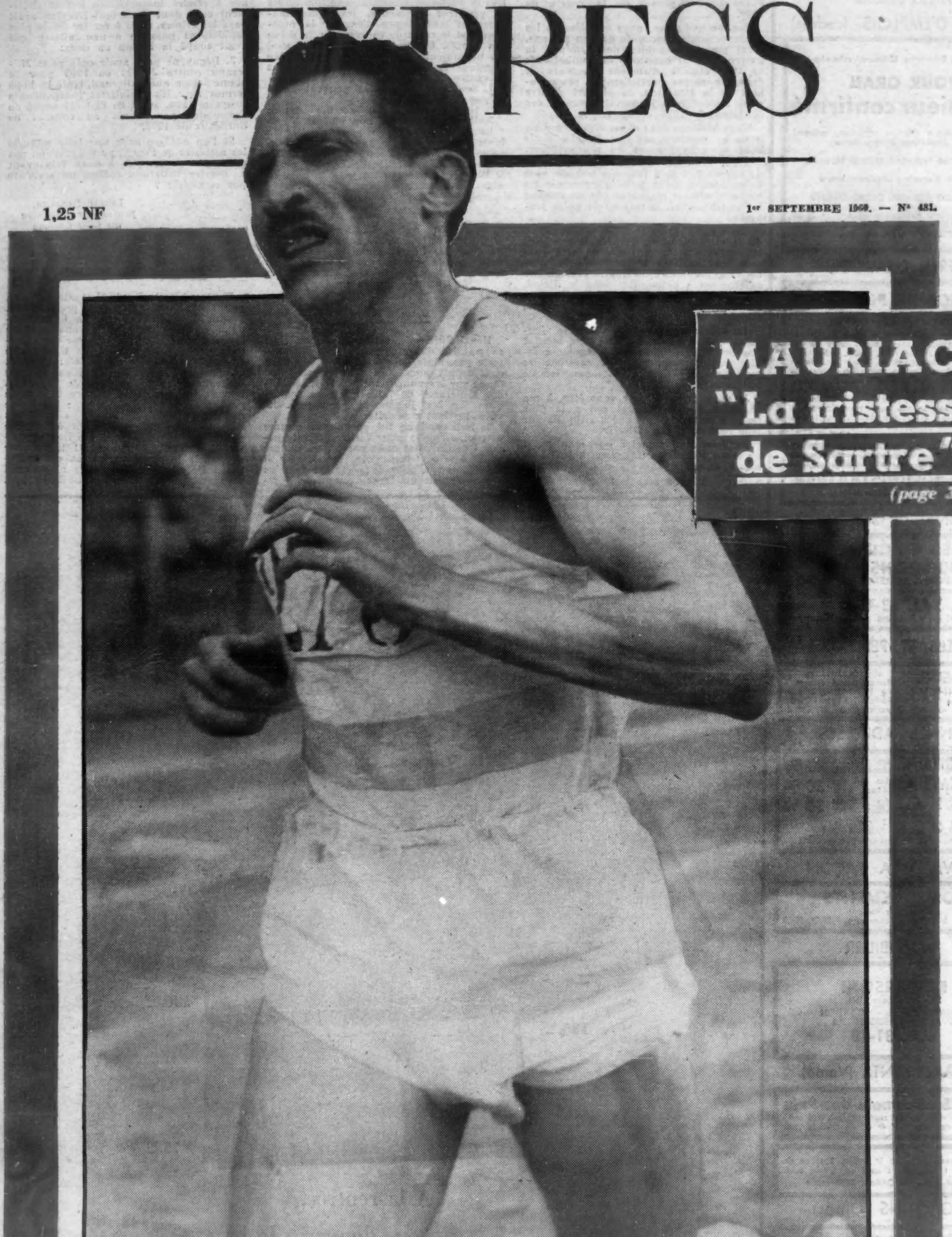
LA NOUVELLE WEHRMACHT

(pages 10 et 11)

L'EXPRESS

1,25 NF

1er SEPTEMBRE 1960. — N° 481.



MAURIAC : "La tristesse de Sartre"

(page 32)

(Presse Sports.)

ALAIN MIMOUN, CHAMPION OLYMPIQUE *(pp. 23-24)*

« Pousser contre soi-même, se faire user par le temps, s'user jusqu'au fond en un temps donné, c'est le plus vif plaisir du monde. »

(Jean Prévost - *Plaisir des sports.*)

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante Entreprise Bâtiment recherche :
POUR ORAN
Ingénieur confirmé
5 ans de pratique chantier minimum, intéressé par problèmes d'organisation
pour direction important chantier logement
Situation d'avenir - Logement assuré
REFERENCES PREMIER ORDRE EXIGEES
Ecrire en envoyant curriculum vitae à n° 26.447 CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOIS

AGENCE DE PUBLICITE INTERNATIONALE
recherche pour accéder à des postes de responsabilité de premier plan, jeunes gens 28 ans maximum, forte personnalité études supérieures ou très large culture générale. Il leur sera donné une sérieuse formation de marketing et des diverses techniques publicitaires avec travail effectif dans chaque secteur. Cette annonce s'adresse aux jeunes gens désireux de faire véritablement carrière dans la publicité ou le marketing sur le plan international et prêts à accepter une formation de plusieurs années. Envoyer curriculum vitae à Joubert (service A) Boîte postale 320.08 Paris.

Troupe de Théâtre permanente installée en prov.
RECHERCHE **ADMINISTRATEUR**
Ecrire Havas Dijon 6668

DÉPANNAGES (Secrétariat)

COPIES CIRCULAIRES
TRADUCTIONS
EXPRESS SECRETARIAT
27, Faubourg-Montmartre - PARIS
TAI. 53-45
Remplacement immédiat tous personnels bureaux

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons
HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04
Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 495 NF. Direction : G. BOISSON

BONNES ADRESSES

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. **20 %**
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. **20 %**
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. **30 %**
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

APPARTEMENTS (Vente)

AU CŒUR DE **St-Germain-des-Prés**
Propriétaire vend coquet studio 35 m2 tout conf. dans imm. de caractère. 4e ét. Rens. ELY. 93-47

VIe Très beau 5 pièces 3e étage, 2 salles de bains, 1 cab toil., chamb. serv., tout conf.
Société anonyme. CARnot 26-69 matin

LOCATIONS (Offres)

Pour signature immédiate
L'APPARTEMENT FRANÇAIS
ROQ. 36-60 propose dans immeubles neufs :
1° App. 4 p. princ. proximité métro : 380 NF par mois, charges comprises + droit au bail.
2° Un appart. 4 pièces bien situé à Paris, tout confort : 670 NF par mois.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS
sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

DIVERS

SITOGRAPHIE La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
Villa « Les Lucioles » Bd Farot
SIX-FOURS LA Plage (Var)
Documentation contre deux timbres

Courrier

Cela ne durera pas

« Sur le champ de bataille, le soldat maudit l'électeur qu'il a été » a écrit Fabre Luce à propos de la guerre de 1940.

Comme nos pères, nous maudissons les gouvernements successifs qui, en six ans, n'ont pas été capables de terminer la guerre. Mais si beaucoup de combattants de 1940 étaient d'anciens électeurs et donc, au moins partiellement, responsables de la situation, la plupart d'entre nous étaient trop jeunes au moment des élections de 1958 et de 1956.

Nous héritons donc d'une situation dont nous ne sommes pas responsables mais dont nous supportons les conséquences.

Ainsi l'électeur français qui ne cesse de stigmatiser la « jeunesse pourrie » de notre époque a-t-il porté au pouvoir les hommes qui ne craignent pas de risquer la vie (et parfois la raison) de notre jeunesse.

Alors que l'on parle d'une prolongation du service militaire, que des jeunes gars se font « descendre », que d'autres passent deux (ou bientôt trois) de leurs plus belles années entre les quatre murs d'une caserne ou à patrouiller dans le djebel, comment le citoyen français peut-il, après avoir glissé son bulletin dans l'urne, jouer les Ponce Pilate ?

Mais cela ne durera pas car la jeunesse dont la France abuse sera bientôt une proie facile pour la démagogie communiste et, alors, l'électeur gaulliste ou molletiste récoltera la juste sanction de son bulletin de vote.

Je vous écris ceci car vous êtes, à ma connaissance, le journal qui a le plus tenté d'ouvrir les yeux des citoyens sur leur responsabilité collective.

Je dois vous signaler que mon point de vue est celui de la grosse majorité de mes camarades.

UN SOLDAT DU CONTINGENT.

La « force de frappe » de la gauche

Dans un pays capitaliste prospère, comme l'est la France, les véritables maîtres de l'économie sont, à condition qu'ils en prennent conscience, les consommateurs, et leur moyen d'exercer la puissance est le refus de consommer, la grève des achats. Ce moyen de combat social est infiniment plus efficace que la grève classique et présente les caractéristiques suivantes :

1. Seuls les démocrates peuvent l'employer ;
2. Il est impossible de le « noyauter »;
3. Il est tout à fait non violent.

La grève des achats pourrait être la force de frappe de la gauche, l'arme absolue de l'affranchissement des travailleurs et de la défense de la paix et de la liberté. Que le combat pour la paix en Algérie lui serve de banc d'essai !

ROBERT SAPIN
Paris.

[*Un autre lecteur de Paris, M. Louis Parent, nous suggère lui aussi l'idée d'une « grève des achats » comme moyen de pression sur le gouvernement pour obtenir la fin de la guerre en Algérie.*]

Pour Millerand

Henri Guillemin vomit les tièdes, c'est sa manière d'être chrétien. Je ne la conteste pas. Mais permettez à un historien qui, depuis plus d'un an, prépare une étude sur les années socialistes d'Alexandre Millerand, de faire quelques remarques sur les jugements sommaires de votre brillant « rewriter ».

1. Millerand ne fut pas choisi comme « trompe-l'œil » pour faire passer le général de Galliffet mais parce que, comme chef des parlementaires socialistes, il représenterait pour la première fois au gouvernement un large secteur de l'opinion qui depuis longtemps avait mérité de l'être, surtout au moment d'une crise.

2. L'amnistie de 1900 n'était pas destinée à rendre inaccessibles à tout châtiment ceux dont l'innocent Dreyfus avait payé les crimes, mais à mettre fin le plus rapidement possible à une affaire qui avait coupé la nation en deux.

3. Péguy ne peut avoir opté pour Millerand contre Jaurès en 1903 pour la bonne raison que Millerand, resté en bons termes avec les socialistes indépendants jusqu'en 1904, avait en fait été sauvé de l'expulsion par Jaurès au congrès de Bordeaux de 1903.

Si l'on analyse avec une telle minutie les activités de Péguy, ne pourrait-on pas au moins y regarder à deux fois avant de décrire Millerand comme un arriviste pur et simple ?

LESLIE DERFLER,
professeur d'histoire au City College
New York.

Péguy n'était pas cela...

Tant qu'elle traite de l'actualité et s'en prend aux vivants, tout (ou presque) est permis à la polémique : de Léon Daudet... à Siné, nous en savons quelque chose. Mais lorsqu'elle déborde sur l'Histoire et fait comparaître les morts, elle devient vite indécente. Voici bientôt quinze ans que M. Henri Guillemin essaie de traduire Péguy en Cour de justice. A travers ses recherches d'ordre historique ou littéraire, un fil le guide : sa haine quasi animale de la « Droite » et de ses représentants. Que Péguy ait été utilisé par le régime de Vichy à des fins de propagande suffit pour que cet implacable procureur le range parmi les « transfuges » (je répugne à citer les noms qu'il ne craint pas d'accoler à celui de Péguy),

A la rentrée,
vous donnerez le bras...
aux sacs " VERIPOR "
...en couleurs.

galeries Lafayette

Les nouveaux sacs **veripor**
- créés par les TANNERIES DE PONT-EVEQUE
- fabriqués par Dofan, Oscar 1960 de l'Exportation
- lancés par les GALERIES LAFAYETTE
- sont garantis porc véritable.

Stand " VERIPOR " au rez-de-chaussée.

LA RENTRÉE

par JEAN-MARIE DOMENACH

J.-M. DOMENACH.

LA politique ne ressemble pas à la météorologie : on peut y prévoir les perturbations avec plusieurs mois d'avance. Il était évident que l'Afrique allait entrer dans la zone des orages et que l'Algérie ne pourrait être tenue à l'abri. Il était évident que la guerre d'Algérie minerait cette Communauté que la Vᵉ République avait su créer et, mieux encore, rénover. Il était évident que la France, moralement et militairement affaiblie, ne pourrait jouer, à la tête de l'Europe, le rôle que réclamait la situation internationale.

Mais le pouvoir, la bouche pleine de slogans sur la pacification et l'organisation extérieure de la rébellion, ne paraissait se rendre compte de rien. On saluait comme une victoire le déplacement d'un général factieux, alors qu'il était possible, après le 24 Janvier, d'assainir et de négocier. Pendant ce temps, l'Afrique noire sautait d'une époque dans une autre, et l'armée allemande réclamait des armes atomiques.

Selon la règle des stoïciens, il faut distinguer ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Bien des choses ne dépendent plus de nous ; après l'Asie, l'Afrique s'émancipe de la tutelle européenne ; la France, l'Europe ont perdu une grande part de leur autonomie. Mais pour les choses qui dépendent de nous, qu'a-t-on fait, sinon prendre la suite de la Quatrième République ?

Si les excès parlementaires ont été corrigés, l'Etat, lui, n'a pas changé. Il continue d'être lâche, profitant des vacances pour augmenter les tarifs, reculant devant le procès des émeutiers et des tortionnaires ; il continue d'être hypocrite, niant qu'il y ait des tortures et saisissant les journaux ; il continue d'être divisé, tolérant que les exécutants sabotent les ordres d'en haut. Voilà pourquoi il est ramené à la même politique que l'Etat précédent, malgré sa Constitution toute neuve et son chef prestigieux.

Il y a deux ans, la majorité des Français ont cru se tirer d'affaire à bon compte. Ils commencent à s'apercevoir qu'on n'ajourne pas indéfiniment les rendez-vous de l'Histoire. Une résistance nationale de six années ; des centaines de milliers d'hommes regroupés, internés, emprisonnés ; une armée incertaine ; une minorité européenne qui balance entre le coup d'Etat et le désespoir : voilà ce que le reste du monde aperçoit en Algérie et ce que nous, Français, seront forcés de regarder en face.

L'AMERTUME qui naît de ce retour des choses, de cette fatalité de l'impuissance, pousse parfois les meilleurs à s'accuser eux-mêmes. Et il est vrai que si nos malheurs continuent, c'est que la gauche n'a pas su les empêcher. Mais la gauche a mieux à faire que de plonger dans la délectation morose. La leçon des fausses révolutions n'est pas qu'il faut renoncer aux vraies, mais qu'il faut les préparer plus soigneusement.

La ressemblance entre les politiques d'hier et d'aujourd'hui montre bien qu'il ne sert pas à grand-chose de changer de têtes et de Constitution si l'on ne s'attaque en même temps aux structures et aux mœurs. Ajouter un numéro de plus à la République ne signifie rien ; c'est les bases et l'esprit qui devront être renouvelés. A ce prix seulement nous sortirons du royaume des ombres pour mordre sur l'Histoire.

quitte à lui reconnaître la « nuque indocile ».

Que Péguy ait été pleinement homme, qu'il ait connu comme chacun de nous ses doutes, ses contradictions, ses faiblesses, que sa recherche du vrai et du juste ait emprunté tour à tour des chemins divergents ne nous le rend que plus proche et plus cher. Rien n'est plus irritant à cet égard que l'Histoire manichéenne telle que l'écrit M. Guillemin : la vérité serait-elle tout entière le capital d'un parti, d'une école, d'une politique ? Et les situations d'hier doivent-elles être jugées avec les catégories et les passions d'aujourd'hui ?

DR JACQUES TESTU
Dakar.

Gérard Philipe et « Les Epiphanies »

Dans « L'Express » du 25 août, Anne Guérin fait dire à Claude Roy, sur une question touchant Gérard Philipe et « Les Epiphanies » : « Il a aimé la pièce avant de connaître l'auteur. C'est Georges Perros qui la lui a fait lire. »

J'aimerais rétablir et préciser la vérité pour les lecteurs que ce point pourrait intéresser :

En 1946, au cours de l'été, à Louvres, je commençai « Les Epiphanies ». Vers octobre, j'en lus quelques passages à Georges Vitaly, qui s'y attacha avec curiosité, puis qui en parla à Gérard Philipe auprès de qui il jouait dans « Caligula ». Peu de temps après, Gérard Philipe, sa femme, Georges Vitaly et moi, nous rencontrions, rue de la Grande-Chaumière ; je leur ai lu ce que j'avais de prêt, soit, si je me souviens bien, trois parties et des bribes de la quatrième, sur les cinq que « Les Epiphanies » devaient comporter. De ce jour, Gérard nous fit l'amitié de s'informer assidûment si la chose était en train, si tout allait bien.

Quand Gérard Philipe a-t-il accepté de jouer « Les Epiphanies » ? Fin 46 ou tout au début de 47, la pièce n'étant pas même achevée. Il y a qu'un jour où, devant lui, Vitaly en plein projet employait un « nous » chaleureux mais anticipatif, Gérard fit l'étonné et déclara tout de go que, jusqu'à la preuve du contraire, on ne l'avait prié que de donner un avis d'auditeur, voire de spectateur sur la touche ; ce que voyant, Vitaly lui demanda s'il voulait bien tenir le rôle du poète. Et Gérard a dit oui.

Dès lors, fût-il à l'autre bout de Paris, ou à Rome, tournant sous le soleil dans « La Chartreuse de Parme », nous étions unis par le poème et nous y travaillions. Ainsi m'écrivait-il, le 6 mars 1947 : « Je vois bien le Poète, lors de la 5ᵉ Epiphanie, ayant une manie de parole ou de geste, une manie due à une déformation de sa trop grande pureté.... J'attends avec curiosité pour le moment, et sans doute avec anxiété au moment de la recevoir, votre 5ᵉ. » Et dans une autre lettre, datée de juillet : « Il n'y a pas de questions pour nous, en tout cas : je jouerai « Les Epiphanies » cet hiver, chez Hébertot ou ailleurs. — J'attends avec impatience un manuscrit de Monsieur Poète et Monsieur Diable-Chien. Je veux me sentir : nappe de pétrole tranquille. »

Beaucoup de par sa volonté, « Les Epiphanies » furent donc créées en décembre 1947, après avoir été refusées par Hébertot, chassées du Théâtre Edouard VII en pleines répétitions et recueillies aux petits Noctambules par Leuris et Jean-Claude.

Il va sans dire que j'embrasse dans ma gratitude tous ceux qui furent près de Gérard, aux « Epiphanies ». Ils comprendront ; ils savent que c'était, que c'est une âme vers laquelle, toujours, j'aurai le cœur tourné.

Et mieux que quiconque, mon ami Georges Perros, qu'un lien si profond unissait à Gérard, comprendra que j'aie tenu à honneur de faire la vérité de l'amitié.

HENRI PICHETTE.

Un bon roi

Je suis littéralement abasourdi. Voilà que « L'Express », que j'ai tellement apprécié durant ces quatre dernières années pour son réalisme, parle de l'opinion publique belge avec une facilité vraiment médusante. Pour un vieux spécialiste de l'observation de cette opinion, depuis quarante ans, croyez-moi, nous avons bien de la chance d'avoir un roi, en Belgique et, qui plus est, un roi très capable, démocrate et clairvoyant, ayant, malgré son âge, déjà suffisamment d'expérience pour juger des directives les meilleures qu'il convient de donner à notre politique extérieure et intérieure, toujours après avoir pris l'avis de ses ministres et en étant d'accord avec eux.

RENÉ CANTON
Bruxelles.

L'Algérie et le service

Les adversaires de la guerre, et vous en êtes, ont tendance à ne parler de la guerre d'Algérie que pour dire qu'elle coûte cher à la nation et que les pertes en hommes sont lourdes, ce qui est sans doute inexact. Le véritable problème est la durée du service militaire. On va me répondre qu'en 14, c'était pareil. Eh bien non ! En 14, le service militaire était orienté vers une guerre contre l'Allemagne, il avait donc un but, il se justifiait. Ce n'est plus le cas : le patriotisme est mort, qu'on le veuille ou non, et il est mort en Algérie dans une guerre dont on n'a jamais très bien saisi la portée et qui s'éternise.

Ce qu'il faut, c'est lancer une campagne pour la réduction de la durée du service. Ces 28 mois mettent la jeunesse à zéro. Ils coûtent aux jeunes et à leurs familles matériellement et moralement. Il faut essayer d'ébranler les traditions qui veulent qu'il y ait trois bonshommes pour ce qu'un seul pourrait très bien faire. Si on ne bouge pas, on n'arrivera jamais à ramener le service à une durée normale.

J. B.
Etudiant,
Marseille.

Salazar et le Katanga

L'un des aspects du problème de la sécession du Katanga a été jusqu'ici passé sous silence dans la presse.

Un Katanga indépendant en conflit avec le Congo dépendrait entièrement du chemin de fer du Lobito qui traverse l'Angola. Autrement dit, il dépendrait du gouvernement portugais. Celui-ci, désireux d'appuis, ne manquerait pas de soutenir Tschombé pour se garder un précieux atout.

C'est pourquoi le dictateur Salazar (presque toujours oublié dans les chroniques sur la guerre d'Espagne) est aujourd'hui, une fois de plus, un des principaux intéressés dans cette affaire. Si la sécession réussit, il saura mettre le capitalisme belge (et d'autres aussi) au service de son pouvoir en décomposition et obtiendra, peut-être, à l'O.N.U., le vote d'un Etat noir en faveur... du colonialisme portugais.

A. M.
étudiant portugais.

La guerre et les jeunes

Je suis père de famille, j'ai quatre enfants et je suis responsable d'un Centre d'accueil pour des frères et sœurs de parents déchus. Le problème des jeunes est, je puis le dire, toute ma vie, ainsi que celle de ma femme.

Je suis maintenant écœuré par le prolongement de la guerre d'Algérie qui a un effet direct sur la jeunesse d'aujourd'hui. Nous, les éducateurs, nous ne pouvons plus nous taire. Lorsqu'un de mes jeunes atteint ses 18 ans, il se pose le problème de la guerre d'Algérie, qui a forcément une répercussion sur sa psychologie d'adolescent de 18 ans.

L'un d'eux, extrêmement préoccupé par tout ce qu'entraîne la guerre, a peur. Il a peur de son comportement de soldat, il est inquiet...

Un autre, voulant au contraire se battre, faire des « éclats », s'est engagé dans les paras... Comment reviendra-t-il ?

Vous comprenez pourquoi je pense qu'aujourd'hui nous, les éducateurs, les responsables de jeunes, nous devons nous lever pour arrêter cette guerre qui détruit le travail éducatif accompli auprès de nos jeunes.

En 1940, nous étions prêts à mourir au côté du général de Gaulle. Aujourd'hui, nous disons non à cette guerre que nous n'arrivons pas à arrêter, à ces milliards qui nous seraient si précieux pour donner à cette jeunesse des possibilités d'avenir nouvelles.

Mais c'est à nous de prendre nos responsabilités. L'heure de l'action a sonné.

M. LEBLANC,
conseiller municipal
Doudeville
(Seine-Maritime).

Vient de paraître

LE LIVRE DE LA COLERE (par un ancien d'Indo)

MAURICE GUILLOT

LA GRANDE OCCASION

« Qu'y a-t-il donc dans ce livre qui a ému le général de Gaulle et entraîné des stupéfiantes représailles contre l'écrivain ?... car c'est bien d'un jeu de massacre qu'il s'agit. » « L'Express ».

« Un vrai cri de révolte désespérée. » « Le Progrès de Lyon ».

UN OUVRAGE DE 304 PAGES EN IN-8 CARRE, EN LIBRAIRIE : 7,50 NF

Aux NOUVELLES EDITIONS DEBRESSE

INDEX

- Pour sortir de la crise, par P. Mendès France . . . 4
- L'éditorial de J.-J. Servan-Schreiber 5
- Le choix du 5 Septembre, par Gaston Defferre . . 6
- Le dessin de Jean Effel. 7
- Bourguiba parle de l'Afrique 8-9
- Les Français et l'automobile 9-10
- Enquête : La nouvelle Wehrmacht 11
- Santé : Le somnifère idéal 14
- Collections : La mode « Moderato cantabile » . . 15 à 19
- Au pied de la lettre, par Siné 21
- Les Jeux Olympiques, par Alfred Sauvy 22
- Mimoun : Portrait d'un champion 23-24
- Le Festival de Venise, par Michèle Manceaux . . 28
- Un jeu de vacances 31
- Le Bloc-notes de François Mauriac 32

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Le monde s'installe dans une sorte de crise permanente. Chaque jour, un gouvernement saute, quand ce n'est pas un régime, une guerre civile éclate, un nouvel Etat surgit ou un autre vole en morceaux. Quant à la tension entre les deux blocs, tout se passe comme si elle devait toujours renaître de ses cendres. Un équilibre plus stable peut-il s'instaurer ?

CERTAINEMENT pas, tant que l'Occident n'aura ni idées ni plan d'avenir et se laissera mener continuellement par les événements (qu'ils soient spontanés ou qu'ils soient provoqués). Faute d'imagination et de perspective, l'Occident ne sachant ni ce qu'il veut ni comment il compte l'obtenir, il est condamné à ne jamais prendre d'initiatives.

Pendant ce temps, le monde de l'Est et le tiers monde des pays sous-développés bougent. L'Occident cherche des parades, mais il se révèle incapable, pour le moment, de canaliser les événements vers une évolution constructive, faute d'une vision, d'un but, d'un plan d'action.

Il fut un temps où l'on croyait que tout cela risquait d'entraîner une nouvelle guerre générale. Aujourd'hui, on se rend compte que ce n'est pas ainsi que les choses se dénoueront.

Les champs de bataille se sont déplacés. L'un se situe sur le plan économique : le monde communiste continuera-t-il à jouir d'une croissance plus rapide que le monde capitaliste ? Un autre concerne les pays sous-développés : le bloc soviétique réussira-t-il à faire prévaloir son influence sur ces pays ?

Voilà les vrais problèmes.

— Mais ce sont les Etats-Unis qui paraissent surtout manquer d'imagination, d'énergie, de courage. Nous ne sommes pas à l'échelle des grands conflits mondiaux.

C'EST une dérobade. En fait, nous pouvons et devons exercer, parmi les pays amis, une influence d'autant plus grande que, précisément, les Américains apparaissent désorientés. Mais surtout nous pouvons et devons, à la place qui est la nôtre, jouer notre rôle et, si possible, donner l'exemple de ce qui devrait être fait.

Or, qu'il s'agisse de croissance économique ou des rapports avec les sous-développés, c'est loin d'être le cas. En matière économique, nos progrès sont largement dépassés par ceux de l'Allemagne, de l'Italie, des Pays-Bas, etc., et nous gaspillons plus qu'aucun autre pays une énorme part de nos ressources en dépenses improductives. Et, en ce qui concerne les rapports avec les pays en voie d'émancipation, nous nous obstinons en Algérie dans une entreprise qui dresse contre nous tous les peuples d'Afrique et d'Asie.

— Qui pourrait susciter le redressement nécessaire ?

DEUX pays pourraient le faire, à condition d'agir conjointement : la France et l'Angleterre. C'était manifeste après l'échec de la Conférence au Sommet. Les deux super-Grands étaient diminués aux yeux de l'opinion mondiale : les Etats-Unis par l'affaire de l'U2, et l'Union soviétique par la façon dont elle l'avait exploitée. La France et l'Angleterre, au contraire, en sortaient sans discrédit. Si, à ce moment, elles avaient parlé — et parlé ensemble — elles auraient été entendues à travers le monde et d'abord par tous ceux qui redoutaient le pire. Chacun sait bien que ce sont des pays pacifiques, vieilles figures de l'Histoire, familières au monde entier, et qui ne font peur à personne.

France et Grande-Bretagne n'ont pas su saisir cette occasion, faute, je le répète, d'imagination et d'audace — en ce qui concerne la France, à cause aussi de ce boulet qu'est la guerre d'Algérie — et enfin parce que les relations franco-anglaises sont détestables.

— Supposons que la France et l'Angleterre se mettent d'accord pour jouer ce rôle. Que pourraient-elles proposer ?

SUR tous les problèmes-clés — pays sous-développés, désarmement, Chine, Moyen-Orient, politique concertée d'expansion économique et de croissance, etc. — la France et l'Angleterre pourraient exprimer les aspirations les plus saines qui se font jour à travers le monde et qui manquent d'interprètes.

Il y a tout d'abord des faits, qu'au fond chacun reconnaît, mais qui, pour des raisons d'amour-propre, de susceptibilité ou de propagande, restent officiellement contestés, ce qui crée des causes d'irritation ou de frictions.

Personne, par exemple, parmi les responsables, ne songe sérieusement à remettre en cause la frontière Oder-Neisse, personne ne pense que Tchang Kaï-chek reconquerra la Chine continentale, personne ne doute que l'Etat d'Israël ne pourra plus être rayé de la carte, personne n'ignore que les anciennes colonies conquerront toutes peu à peu leur indépendance. Mais la politique internationale est fondée sur la méconnaissance de ces faits ! De telle sorte que des revanchards allemands peuvent revendiquer des territoires polonais, la Chine de Formose occuper un siège permanent au Conseil de Sécurité, les Etats arabes poursuivre une guerre latente contre Israël et que la persistance des politiques colonialistes aggrave des tensions pleines de périls.

Pour sortir de la crise internationale

Un plan de paix comporterait en premier lieu la renonciation à de dangereuses fictions et la reconnaissasnce des faits acquis et de leurs conséquences.

Si la France et l'Angleterre parlaient dans ce sens, leurs paroles recueilleraient un immense écho, car chacun y reconnaîtrait la vérité et le réalisme.

Prenez maintenant le cas des pays sous-développés. Ils fournissent l'un des terrains de la lutte que se livrent les deux mondes. Ils le savent et cherchent parfois à en profiter. Mais les plus raisonnables de leurs dirigeants : Nehru, Bourguiba, Mohamed V, savent aussi que c'est un honneur redoutable de constituer un enjeu ! Des propositions concrètes qui leur permettraient d'échapper à cette situation auraient une autorité, un rayonnement politiques tels qu'il serait impossible aux deux Grands de s'y opposer. On voit assez bien ce que nous pourrions proposer, et je l'ai déjà exposé ici.

Mais à une condition, bien entendu : il faut que nous sachions renoncer nous-mêmes à nos positions de domination coloniale et militaire, que nous acceptions les nécessaires « reconversions », que les jeunes nationalismes, notamment en Afrique, ne puissent plus nous soupçonner d'être hostiles à l'émancipation des peuples. C'est le problème algérien, une fois de plus, qui est posé.

Un autre domaine dans lequel une action commune de la France et de la Grande-Bretagne devrait se développer, c'est celui de la croissance économique.

C'est un fait curieux que les grandes organisations économiques et financières internationales s'occupent exclusivement du problème des échanges, des tarifs douaniers, de la monnaie ; aucune n'a pour mission de promouvoir la production, la croissance, le progrès. Loin de moi l'idée de sous-estimer les bons conseils qu'elles prodiguent aux pays membres : « Attention aux prix, aux monnaies, aux réserves de devises et d'or ! » Mais il est tout de même fâcheux qu'elles ne disent jamais : « Créons davantage de richesses, développons notre production, élevons nos niveaux de vie. Et cherchons les moyens de faire cela par la coopération internationale. » Un plan de paix devrait comporter des propositions concrètes dans ce sens. Ce serait la meilleure réponse au « défi économique » que M. « K. » nous a jeté.

— En ce qui concerne les pays sous-développés, les méthodes du bloc soviétique ne lui assurent-elles pas un atout décisif ?

L'OCCIDENT doit offrir, sans l'assortir d'aucune condition politique, une aide dont l'efficacité puisse se comparer avec celle des pays communistes. Et surtout cesser de soutenir toujours, dans les pays neufs, les classes réactionnaires ou féodales, les Bao-Daï, les Noury Saïd, les Glaoui, les Batista, qui sont d'ailleurs toujours perdants à la fin.

L'expérience prouve que lorsqu'on aide des dirigeants soucieux de progrès — Bettencourt au Venezuela, Bourguiba en Tunisie — les choses se passent assez bien. Mais lorsque nous nous opposons maladroitement à Sekou Touré en Guinée, nous le jetons dans les bras de l'U.R.S.S. et de la Chine.

Si nous savons offrir aux gouvernements des pays sous-développés une chance de développement économique, dans la liberté, nous gagnerons et c'est aussi. Evitons de leur donner l'impression qu'il y a, d'une part, l'efficacité économique, le progrès, représentés par l'U.R.S.S. et ses alliés et, d'autre part, représentés par nous, la liberté, qui ne serait plus alors que la liberté pour les privilégiés, les capitalistes (étrangers ou locaux) et la stagnation dans une misère sans fin.

Il n'y a pas d'incompatibilité entre le développement économique et l'idée démocratique et c'est à nous de le prouver dans notre action.

Tous ces principes et toutes ces propositions mis en avant clairement et fermement par la France et l'Angleterre, qui pourrait s'y opposer ? Seulement, il faudrait commencer par décider les deux gouvernements en cause à s'associer.

— Que devient alors la « petite Europe » ?

ON a eu le grand tort de faire croire aux Français que la très nécessaire réconciliation franco-allemande devait passer par une sorte d'éloignement de la France et de l'Angleterre. C'est faux.

Les intérêts des Anglais sont très semblables aux nôtres en Europe, en Afrique, politiquement et économiquement.

Pourquoi vouloir bâtir notre politique sans eux — et parfois contre eux ? La tentative de de Gaulle de chercher un accord avec Adenauer en dehors de Macmillan n'a eu pour conséquence que de faire d'Adenauer l'intermédiaire privilégié entre les Continentaux et les Anglais. Ce n'est pas un résultat heureux.

— Les Anglais ne redoutent-ils pas qu'une coopération plus étroite avec l'Europe ne les écarte des Etats-Unis ?

PERSONNE ne leur demande quelque chose de semblable. Tant que le monde sera fâcheusement divisé en deux grands blocs antagonistes, la sécurité de la Grande-Bretagne comme la nôtre reposera sur l'Alliance atlantique.

— Ne serait-il pas possible de mener la politique que vous décrivez dans le cadre de l'O.N.U. ?

LES Français n'aiment guère « les instances hétéroclites, passionnées et tumultueuses » de l'O.N.U., dont les défauts techniques ne sont que trop réels ; il n'est pas besoin d'être colonialiste pour trouver anormal, par exemple, que l'Afrique dispose de deux fois plus de voix que l'Europe. Et puis la démocratie y est plus apparente que réelle ; car les grands y ont des clientèles et savent s'en servir.

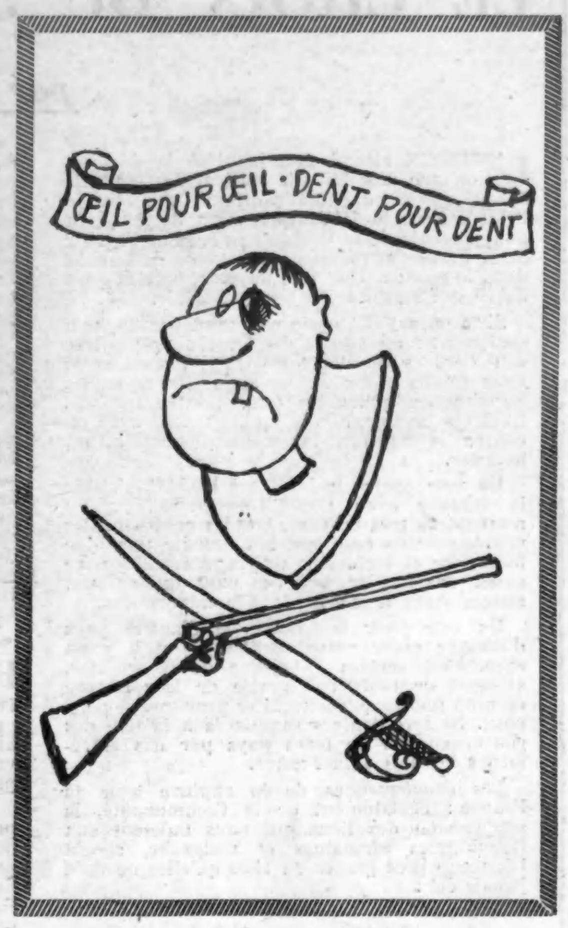
Cela dit, l'O.N.U. existe et dispose, à travers le monde, d'un prestige et d'un pouvoir moral que trop de Français ignorent et qui peuvent être des instruments de paix.

Des propositions solides et constructives y seraient entendues favorablement. Ceux qui les formuleraient s'y feraient eux aussi, du même coup, une « clientèle » : les pays qui redoutent les erreurs des deux super-Grands, qui souhaitent que s'atténue la violence de leur rivalité et qui aspirent à la consolidation de la paix.

Tous ces pays évoquent souvent la vraie tradition française et souffrent que nous y soyons infidèles. Ce n'est pas seulement en argent que la guerre d'Algérie nous coûte cher.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)



(Reporters Associés.)
SINÉ ET SES PERSONNAGES.
Cynisme, bêtise, grossièreté, hargne, sous-nazisme.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Pouce !

NOUS voici donc à la veille de ce qu'on appelle la rentrée. Lundi, le chef de l'Etat va reparaître sur notre petit écran pour nous refaire un de ces numéros dont il a le secret. Lundi soir, il y a gros à parier que nous serons retombés sous le charme, dans cet état « femelle » qui est celui des Français depuis plus de deux ans. Notre homme aura trouvé sans aucun doute, un nouveau truc épatant auquel, contre tout raisonnement, nous ne demanderons qu'à croire.

Avant que nous retournions ainsi à nos habitudes, nos lecteurs nous permettront de jeter un coup d'œil rapide sur un sujet un peu plus mince à propos d'une rubrique de vacances de « L'Express » qui n'a pas eu le bonheur de plaire à tout le monde.

« La grossièreté exécrable de Siné, son cynisme de mauvais goût, n'ont même pas l'excuse de l'exaltation du langage révolutionnaire », nous écrit M. Oscar Goldsmith, de Saint-Germain. « C'est une concession à la bêtise, abritée derrière un masque de non-conformisme qui ne peut tromper que les imbéciles » (M. Pierre Lebreton, Marseille). « Pour être drôle, la critique politique doit être décontractée. Siné, ce n'est que de la hargne » (M. Vantadou), etc. Nous pourrions en remplir des pages. Citons encore M. Michel de Guy qui, décidément, prend Siné très au sérieux et nous écrit : « Ce qu'il y a d'abject dans Siné ? ...le choix délibéré de la violence pour provoquer le choc en retour de la violence. Le refus du dialogue. Un sous-nazisme en contradiction avec le propos avoué du journal, car il ne s'agit même pas de la tension douloureuse d'un Nietzsche vers un dépassement des valeurs, mais bien plutôt de la sanguinaire inculture d'un Rosenberg qui, lui aussi, ne savait que sortir un revolver quand on lui parlait d'un Foucauld ou d'un Kant. »

CYNISME, bêtise, grossièreté, hargne, sous-nazisme ; Siné et « L'Express » se sont vu qualifier de bien d'autres épithètes encore à propos de cette chronique du mois d'août qui ne devait être qu'un divertissement et qui a déclenché des protestations indignées. Or ce ne sont pas des lecteurs de « L'Action française » (ou de ses dérivés) qui s'expriment ainsi, mais bien des lecteurs de « L'Express ». Voilà qui vaut de s'y arrêter un instant, avant de tourner la page et de faire face à la rentrée.

Je préciserai d'abord. D'une part, je ne serai pas, en défense de Siné, plus sinéphile que lui. Il a écrit lui-même : « J'ai moins de talent pour écrire que pour dessiner ». Et encore : « La mauvaise foi procure vraiment de grandes satisfactions ». Enfin, parlant de soi : « L'anticléricalisme et l'incroyance ont leurs bigots ». On ne saurait être plus modeste, et nous laisserons de côté son talent d'écrivain, sa bonne foi ou sa modération : ce n'est pas le problème.

Deuxièmement. Bien que beaucoup de nos lecteurs aient vivement réagi contre cet agenda, nous ne regrettons pas un instant de l'avoir publié. On connaît la règle d'or que tout bon épicier enseigne à ses commis : « Le client a toujours raison ». Et que serait, bien sûr, un épicier qui ne vendrait pas le plus possible au plus grand nombre possible de clients ? Il n'y a rien là de déshonorant, c'est la règle du jeu. Mais un journal n'est pas une épicerie. Il ne doit pas être fait pour plaire au plus grand nombre de lecteurs possible, on n'évalue pas sa raison d'être à l'étendue de son public satisfait. Il est créé pour exprimer des idées, en remettre d'autres en question, faire douter et réfléchir, démystifier, entraîner, que sais-je encore... Mais son but ne doit pas être de plaire. Nous n'avons donc aucune excuse à présenter.

NON. Si nous en parlons, maintenant que cette publication est terminée, c'est que la réaction enregistrée traduit ce qui nous paraît bien être une maladie profonde d'une couche importante de la société française et spécialement — c'est ce qui nous intéresse — parmi les hommes et les femmes de gauche. S'ils crient si fort, c'est que Siné leur fait vraiment mal. Mal où ?

Mal à l'insécurité intérieure. Qu'on mette gentiment en boîte des colonels, des curés, des académiciens, et même la tête du général de Gaulle, cela passe. Cela chatouille agréablement. On sourit. Cela ne coûte pas cher. Mais Siné a franchi ces limites. Il n'a pas respecté les règles du jeu. Il ne donne pas des coups d'épingle. Il cogne. Il ne s'apitoie pas sur les tortures, il va jusqu'au bout avec férocité : « Je voudrais que pour quelques jours tous les Français soient transformés en bicots ». Il exagère.

Or, on veut bien mettre en question quelques idées reçues, mais pas trop. On veut bien se moquer de quelques valeurs établies, mais pas de toutes. Celui qui ne se plie pas à nos limites intérieures crée, en chacun de nous, le scandale et la peur. Il nous fait crier de panique. Il y a des choses auxquelles on ne touche pas. Voilà.

REGARDONS de plus près ces choses. Je vais exagérer à mon tour : si tant d'hommes et de femmes qui nous font l'honneur de lire notre journal ont poussé de tels cris devant l'agenda de Siné, au lieu de sourire ou de le dédaigner, je crois que le 13 mai 1958 s'explique davantage.

Il y a dans ce pays une énorme ankylose de l'esprit critique, de l'esprit de doute. Avec un peu de dignité, de respectabilité, de beau langage et de belles manières, on fait avaler aux Français n'importe quoi. Parce que M. Bourgès-Maunoury était falot, parce que M. Guy Mollet était faux jeton, ou parce que, comme dirait Siné, ils étaient « moches » tous les deux, on ne leur pardonnait pas grand-chose, et on décelait facilement leurs mensonges. Mais qu'un homme chargé de gloire, élevé à Saint-Cyr, portant un grand nom et s'exprimant avec noblesse, s'avance sur la scène, le tour est joué. On lui passe tout : les mensonges, bien plus énormes que ceux de ses modestes prédécesseurs, les institutions ridiculisées, vraiment tout.

J'irai plus loin. Nous sommes tellement accrochés à une certaine conception de l'ordre, tellement intégrés aux valeurs établies, si craintifs de toute remise en question fondamentale, que ceux-là mêmes d'entre nous qui croient lutter le plus activement contre l'hypocrisie de notre société sont vite intimidés par tout geste radical. Il me suffira d'évoquer à cet égard notre propre réaction devant l'acte de certains jeunes Français qui, allant jusqu'au bout de leur révolte contre la guerre d'Algérie, refusent de servir dans l'armée ou désertent. Oui, leur geste nous effraie. Car ses conséquences sont, à proprement parler, incalculables. Et nous, nous aimons bien prendre des risques calculés. L'épouvantail de la guerre civile a jeté 80 % des Français dans l'acceptation, affolée, du pronunciamiento gaulliste. L'angoisse de l'anarchie sociale nous a fait écrire contre la désertion. C'est du même ordre : il arrive un moment où l'on crie : « Pouce ! »

UNE observation résume sans doute le débat : nous avons reçu des centaines de lettres de protestation, pas une n'est venue d'un lecteur ou d'une lectrice de moins de trente ans.

Pas une venant d'un homme ou d'une femme qui ait eu moins de dix ans en 1940. Voilà la ligne de séparation des eaux. Nous croyons lutter entre gaullistes et antigaullistes. C'est l'apparence. Nous sommes tous, si nous avons plus de trente ans, marqués au cœur, ensemble, par un événement bien plus violent, bien plus grave et indélébile, dont le gaullisme n'est qu'une des séquelles : le fait Pétain. Quand cet homme, avec sa légende, sa belle tête, ses yeux clairs et son regard droit, son grand âge, son uniforme, cette auréole de Verdun, est venu nous parler d'Honneur et de Patrie, nous l'avons tous, à des degrés divers et plus ou moins longtemps, nous l'avons tous cru. C'était l'ordre, c'était l'Histoire et c'était la France.

Eh bien ! non : c'était la trahison. Le vieux était un monstre sénile. Mais nous l'avons si peu admis, au fond, que de Gaulle lui-même, pour le grand soulagement de tous les Français en âge de voter, lui évita le sort de Laval. Pétain, c'était une valeur établie, indestructible.

Parce qu'on n'a pas détruit cette valeur, parce que cela aurait fait trop mal d'arracher jusqu'à la racine ce chancre qui nous avait rongés pendant quatre ans, le pourrissement a continué. Le 13 Mai, c'est du pur pétainisme : l'ordre avant tout.

IL est bon de savoir que ceux qui n'ont pas été pétainisés, parce qu'ils étaient alors des mômes inconscients, n'ont pas du tout aujourd'hui des réactions semblables aux nôtres. Et Siné — qui est de leur génération — nous l'aura fait sentir, par ses outrances, en nous faisant mal. Si nous comprenons pourquoi sa vulgarité nous a heurtés, nous serons un peu mieux préparés aux événements, à coup sûr très vulgaires, qui nous attendent lorsque s'effondrera, cette fois pour de bon, la vieille France du beau Maréchal.

J.-J. S.-S.

FORUM

LE CHOIX DU 5 SEPTEMBRE

par GASTON DEFFERRE

L'OPINION attend avec anxiété la déclaration que doit faire le général de Gaulle le 5 septembre. Le choix politique que fera le Président de la République sera déterminant pour l'avenir de la Communauté, pour l'avenir de la France et même pour l'avenir de la paix dans le monde. Une fois de plus, tout dépend de ce qui sera décidé pour l'Algérie.

Si la guerre d'Algérie ne prend pas fin, non seulement nous serons dans une situation très difficile lors du débat à l'O.N.U., mais aussi nous ferons subir à nos amis des nouvelles Républiques africaines une épreuve terrible. Quel que soit leur vote, qu'ils votent avec ou contre la France, les conséquences seront néfastes.

Un vote contre la France à l'O.N.U. signifie la rupture avec nous. L'opinion française n'acceptera pas, en effet, que les contribuables métropolitains continuent à fournir une aide financière et technique qui représente chaque année des milliards, à des pays qui se sont rangés dans le camp de nos adversaires.

Un vote pour la France, si d'autres pays d'Afrique noire votent contre — et il y en aura, c'est certain — risque de discréditer, vis-à-vis de toute une partie de leur propre opinion publique, ceux qui se prononcent pour nous. Ils seront alors remplacés à la tête des gouvernements de leurs pays par des extrémistes hostiles à la France.

Les conséquences de la rupture avec la France : l'éclatement de la Communauté, la suppression des liens qui nous unissent aux Républiques africaines et malgache, seront beaucoup plus graves en 1960 qu'elles ne l'ont jamais été :

I. La France cessera d'être une puissance universelle, aussi bien sur le plan économique que stratégique. Nous avons été admis dans les états-majors restreints des grands organismes internationaux parce que nous étions une puissance mondiale. Le jour où nous aurons rompu tout lien avec les républicains d'Afrique et de Madagascar, toute une partie de notre économie sera atteinte. Sur le plan militaire et stratégique, nous ne représenterons plus grand-chose si nous n'avons plus de bases à Dakar, en Afrique centrale, à Madagascar, qui est la plate-forme de la défense occidentale face à l'Orient.

II. En rompant avec les pays d'outre-mer, nous ouvrons la porte à la Russie et à la Chine en Afrique et à Madagascar.

Les dirigeants des jeunes Etats qui ont le besoin impérieux et le devoir de développer l'économie de leur pays, d'accroître le niveau de vie de leurs populations, n'auront, privés de notre aide, le choix qu'entre les U.S.A. et les pays communistes.

La Russie et la Chine, qui sont maintenant beaucoup plus puissantes qu'autrefois, qui n'acceptent plus d'être encerclées par les bases américaines, feront des efforts et des sacrifices considérables pour prendre pied dans ces territoires, pour y répandre leurs idées, faciliter l'accession au pouvoir de gouvernements communistes ou communisants. L'Afrique et Madagascar deviendront des zones où, plus encore qu'en Extrême-Orient et dans le Proche-Orient, l'U.R.S.S. et les U.S.A. s'affronteront. Le seul fait que la lutte entre les grandes nations puisse s'y engager est déjà une victoire pour la Russie et la Chine qui, à quelques exceptions près, étaient exclues jusqu'à maintenant de cet immense continent.

III. Les U.S.A. ne pourront pas accepter que la Russie et la Chine s'étendent ainsi dans le monde et menacent leur sécurité. La lutte qui s'engagera aura un tel enjeu, prendra obligatoirement un tour si vif, aura des aspects et des rebondissements si inattendus que même si les antagonistes souhaitent maintenir la paix, elle aura fatalement pour issue la guerre.

IV. Quant au problème algérien, il aura entre temps été internationalisé d'une façon ou d'une autre, ce qui est un moyen de perdre l'Algérie en en rejetant la responsabilité sur les autres. C'est-à-dire que pour « sauver » l'Algérie, nous aurons tout perdu, y compris l'Algérie.

Tout cela était aisément prévisible. C'est parce que j'en avais une claire conscience qu'en 1957, après avoir choisi et fait adopter par le Gouvernement et par le Parlement une politique qui permettait une évolution confiante et pacifique des rapports entre la France et ses anciennes colonies (ce que n'avait pas fait certain ancien président du Conseil qui, aujourd'hui, critique tout et tout le monde), j'ai refusé de rester au gouvernement. Je savais qu'une mauvaise politique en Algérie aurait de dramatiques conséquences en Afrique noire.

AUJOURD'HUI, après deux ans d'exercice du pouvoir, le général de Gaulle, quels que soient son prestige, son autorité, son rayonnement, est au pied du mur. Beaucoup de Français ont voté pour lui parce qu'ils considéraient qu'il était seul capable de résoudre le problème algérien. Il a, à plusieurs reprises, énoncé une politique généreuse de nature, semblait-il, à mettre fin à ce drame. Mais cette politique n'est pas entrée dans les faits. Elle est restée une doctrine.

En septembre 1960, les choses en sont arrivées à un tel point qu'il ne suffit pas de bonnes intentions ou d'une doctrine généreuse.

La déclaration du général de Gaulle nous apportera sans doute, le 5 septembre, des formules nouvelles séduisantes. Encore faudra-t-il, pour qu'elles soient efficaces, qu'il ne se contente pas de les énoncer, que cette fois il en impose lui-même l'application, sinon la guerre d'Algérie se poursuivra avec toutes ses conséquences dramatiques pour la France et pour le monde.

G. D.

CORRESPONDANCES EXPRESS

POUJADE : CAMPAGNE DE SEPTEMBRE

● Le « tour de France » de M. Pierre Poujade au mois de septembre sera sa première tentative depuis six mois pour reprendre une activité politique sérieuse. M. Poujade a estimé que les conditions actuelles lui étaient plus favorables que jamais depuis le début de la Ve République :

— La chute des prix de gros agricoles va rendre plus aigu le mécontentement paysan et les militants poujadistes ont averti leur leader que l'opinion paysanne allait, peut-être, lui être à nouveau favorable.

— Les intentions du gouvernement à l'égard du commerce intérieur telles que les révèlent la circulaire Fontanet et surtout les nouvelles suggestions de la commission Rueff-Armand, vont provoquer de violentes réactions dans le monde des commerçants : il sera possible à M. Poujade de mobiliser ceux-ci contre les projets « technocratiques » des conseillers du gouvernement.

— L'inaction presque totale, dans les départements, de l'U.N.R. aussi bien que du Centre des Indépendants de M. Roger Duchet laisse le champ libre à une nouvelle campagne poujadiste.

— M. Poujade s'apprête à attaquer le parti de M. Duchet, au même titre que le gouvernement lui-même, en soulignant que plusieurs personnalités dirigeantes du centre des Indépendants (M. Jacquinot, M. Rochereau, etc.) font partie du ministère Debré.

— Déçus par l'inaction des partis de droite classiques, comme par l'évolution de la politique algérienne du général de Gaulle, les partisans les plus « durs » de l'Algérie française pourraient être tentés de se rallier à un mouvement d'opposition extrémiste : M. Poujade va chercher partout à prendre contact avec eux et à s'assurer leur soutien ; il est déjà entré en relation avec plusieurs organisations de rapatriés d'Afrique du Nord.

COMMENT LA CRISE JORDANIENNE POURRAIT DECLENCHER LA GUERRE

● La crise ouverte en Jordanie par l'assassinat du Premier ministre est extrêmement grave. Jusqu'à présent, en effet, le traité d'assistance militaire anglo-jordanien permet aux forces britanniques d'intervenir en Jordanie avec l'autorisation du gouvernement de ce pays (le cas s'est produit en 1958 après la « révolution du 14 juillet » en Irak). Mais si le roi Hussein était renversé et si un gouvernement anti-occidental lui succédait, la Grande-Bretagne ne pourrait pas intervenir, sinon les pays arabes l'accuseraient de se conduire en « agresseur », l'Union Soviétique menacerait d'intervenir à son tour pour faire échec à l'impérialiste occidental et le gouvernement britannique

Retrouvez le soleil
à bord du
m/s CABO SAN VICENTE
18.000 T. Construit en 1959
entièrement climatisé
en participant à la
CROISIÈRE LATINE
11 Septembre - 20 Septembre
Prix à partir de NF 460 p. personne
VILLEFRANCHE - CAPRI - NAPLES - PALERME - PALMA DE MAJORQUE BARCELONE - CANNES
Cie NAVIGATION YBARRA
DÉPARTEMENT CROISIÈRES
Renseignements et Réservations
Toutes Agences agréées et aux Agents généraux
LUCIEN RODRIGUES - ELY S.A.
5, RUE BEAUVAU, MARSEILLE (1er)
22, RUE BERGÈRE, PARIS (9e)

BACCALAURÉAT 1961
PREPARATION SPECIALE AUX SECTIONS SCIENTIFIQUES (C., M., M', T.)
● Horaire de cours renforcé ;
● Système de cours spéciaux de rattrapage ;
● Répétition hebdomadaire d'examens blancs dans les conditions du baccalauréat
COURS AMPÈRE
Renseignements et inscriptions pour l'année scolaire 1960-1961
sur rendez-vous
34, rue de Liège - PARIS (8e) - EUR. 14-34

n'oserait sans doute pas prendre le risque d'un conflit.

Mais Israël a toujours laissé prévoir, dans ce cas, qu'il interviendrait et occuperait la rive occidentale du Jourdain, territoire où se trouvent 900 000 Palestiniens arabes. Il est à peu près certain, aujourd'hui, que l'Union Soviétique appuierait alors les pays arabes contre Israël. Que feraient alors les Etats occidentaux ?

LE BUNDESTAG A BERLIN : QUI FERA LA PREMIERE DEMARCHE ?

● Tous les éléments d'une crise internationale d'une extrême gravité sont contenus dans la décision du Bundestag de se réunir à Berlin dans le courant de ce mois.

M. Krouchtchev, qui s'était déclaré prêt à laisser dormir la question de Berlin jusqu'à l'année prochaine, a en effet fait savoir que la réunion du Bundestag constituerait une provocation, à laquelle l'U.R.S.S. pourrait riposter en signant un traité de paix séparée avec l'Allemagne de l'Est.

Les conséquences de la riposte soviétique à ce que même le Quai d'Orsay et le Foreign Office considèrent comme une provocation ouest-allemande, suscitent des appréhensions très réelles à Londres et à Paris.

Le chancelier Adenauer lui-même cherche le moyen d'éviter ou, du moins, de retarder la symbolique session berlinoise de son Parlement. Or, par une cruelle ironie, aucun des alliés de la République de Bonn n'ose exercer sur le chancelier la pression diplomatique que celui-ci réclame pour pouvoir s'incliner devant elle.

Ayant fait état, à un récent conseil de cabinet, de l'hostilité américaine au voyage berlinois du Bundestag, le chancelier s'attira un prompt démenti de l'ambassadeur des Etats-Unis.

Une démarche française à Washington, tendant à dissuader le gouvernement allemand par une intervention conjointe des « Alliés », fut repoussée par le Département d'Etat, qui craint de paraître céder aux menaces soviétiques.

Les Britanniques, de leur côté, observent un silence prudent : l'année dernière, lorsqu'ils intervinrent à la même occasion auprès de Bonn, en accord avec la France et les Etats-Unis, ils furent ensuite désavoués par leurs alliés auxquels ils n'entendent plus servir de bouc émissaire.

En conclusion, les quatre principaux Etats intéressés redoutent également les conséquences du geste intempestif de l'Allemagne fédérale, mais leur crainte de l'opinion allemande est plus forte encore que celle de la crise qui menace.

PESSIMISME AU GOUVERNEMENT OPTIMISME A L'ELYSEE

● Dans l'attente de la conférence de presse que doit tenir, lundi, le général de Gaulle, les milieux gouvernementaux français sont pessimistes. Sans aucune indication sur les intentions du chef de l'Etat, les ministres et les hauts fonctionnaires déclarent qu'ils ne voient plus pourquoi espérer une fin prochaine de la guerre d'Algérie. Leur pessimisme se justifie ainsi :

1° Les événements du Congo ont montré que devant toute menace d'intervention soviétique en Afrique, les Etats-Unis réagissent en intervenant euxmêmes ou par l'intermédiaire de l'O.N.U., sans considération pour l'intérêt de leurs alliés européens.

2° L'affaire du Mali montre qu'entre les Etats d'Afrique, une surenchère anticolonialiste est toujours possible dont l'influence française peut faire les frais d'autant plus facilement que la guerre d'Algérie nous compromet aux yeux de tous les pays africains.

3° L'intervention des Nations Unies au Congo et le risque d'une désagrégation de la Communauté poussent le F.L.N. à l'intransigeance et l'incitent à compter sur un soutien international de plus en plus actif.

4° L'échec des entretiens de Melun paraît difficilement réparable, sauf recul grave.

5° Si des négociations ne peuvent aboutir et si une intervention internationale se produit, l'issue la plus probable risque d'être un partage de l'Algérie, source de tension permanente entre tous les Etats arabes et la France.

Le désarroi des milieux gouvernementaux faisait contraste avec le calme de l'Elysée, où on laisse entendre que la déclaration du général de Gaulle, lundi, « bouleversera toutes les données du problème algérien ».

LA PAIX, QUESTION DÉCISIVE

*** DES INEDITS DE LENINE**

*** L'ETAT ET L'ECONOMIE SOCIALISTE**

dans le numéro d'août 1960 (n° 8) de la Nouvelle Revue Internationale

REVUE DE THEORIE ET D'INFORMATION DES PARTIS COMMUNISTES ET OUVRIERS

Le numéro 2 NF - Mandat ou timbres-poste à la S. P. E. I.
9, boulevard des Italiens - PARIS (2e)

AFRIQUE

Bourguiba s'explique

● *A Tunis, Jean Daniel a écouté Bourguiba lui parler de l'Afrique, de l'Europe, de de Gaulle, de l'Algérie et de l'O.N.U.*

« Eh bien ! oui, des volontaires chinois seront peut-être là dans quelques mois ! On l'aura bien voulu, n'est-ce pas ? On l'aura bien cherché ! Personne ne pourra dire qu'il n'a pas été prévenu, et il ne faudra pas s'indigner ! Crier au scandale, à l'irresponsabilité, à la catastrophe ! Que voulez-vous faire ? Que croyez-vous que je puisse, moi, Bourguiba, tenter encore ? Vous pensez vraiment que je pourrai indéfiniment prendre seul la défense de l'Occident en Afrique? Que je pourrai éviter l'extension du conflit algérien ?

« En ce moment, de tous côtés, on nous couvre de fleurs : on dit que la petite Tunisie jouit d'un prestige sans aucun rapport avec ses dimensions géographiques, on loue le réalisme et la sagesse de Bourguiba, soit! Eh bien! c'est au nom de ce réalisme et de cette sagesse que nous donnons cet avertissement. Un beau jour, qui est maintenant bien proche avec tout ce qui se passe depuis le réveil de l'Afrique noire, non seulement nous suivrons le mouvement mais, pour n'être pas submergés, nous prendrons les devants. Alors, pour l'Afrique blanche, qui devrait avoir un rôle si décisif à jouer en ce moment, ce sera l'heure du choix, et tout le continent africain sera perdu pour une certaine civilisation. »

Je prends mes risques

Ici, à Monastir, à quelque 200 kilomètres de la capitale tunisienne, il est difficile de croire que le danger est si précis, si immédiat, si menaçant. Sur la route, la chaleur oscillait entre 35° et 40° : j'avais beaucoup moins chaud au Congo, décidément. Dans la résidence d'été du président Bourguiba, l'air arrive chargé de forts effluves marins.

Monastir est la terre natale de M. Bourguiba. En l'espace d'une seule année, elle a été presque entièrement démolie et reconstruite. Le chef de l'Etat tunisien a fait raser tous les vestiges témoins de son enfance ; des constructions futuristes ont remplacé, sur la magnifique corniche, les pittoresques maisons de style. C'est un symbole. M. Bourguiba se veut résolument moderne et même moderniste. Il voit dans la poésie du passé un alibi trop confortable à un immobilisme dont la Tunisie a souffert. En cette matière au moins, il préfère les excès de l'audace à ceux de la prudence. Il reste que, du vieux port de Monastir, je ne peux m'empêcher de regretter les anciens remparts.

Avant le déjeuner, M. Bourguiba m'a invité à prendre un bain de mer. Sur la plage, nous avons inlassablement parlé du Congo. Pour lui, les événements d'Afrique, y compris ceux du Mali, justifient avec éclat toute sa doctrine de la décolonisation.

« Vous comprenez, les révoltes ne se font pas essentiellement au nom d'un nationalisme, mais au nom d'une immense soif de dignité. Lorsque les révoltés peuvent étancher cette soif dans des structures minutieusement préparées par leurs leaders, alors c'est la réussite. Lorsqu'il n'y a pas de structures, alors c'est le chaos. »

Il a conscience que le processus tunisien est devenu avec le temps le modèle de la décolonisation exemplaire.

(Kahia.)

AVEC LES AFRICAINS.
« Lorsqu'il n'y a pas de structures, c'est le chaos. »

« Je voulais faire dans mon petit pays une expérience pilote valable dans le monde entier ; je l'ai fait, vous êtes bien d'accord que je l'ai fait, n'est-ce pas ? Mais avec la guerre d'Algérie, cela n'a servi à rien ; c'est terrible de penser à tout ce qui aurait pu être fait grâce à la réussite de l'expérience tunisienne, grâce à la réussite pour cette expérience de la collaboration entre le pays colonisateur et le pays colonisé. »

Je lui dis qu'il m'a toujours semblé fatal que la guerre d'Algérie dure très longtemps du fait de ce qu'elle mettait en jeu, de l'enracinement de la France dans cette terre, etc. Il répond aussitôt :

« Dans la pire des situations, dans la difficulté la plus atroce, un homme d'Etat est celui qui décide que telle option terrible est cependant moins coûteuse que telle autre et qui prend ses risques. »

Il développe :

« Vous ne pouvez pas dire que je ne prends pas mes risques ? Dans mon conflit, dès l'autonomie interne, avec Salah ben Youssef, j'ai tout de suite compris que si je lui cédais sous une forme ou sous une autre, avec un compromis quelconque, nous aurions en Tunisie une situation anarchique, à peu près comme au Congo, si vous voulez. Tout le monde est venu me dire : « Attention ! Salah ben Youssef « est le secrétaire général du parti, si « vous lui déclarez la guerre, vous « divisez le pays, ce sera un conflit « entre frères, une guerre civile », etc. J'ai dit : « Oui, peut-être, mais ce « sera pire si je cède. »

Un récit atroce

« A l'égard de la R.A.U., à l'égard de la France, à l'égard de la Ligue arabe, et maintenant dans le conflit entre Lumumba et Hammarskjoeld, j'ai fait la même chose. J'ai choisi l'intérêt de la Tunisie. C'est pourquoi j'ai été tellement déprimé en lisant le récit des événements du 24 janvier, dans le livre « Barricades et Colonels ». Parce qu'enfin c'est un récit atroce, n'est-ce pas ?

« Si j'étais F.L.N., je serais terrifié par un tel récit ! Je me dirais : « Comment traiter avec un régime où les « colonels protègent les barricades ? » Je crois que les journalistes qui l'ont écrit sont de droite ? Et qu'est-ce qu'on voit ? Un Premier ministre chambré et injurié par quelques officiers ! Un Président de la République qui permet qu'on soumette son discours à ceux qui s'insurgent contre lui ! Une modification de la politique sous la pression d'un maréchal ou d'un général ! Sans connaître le dessous des cartes, on pouvait avoir l'impression d'une résistance magnifique, et le général de Gaulle a sans doute eu du mérite, mais dans ce livre, quel spectacle effroyable a offert la France ! Il faut bien comprendre, n'est-ce pas, que même quand nous paraissons le plus loin ou le plus hostile, nous considérons la France comme un très grand pays : elle reste notre passé, bon ou mauvais.

« ...Ce n'est pas simplement une formule ! Tout récemment, en pensant aux problèmes africains, à l'assistance technique, aux besoins du monde sous-développé, à la formation d'interlocuteurs africains auprès de qui nous puissions nous faire comprendre, en pensant à tout cela, je me disais que la France recélait des trésors pour le monde. D'abord, par exemple, nous allons continuer de plus belle à faire enseigner le français ici, non seulement en raison de la valeur de la culture française, mais parce que c'est la langue d'une centaine de millions de Noirs !

Une marge de liberté

« Ensuite, au moment où l'assistance technique devient partout si idéologique, je me suis dit qu'on pourrait tout attendre d'une France débarrassée du colonialisme et formant des esprits à la technique et au goût européen de la liberté.

« Prenez la Communauté, par exemple, c'est une entreprise passionnante. En ce moment, elle pourrait rendre d'immenses services ! C'est encore un sujet sur lequel j'ai pris tout seul mes responsabilités, contre la démagogie et contre les surenchères ! Ce n'est pas moi, qui ai toujours souhaité le Commonwealth français, qui dirai du mal de son principe au moment même où tous les Etats de la Communauté deviennent indépendants ! (Cela me fait penser que nous allons avoir à nous prononcer dans une question très délicate que nos frères marocains viennent de soulever : on nous demande de reconnaître l'indépendance de tous les Etats de la Communauté sauf celle de la Mauritanie... Comment contester les élections en Mauritanie et non ailleurs ?)

« Mais enfin, pour résoudre le problème algérien, pour construire une Fédération maghrébine, et une Confédération franco-maghrébine qui maintienne à l'Afrique blanche sa vocation occidentale, son orientation eurafricaine et qui soit auprès des Noirs un relais des valeurs occidentales, j'ai déclaré que j'étais prêt à entrer dans la Communauté ! Pourquoi pas ? Je n'ai pas peur des mots ! Pourquoi le Commonwealth et non la Communauté, si tous les Etats sont vraiment indépendants et seulement liés ensemble par de libres conventions économiques et culturelles ?

« Aujourd'hui, cela fait scandale à cause du problème algérien et de la réputation colonialiste de la France ; mais si, précisément, le problème algérien devait y trouver sa solution, et si cela évitait l'internationalisation du conflit et les troupes étrangères sur les frontières ? Moi je peux me permettre de dire tout cela simplement parce que mon autorité dans mon pays vient de la confiance que j'inspire et non du despotisme, alors j'ai une marge de liberté, une latitude de manœuvres ; une fois la surprise passée, on étudie mon nouveau projet et on me suit. C'est peut-être le plus grand de tous les avantages pour un homme d'Etat : ne pas être obligé de céder à la démagogie, ne pas rechercher les suffrages d'une opinion en préconisant des objectifs contraires aux intérêts de la nation.

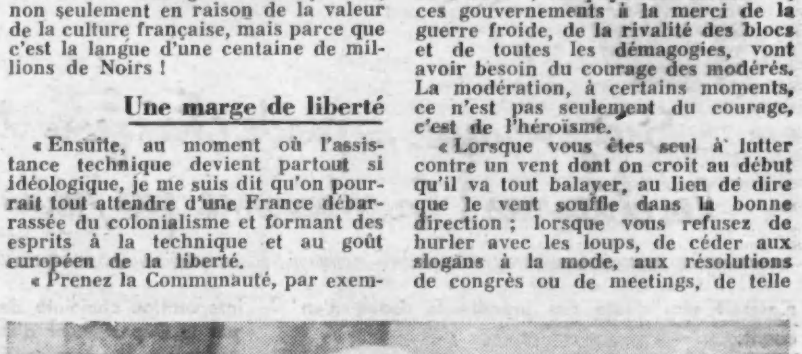
Le test du Ramadan

« L'an dernier, j'ai pensé que le Ramadan, le jeûne annuel des musulmans, n'était ni conforme à une saine conception de la religion islamique ni conforme au développement d'un pays en construction : je l'ai dit, et chacun m'a dit ou m'a fait comprendre que je ne survivrai pas à cette déclaration, on a prévu ma chute dans l'opinion, etc. Rien n'est arrivé. Donc, aujourd'hui, je vous répète : si la Communauté est une façon d'en sortir, tentons cette solution ! Devant la gravité des problèmes africains, plus rien n'existe ! Toutes ces nations sans cadres, ces pays sans structures, ces gouvernements à la merci de la guerre froide, de la rivalité des blocs et de toutes les démagogies, vont avoir besoin du courage des modérés. La modération, à certains moments, ce n'est pas seulement du courage, c'est de l'héroïsme.

« Lorsque vous êtes seul à lutter contre un vent dont on croit au début qu'il va tout balayer, au lieu de dire que le vent souffle dans la bonne direction ; lorsque vous refusez de hurler avec les loups, de céder aux slogans à la mode, aux résolutions de congrès ou de meetings, de telle ou telle ligue, eh bien ! c'est cela parfois la nouvelle forme de l'héroïsme — et aussi de l'efficacité, vous entendez bien, parce que c'est cela que je cherche, de *l'efficacité*.

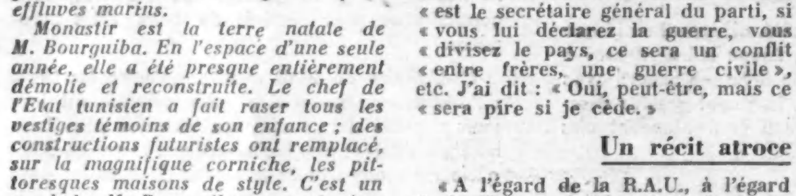
« Evidemment, ce n'est pas toujours possible ! Il y a les deux exemples : le Congo et l'Algérie. Pour le Congo, nous avons été les premiers, au Conseil de Sécurité, à proposer et à obtenir l'envoi des casques bleus et le retrait des troupes belges de *toutes* les bases. Réfléchissez : il y a des bases françaises en Tunisie et au Maroc, or nous obtenons qu'il n'y en ait plus au Congo. C'est tout de même impressionnant ! A la place où vous êtes, il y a trois semaines, M. Lumumba s'entretenait avec moi. Nous nous sommes parfaitement entendus.

« Il apprécie à sa juste valeur tout ce que l'O.N.U. avait obtenu pour son pays. Il est parti et je ne sais qui lui a donné l'idée qu'il pouvait se servir, de n'importe quelle façon et à n'importe quelles fins, de la grande solidarité africaine. Il a commencé par accuser tous les Blancs. Il a continué par injurier M. Hammarskjoeld, à qui il



(Kahia.)

AVEC LES CHINOIS.
« Si l'O.N.U. échoue, l'Afrique bascule. »



doit d'être au gouvernement malgré les mutineries, bref, il me paraît s'égarer. Que fallait-il faire ? M. Lumumba est un homme intelligent et dynamique, il s'est allié avec de puissants propagandistes, la prudence aurait pu consister à ne penser ni à l'Afrique, ni au Congo, ni d'ailleurs à lui-même et à faire semblant de l'approuver pour faire profession d'anticolonialisme. J'ai fait le contraire. Parce que j'ai estimé que les positions de M. Lumumba étaient dépourvues de réalisme, d'efficacité, et parce qu'aussi je ne craignais pas, moi, l'accusation de tiédeur dans l'anticolonialisme.

« Savez-vous à quel moment j'ai su que la propagande égyptienne ne pouvait atteindre un seul Tunisien ? C'est lorsque la radio du Caire a commencé à dire que j'étais un valet de la France : cela a tellement fait rire en Tunisie que j'aurais volontiers remercié mes insulteurs si je l'avais pu ! Donc, j'ai pris position sur le Congo et plusieurs chefs d'Etat qui n'attendaient que cela se sont joints à moi. A mon grand réconfort, M. Lumumba a admis ma position et surtout il a abandonné ses accusations contre les Blancs (et nous, Tunisiens, ne sommes-nous pas blancs ?), contre les Suédois, les Canadiens, etc.

« C'est un progrès de la sagesse, je suis fier d'y avoir contribué : cela donne la mesure du rôle que l'Afrique blanche pourrait jouer et devra jouer avec les grands leaders noirs déjà acquis à la sagesse.

« Et puis il y a l'Algérie. Pourquoi avons-nous pu faire quelque chose au Congo ? Simplement parce que l'action des Nations Unies a cautionné notre influence et justifié la modération. Pourquoi je ne peux plus rien faire en Algérie ? Parce que l'action de la France cautionne et justifie exactement le contraire. Et pas seulement de la France, mais de l'Occident tout entier ! Que voulez-vous, sur l'Algérie, l'Occident est indéfendable ! Comment voulez-vous que je fasse valoir un argument quelconque en sa faveur auprès des Algériens ?

Une responsabilité terrible

« J'ai résisté longtemps. Je n'ai jamais cru vraiment que l'extension du conflit soit une solution. Moi, je ne me lance dans l'aventure que lorsqu'il y a au moins une chance d'en sortir. Je ne vois pas du tout ce que nous aurions gagné à une telle extension ces dernières années. J'ai mes responsabilités tunisiennes. Je me dis que nous avons eu la chance, nous autres Tunisiens, de construire notre indépendance presque continuellement dans la ferveur et la joie, et lorsque je vois ce peuple travailler sans relâche, heureux d'ouvrir tous les jours un nouveau chantier, triompher des difficultés de l'existence, je me dis que ce serait une responsabilité terrible de le plonger à nouveau dans le drame, et dans un drame dont l'issue est inconnue.

« Mais si nous sommes acculés ? S'il n'y a rien d'autre à faire que cela ? Si le choix n'est plus désormais qu'entre, d'un côté le reniement de notre solidarité, l'isolement, et d'un autre côté la participation à un conflit général ? Rien ne dit d'ailleurs que, dans le premier cas, le conflit n'aurait pas lieu tout de même. Alors, l'intérêt de mon peuple, ce n'est plus du tout la modération. Lorsque l'alternative ne sera plus que celle dont je vous parle ici, je n'aurai même plus besoin de choisir...

« Il y a encore un peu de temps, un tout petit peu, avant cette alternative. C'est un fait, depuis Melun, les Algériens ne croient plus du tout au général de Gaulle. Mais en même temps, les événements de l'Afrique nous ont fait comprendre à tous beaucoup de choses ! En particulier ceci que l'Occident n'avait plus comme choix que l'O.N.U. d'un côté, ou bien un bloc afro-asiatique versant dans le camp soviétique. Si l'O.N.U. ne réussit pas, c'est toute l'Afrique qui bascule. Pourquoi l'Occident ne ferait-il pas tout, alors, pour que l'O.N.U. réussisse ? Et pour que l'O.N.U. réussisse en Algérie.

Le salut par l'Apocalypse

« Aux Nations Unies, chacun va être en face d'une responsabilité planétaire. Il ne s'agit plus de savoir s'il est opportun de ménager la susceptibilité d'une nation malade, il s'agit de la direction de tout un continent. Je ne sais pas ce qui va se passer pour le Soudan, par exemple, et si

(Kahia.)

M. Bourguiba devant une carte de l'Afrique.
« La modération, à certains moments, c'est de l'héroïsme. »

M. Modibo Keita va rejoindre un camp très hostile à la Communauté, mais en tout cas je suis presque sûr qu'il votera contre la France sur l'Algérie. Quelle sera alors l'attitude de M. Mamadou Dia ? Pourra-t-il se laisser dépasser ? La Communauté ne va-t-elle pas subir une épreuve fatale ?

« Oh ! je sais bien que si la France est condamnée, elle peut très bien quitter l'assemblée des Nations Unies, se raidir, se braquer, recommencer un jeu entre la Russie et les Etats-Unis et que donc la solution concrète ne sera pas proche ! Mais enfin, le peuple français peut-il se permettre de se priver, du fait de l'Algérie, de toutes ses vocations dans le monde au moment où les plus grands bouleversements surviennent ? »

En revenant à Tunis, je me suis entretenu, d'abord avec quelques jeunes Algériens, ensuite avec une personnalité importante du G.P.R.A. Il n'a été question que de l'Afrique, ou presque. C'est étrange cette impression, que l'on vit ici autant qu'à Léopoldville, de la chute de l'Occident. Ce que le président Bourguiba s'acharne avec une impressionnante obstination à sauver, paraît agonisant.

Sur l'Algérie, l'un des jeunes F.L.N. que j'ai rencontré m'a dit : « Il y a en tout cas une chose de gagnée dans toute cette histoire, c'est que le gaullisme de gauche qui existait à l'intérieur d'une partie du G.P.R.A. est bien mort cette fois. C'est de Gaulle qui l'a tué, et puis aussi, l'Afrique prometteuse de bouleversements « positifs ». *En somme, le salut par l'apocalypse...*

Quant au leader du G.P.R.A., il m'a déclaré, comme je faisais allusion au 5 septembre et à la déclaration attendue du général de Gaulle : « Dans notre légion étrangère, cet hiver, il y aura des Irakiens et des Chinois. »

Une manœuvre

Je lui ai rapporté la phrase du jeune Algérien sur la mort du gaullisme de gauche au sein du G.P.R.A. Il a hoché la tête avec scepticisme et m'a dit qu'en tout cas cela revenait au même:

« Il y a ceux qui estiment que, depuis le début, de Gaulle a trompé tout le monde et que ses offres ne sont que des manœuvres diplomatiques destinées à permettre à l'Armée française de tenter d'écraser la révolution algérienne. Ceux-là trouvent actuellement une justification dans les commissions d'élus que l'on réunit pour faire croire que l'on peut se passer du F.L.N.

« Il en est d'autres qui pensent encore que de Gaulle n'a pas les moyens de sa politique et qu'il n'arrive pas à faire digérer à son armée sa volonté de négociation. A Melun, de Gaulle a cédé à l'Armée. Nous avons eu des informations précises. Mais le grand changement d'attitude de ces derniers est qu'ils estiment que le F.L.N. n'a plus le droit de faciliter la tâche du général de Gaulle. Un tel comportement irait désormais à l'encontre des intérêts du peuple algérien et constituerait une trahison complète de nos morts. Si bien qu'il y a unanimité pour refuser de faire dépendre notre combat des attitudes ou des propos du chef de l'Etat français.

« Si le 5 septembre, comme on nous l'annonce, il est question d'un exécutif algérien sur lequel on prétend ne pas nous consulter, nous comprendrons qu'il s'agit une fois de plus d'une manœuvre diplomatique avant l'O.N.U. ; la plus importante de toutes les manœuvres pour justifier le fait que la négociation est refusée. Et nous continuerons alors de nous occuper de notre légion étrangère. »

JEAN DANIEL.

INDUSTRIE

Les Français et l'automobile

● ***Aucun pays — même pas l'Amérique — ne dépense autant que nous, proportionnellement, pour l'automobile. Est-ce bon ou mauvais ?***

CHAQUE année, au moment de la rentrée, l'industrie automobile pousse un cri d'alarme : « *L'Etat*, dit-elle, *nous étouffe. La fiscalité, la parafiscalité, le prix de l'essence* (76 % *de taxes*), *le manque d'autoroutes découragent l'acheteur. Les fabricants devront réduire leur production.* »

Ces arguments touchent généralement une fibre sensible : chaque Français ou presque a, à défaut d'une voiture, une vocation d'automobiliste. Beaucoup seraient d'accord pour estimer que « *ce qui est bon pour l'automobile est bon pour la France* » (1).

Longtemps annoncées, constamment retardées, les difficultés de l'automobile sont finalement devenues visibles la semaine dernière : Renault, qui construisait depuis peu 2.000 « Dauphine » par jour, n'en sortira plus que 1.580 ; et ses ouvriers (qui représentent la moitié des 60.000 salariés Renault), travaillent depuis cette semaine 45 heures hebdomadaires, au lieu de 48.

En elle-même, cette réduction des horaires n'aurait rien de catastrophique. La semaine de 40 heures est une revendication vieille de trente ans. La durée hebdomadaire de travail étant, pratiquement, de 45 heures en moyenne, Renault rejoint simplement la moyenne nationale. Les heures supplémentaires étant un aspect de l'asservissement ouvrier, l'on serait en droit de se réjouir de ce que 30.000 ouvriers gagnent trois heures de loisir hebdomadaire (ces trois heures leur étant payées au demi-tarif en vertu d'accords antérieurs).

Pourquoi alors tant d'alarme devant cette réduction des horaires Renault ? Pour deux raisons, d'inégale importance. La première, celle des ouvriers, est très significative : l'ouvrier français (même chez Renault, où les salaires sont supérieurs à la moyenne), préfère encore à un supplément de loisirs le gain procuré par un supplé-

(1) M. Charles Wilson, président de la General Motors, a dit en 1953 : « Ce qui est bon pour la General Motors est bon pour les Etats-Unis ».

———→

par BOEING 707
Intercontinental
L'INDE Mardi-Samedi
NEW-YORK Samedi-Dimanche
AIR INDIA
7, RUE SCRIBE - PARIS 9e - OPÉ 15-64

Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Nouveautés d'automne
IMPERMEABLES FRANÇAIS ET D'IMPORTATION
12 rue de Sèvres Paris-6e

→

ment d'heures harassantes et abrutissantes. Peu de faits illustrent mieux à quel point le salaire procuré par une semaine normale (40 à 45 heures) est encore loin d'assurer la satisfaction des besoins réels.

La seconde cause d'inquiétude, de loin la plus répandue, tient à l'importance de l'industrie automobile dans l'économie générale. Véritable industrie-pilote, faisant vivre 4 millions de Français, l'automobile commande la santé de nombreux secteurs clés : elle consomme en effet 15 % de l'acier français (31 % des tôles minces), 20 % des peintures et solvants, 45 % du caoutchouc, 85 % des glaces de sécurité, 10 millions de mètres de tissus, etc. Une récession de l'automobile ferait inévitablement boule de neige.

Un marché saturé

Or, à quoi tient le malaise actuel de cette industrie ? « *A la politique autophobe de l'Etat* », répondent les représentants des constructeurs. La baisse du pouvoir d'achat, en 1959, et le « poids écrasant » des taxes seraient responsables du fait que les Français ont acheté 540.000 voitures seulement l'année dernière (45.000 de moins qu'en 1958), alors que les Britanniques en achetaient 650.000 (90.000 de plus qu'en 1958) et les Allemands 750.000 (130.000 de plus).

Ces chiffres, dans leur simplicité, sont toutefois trompeurs. Le poids total des taxes (à l'achat et à la consommation) que supporte l'automobiliste français n'est pas plus lourd, tout compte fait, qu'en Grande-Bretagne, où le prix de tout véhicule neuf se trouve majoré d'une taxe unique de 40 % : une voiture populaire britannique, affichée 645.000 francs, est payée plus de 900.000 francs par l'acheteur. Et cette taxe était plus lourde encore il y a quelques années.

Il est impossible, d'autre part, de comparer les achats actuels des Français à ceux de leurs voisins sans tenir compte de l'acquis. Or, un tableau comparatif, récemment publié par le bulletin du « Marché commun » (voir ci-dessus), est instructif à cet égard : pour un même nombre d'habitants, les Français comptent 16 % de voitures particulières de plus que les Anglais (dont le niveau de vie est pourtant de 30 % plus élevé), 30 % de plus que les Belges (dont le niveau de vie est comparable), 65 % de plus que les Allemands, 264 % de plus que les Italiens. Aucun pays du monde n'affecte à l'automobile une portion aussi élevée de son revenu national.

Il n'est donc pas surprenant que la consommation étrangère progresse actuellement plus vite que la française : Britanniques, Allemands, Italiens ont jusqu'ici négligé leur marché intérieur pour exporter la majeure partie de leur production.

Les constructeurs français procédèrent à l'inverse : ils se préoccupèrent avant tout du marché intérieur, laissant les marchés étrangers à leurs concurrents. Ce n'est que l'année dernière que l'exportation française (la demande intérieure fléchissant) fut lancée à fond : 48 % de la production fut exportée, moitié plus que l'année préuédente.

La France, malheureusement, s'était placée trop tard : la mise sur le marché des voitures « compactes » américaines a fait baisser de 30 % les importations américaines. D'autres marchés étrangers se rétrécissent. Il n'y a plus de débouchés extérieurs pour une production 15 à 20 % plus forte qu'en 1959. Tandis que les constructeurs britanniques ou allemands peuvent amortir le coup en se retournant vers leur marché intérieur, délibérément rationné jusqu'ici, les constructeurs français, eux, ne peuvent trouver, sur un marché intérieur relativement plus saturé, une compensation au plafonnement, puis au recul des exportations.

Le marché français, sans doute, est encore loin d'être saturé, avec une voiture familiale pour quatre ménages. Toutefois, comme le montrait une étude récente du « Credoc » (2), même l'amélioration régulière, de 3,5 % par an, du revenu des ménages français n'élargirait pas très sensiblement le marché intérieur : celui-ci peut, dans une hypothèse raisonnablement optimiste, absorber 500 à 600.000 voitures particulières par an pendant les dix prochaines années, soit à peu près autant qu'en 1958 et 1959. A ce rythme, un ménage sur deux aurait dans dix ans sa voiture. L'âge relativement jeune du parc français empêcherait, même après 1970, la demande intérieure de dépasser de beaucoup son niveau actuel.

La course au gigantisme

Or, la capacité de production française atteint, dès cette année, un million et demi de véhicules, soit deux à trois fois plus que la demande intérieure prévisible. Pourquoi cette expansion en apparence insensée ? En bonne partie parce que les constructeurs sont victimes de la peur qu'ils s'inspirent les uns aux autres. Vivant le regard rivé sur leur voisin, ils doivent lui emboîter le pas, sous peine de défaite : quand Volkswagen passe de 3.000 à 4.000 véhicules par jour, Renault, son concurrent le plus direct, ne peut rester compétitif qu'en passant à 2.000 véhicules, les prix de revient étant fonction des cadences de production.

Selon M. Pierre Dreyfus (3), président de la Régie Renault, cette course au gigantisme est « *à faire dresser les cheveux sur la tête. La production européenne passera, sur la base des investissements connus, de 3,5 millions de véhicules en 1958 à plus de 7 millions en 1962-1963 et peut-être à 9,5 millions en 1965. Or, il n'y a aucune raison de penser que le marché intérieur doublera sa capacité d'absorption durant cette période. Les Américains essaieront de fabriquer leurs petites voitures ; les Sud-Américains sont de plus en plus décidés à faire les leurs ; ce ne sont pas l'Afrique et l'Asie qui achèteront des millions de voitures dans un avenir prévisible.*

« *De deux choses l'une : ou bien certains des plans d'investissements subiront des réductions draconiennes, ou bien il y aura des ennuis, qui entraîneraient sans doute de nouvelles concentrations.* »

Des tâches plus pressantes

Posé en ces termes, le problème déborde le cadre français (où la concentration est chose faite) : il est européen. A moins de coordonner leurs efforts, les grandes firmes d'Europe vont vers une crise de suproduction dont toutes pâtiront. L'expansion à tout prix n'est plus le but.

Aussi, le rétrécissement actuel des débouchés pourrait être un avertissement salutaire. Pendant quinze années, la France a paru fascinée par l'automobile : au lieu de s'en servir à la manière des Britanniques ou des Allemands, comme d'une monnaie d'échange (Renault, à peu près seul, s'y employa avec persévérance), elle lui a pratiquement sacrifié, dans une mesure importante, le logement, la modernisation, l'équipement social et domestique, la recherche, l'éducation... Et parce qu'ils ont commencé, les Français sont bien obligés de continuer : les usines sont là, elles ne peuvent faire ni logements, ni écoles, ni piscines, ni réfrigérateurs, ni hôpitaux; pour que leurs machines puissent tourner et leurs ouvriers travailler, elles réclament leur supplément annuel d'automobilistes. Bon gré mal gré, le gouvernement devra sans doute s'incliner : pour empêcher cette industrie géante et goulue d'entraîner le reste de l'économie dans la dépression, de nouvelles facilités devront encourager les Français à user plus vite leur voiture, à se motoriser à un rythme plus rapide encore.

Ces facilités coûteront cher à tout le monde : une part croissante des ménages ne pourront payer, entretenir, amortir leur auto qu'en rognant sur le logement, l'éducation des enfants, les loisirs, les vêtements, la nourriture même. L'Etat, de son côté, ne pourra soutenir cette motorisation accélérée qu'en dépensant pour l'infrastructure des dizaines de milliards qui, dans un pays aussi inégalement développé, pourraient pourtant servir à des tâches nationales plus pressantes et plus dignes d'enthousiasme.

M.B.

(2) Hubert Faure : « Un modèle prospectif du marché de l'automobile », dans « Consommation », octobre-décembre 1959.

(3) Déclaration au « Financial Times », 5 février 1960.

STATISTIQUE COMPARATIVE DE L'IMPLANTATION AUTOMOBILE EN FRANCE.
Un avertissement salutaire.

ALLEMAGNE

La nouvelle Wehrmacht

● ***Comment l'affaire du « Mémoire militaire » a-t-elle pu éclater en Allemagne ? Michel Bosquet explique par quels moyens l'armée allemande, 15 ans après la fin de la guerre, a recréé sa force et retrouvé son influence.***

LE 12 novembre 1955, les cent un premiers officiers et sous-officiers de la nouvelle armée allemande prêtèrent serment au cours d'une cérémonie modeste. La Bundeswehr naquit ce jour-là. Plus de cinq années s'étaient écoulées depuis qu'un jour de fin juillet 1950 les dirigeants de Bonn, convaincus que la guerre de Corée allait précipiter un coup de main soviétique contre leur Etat, avaient obtenu des autorités américaines un certain nombre d'armes automatiques qui, dans un climat d'angoisse, devaient défendre la chancellerie de Bonn.

Le réarmement allemand fut décidé à cette époque, au cours d'échanges confidentiels germano-américains. Dix années plus tard, le 19 août, voici qu'un supplément spécial au « Bulletin d'information pour la troupe » apprend aux Allemands et au monde que la République fédérale, dont la situation (selon l'expression favorite du chancelier Adenauer) « est plus sérieuse que jamais », a pour sa défense, un besoin impératif d'armes nucléaires.

Ce document, visé par le ministre de la Défense, M. Strauss, et signé, en l'absence du chef d'état-major (le général Heusinger), par l'amiral Ruge, d'où vient-il ? A quoi tend-il ? Que représente la nouvelle armée allemande?

La piétaille

Le mémoire du 19 août n'apporte pas de réponses vraiment neuves à ces questions. Il s'inscrit dans une évolution commencée il y a plus de trois ans déjà. Dès février 1957, en effet, M. Strauss avait déclaré à un meeting d'officiers et de chroniqueurs militaires que les unités allemandes avaient besoin d'armes nucléaires « et en seraient équipées, que cela plaise ou non aux Américains ». Le 22 mars de la même année, le chancelier Adenauer lui-même revendiquait pour la Bundeswehr le droit à toutes les armes figurant dans un arsenal moderne.

Les palinodies de deux années de discussions sur la C.E.D., qui prétendait réarmer l'Allemagne sans lui donner une armée, étaient oubliées ; oubliées les campagnes pacifistes des « ohne uns » (sans nous) et les manifestations monstres qui, en 1956 encore, avaient rassemblé des millions de citoyens contre la « mort atomique » c'est-à-dire contre les armes nucléaires ou à capacité nucléaire. La répression de la révolte hongroise mit fin aux campagnes antimilitaristes. Dans le premier contingent appelé sous les drapeaux, on compta 0,3 % d'objecteurs de conscience.

Selon les accords de Londres et de Bruxelles, en 1954, la Bundeswehr, armée de « citoyens en uniforme », devait fournir 500.000 hommes et 12 divisions au bouclier de l'O.T.A.N. Cette armée, intimement intégrée aux forces alliées et totalement soumise au commandement atlantique, devait être sur pied au début de 1959.

Mais les Alliés (et particulièrement les Américains) étaient beaucoup plus pressés que les Allemands eux-mêmes. La raison de cette lenteur apparut bientôt. Au docile M. Blank avait succédé, au ministère de la Défense, un bouillant Bavarois, M. Franz-Josef Strauss, âgé d'une quarantaine d'années, et dont l'ambition, le goût du pouvoir et de l'efficacité provoquèrent chez ses interlocuteurs admiration et inquiétude.

M. Strauss, véritable cerveau de la politique militaire allemande, raisonnait en technicien, avec un certain mépris pour les subtilités politiques :

« *A quoi bon*, disait-il en substance, *forger pour le début de 1959 une armée de douze divisions classiques, puisque l'apparition des fusées et la miniaturisation des armes nucléaires auront bouleversé d'ici là la technique militaire ?* » La lenteur du réarmement allemand, souvent critiquée à Londres et à Washington, s'expliquait par là : M. Strauss n'avait aucune envie d'acheter, en 1957 et 1958, des chars britanniques ou des avions américains ou français qui seraient dépassés en 1961. Dans son propre langage percutant, il n'avait pas l'intention de « fournir la piétaille à la cavalerie atomique américaine ».

Une armée « déphasée »

Il fit stopper, au printemps 1958, la mise sur pied de divisions conventionnelles de type O.T.A.N. Tant qu'à faire une armée, il voulait que ce fût celle de demain, et non celle d'hier, puisque l'Allemagne avait sur ses alliés l'avantage de partir de zéro. Avec plusieurs longueurs d'avance sur l'O.T.A.N., et sur le Pentagone lui-même, il se mit à forger une armée ultra-mobile,

(O.T.A.N.)
LE CHEF DE LA BUNDESWEHR (*).
Plusieurs longueurs d'avance.

adaptée aux combats nucléaires. Cette armée, profondément déphasée par rapport aux plans atlantiques (qui prévoyaient seulement des combats de retardement en attendant la « punition » nucléaire), n'allait pas avoir 500.000 hommes, mais 350.000. Seulement, ajoutait M. Strauss, ces 350.000 hommes auraient la même puissance de feu que les 500.000 primitivement prévus : ils auraient notamment à leur disposition 14.000 transports de troupes blindés qui leur donneraient la mobilité et la protection nécessaires pour soutenir une bataille nucléaire.

Mais le chef-d'œuvre de M. Strauss est assurément l'aviation allemande. Français et Britanniques comprirent mal, l'année dernière, les raisons pour lesquelles M. Strauss refusait l'achat ou la fabrication sous licence de chasseurs européens, d'un prix bien plus réduit que le Lockheed F 104 « Starfighter » que les Américains lui proposaient de leur côté. Les raisons du choix de M. Strauss en faveur du Lockheed ont été dévoilées par la revue américaine « Aviation Week », qui fait autorité.

Les quatre éléments

M. Strauss, révèle la revue, n'accepta pas le chasseur américain tel qu'il lui était offert. D'avion d'interception, il le fit transformer en chasseur-bombardier capable de missions nucléaires offensives. Il le fit doter d'un système de navigation par inertie et de viseurs de bombardement que ni la France ni la Grande-Bretagne n'auraient pu offrir. Et c'est ce nouvel avion, baptisé « Super-Starfighter F 104 G » que l'Allemagne fabriquera sous licence à 660 exemplaires, et exportera au Benelux et au Canada.

(*) Lieutenant-général Heusinger.

« Le choix du ministre de la Défense allemande, écrit « Aviation Week », a remis l'industrie aéronautique allemande sur ses pieds. Avec le F 104 G, elle a acheté la connaissance de la mise au point et de la construction des quatre éléments d'un système d'armes moderne : la cellule, le réacteur, l'équipement électronique et l'armement en engins... On prévoit que, dans deux ans, l'industrie aéronautique allemande sera la plus puissante d'Europe, tant par sa capacité de production que par le niveau technique qu'elle aura atteint, fabriquant des avions plus modernes que tout ce qui peut être construit en Europe.

« On considère qu'en 1962 la Luftwaffe sera la plus puissante armée de l'air de l'O.T.A.N. et aura une puissance de frappe égale à celle de toutes les autres puissances de l'O.T.A.N. réunies. »

De plus, le F 104 G donnera aux constructeurs allemands l'expérience nécessaire pour sortir un avion volant à trois fois la vitesse du son et dont l'entrée en service est prévue pour 1965.

La renaissance, sous patronage américain, d'une industrie d'armement allemande n'est pas confinée à l'aéronautique, où Lockheed s'associe avec Heinkel-Messerschmitt. D'autres firmes américaines ont pris des participations chez B.M.W. (réacteurs et véhicules blindés), A.G. Weser (contrôlé par Krupp, et qui produira des hélicoptères), Klöckner-Humboldt-Deutz (moteurs de chars), Daimler-Benz (statoréacteurs), etc.

Au-delà de Moscou

Il ne reste pas grand-chose des accords de 1954 qui interdisaient à l'Allemagne fédérale de fabriquer sur son sol des fusées, des mines magnétiques, des navires de guerre de plus de 3.000 tonnes, des sous-marins de plus de 350 tonnes, des bombardiers et des armes atomiques.

Avec le soutien du général Norstad (commandant suprême de l'O.T.A.N.) l'Allemagne fédérale vient de demander à l'U.E.O. l'autorisation de construire deux destroyers lance-engins de 6.000 tonnes, des sous-marins et des mines magnétiques.

L'interdiction de fabriquer des fusées a déjà été levée et l'Allemagne produit en série des fusées sol-air « Hawk » et air-air ou air-sol « Sidewinder » (améliorées et qui seront également exportées). La gamme étendue de projectiles américains dont dispose la Bundeswehr couvre actuellement les fusées sol-sol à capacité nucléaire « Honest John » (25 km de portée), « Sergeant » (100 km), les bombardiers-robots « Matador » (1.000 km) et « Mace » (1.500 km).

Depuis plusieurs mois, le général Norstad presse M. Strauss d'accepter également des fusées « Polaris », arme stratégique qui permettrait à la Bundeswehr de porter ses coups bien au-delà de Moscou. M. Strauss, qui avait refusé par deux fois la proposition américaine, est allé étudier aux Etats-Unis, le 7 juin dernier, la mobilité des rampes de lancement pour cet engin. Il ne serait pas surprenant que l'Allemagne fédérale annonce bientôt qu'elle fabriquera sous licence, et « pour le compte de l'O.T.A.N. », une version, améliorée par elle, de « Polaris », la plus avancée, techniquement, des fusées américaines.

Le bilan de cinq années de réarmement s'établit comme suit :

(O.T.A.N.)
L'ÉTAT-MAJOR DE LA MARINE.
Les « sans nous » sont oubliés.

Les forces armées allemandes comptent actuellement 270.000 hommes ; ils seront 350.000 dans trois ans.

Lorsque les 12 divisions allemandes (actuellement 7) seront sur pied, les forces allemandes seront plus puissantes que toutes les autres forces atlantiques réunies (à moins que la France ne ramène ses divisions d'Algérie) ; leurs unités terrestres comptent plus de combattants pour un même nombre d'hommes que les autres unités occidentales et possèdent une puissance de feu supérieure. Avant trois ans, la Bundeswehr à elle seule surclassera les forces soviétiques en Allemagne de l'Est qui, de 28 divisions il y a cinq ans, ont été ramenées à 20 divisions et à 350.000 hommes au total.

Une pointe allemande

La capacité d'expansion de la Bundeswehr est considérable : loin d'être une armée de « civils en uniforme », elle compte deux tiers de soldats de métier dont 17.000 officiers; en 1932, la Reichswehr ne comptait que 4.000 officiers, et la Wehrmacht, en 1939, 24.000 pour 54 divisions. L'armée territoriale, purement nationale, et soustraite au contrôle de l'O.T.A.N., est pour la Bundeswehr un réservoir de cadres pouvant permettre une démultiplication rapide de ses forces.

Déjà première puissance terrestre de l'O.T.A.N., la Bundeswehr sera dans deux ans première puissance aérienne. Grâce aux fusées reçues des Etats-Unis ou fabriquées sous licence et améliorées, la nouvelle armée allemande possède une « force de frappe » inégalée. A ce glaive il manque encore la pointe : les ogives ou bombes nucléaires qui, pour le moment, restent sous contrôle américain. La logique de cette situation et celle de M. Strauss exigent que le glaive allemand ait tôt ou tard sa pointe allemande, « que cela plaise ou non aux Etats-Unis ». Si l'Allemagne décide de produire ses propres armes nucléaires, il lui faudrait cinq ans pour aboutir.

Reste la question essentielle : à quelle fin l'Allemagne fédérale réarme-t-elle et réclame-t-elle des armes nucléaires ? Pour décourager « *l'agresseur bolcheviste qui* (selon le mémoire du 19 août) *veut subjuguer toute l'Allemagne et ne respecte rien, sauf la force* ».

Mais M. Strauss lui-même croit si peu à une agression délibérée, et a une si grande confiance en la puissance de dissuasion du « deterrent » américain, qu'il a pris tout son temps pour construire, à l'abri de ce « deterrent », sa nouvelle armée.

Dans cinq ans

S'agit-il alors de se prémunir contre des conflits accidentels ou locaux ? C'est la doctrine de l'O.T.A.N. : tenir le terrain en cas de conflit accidentel et imposer à l'adversaire une pause durant laquelle il aurait le temps de mesurer le danger d'un déchaînement thermo-nucléaire. Toutefois, comme le notait déjà le « Times », « *on voit difficilement comment cette pause aurait un effet apaisant si, pour l'obtenir, des centaines de projectiles atomiques « tactiques », ayant chacun la puissance d'une bombe d'Hiroshima, ont été déversés sur les pays satellites et la Russie* ».

Bref, les armes nucléaires allemandes sont inutiles et dangereuses en cas de conflit accidentel et local ; en cas d'agression délibérée par volonté de conquête (ce qui supposerait une volonté de suicide chez l'agresseur), le potentiel atomique allemand n'ajouterait pas grand-chose au « deterrent » américain et n'empêcherait en rien la dévastation de l'Allemagne.

Mais, à tous ces arguments, qui ont également été produits pour la France, les stratèges allemands répondent, comme leurs collègues français : « Nous voulons notre force de frappe parce que la garantie américaine n'est pas éternelle et parce que la capacité de riposte est la meilleure assurance contre un chantage atomique. » Réponse qui ne convainc pas tout le monde, mais qui montre que l'arme nucléaire est avant tout une arme politique.

Quelle est donc la politique internationale de l'Allemagne fédérale ? C'est la question la plus délicate : avec son la question la plus délicate : au cours des dix derniers jours, le ministre Seebohm revendiquait l'ancienne Prusse-Orientale et les Sudètes, le vice-chancelier Erhard la Silésie polonaise. A mesure que son réarmement progresse, les ambitions politiques de l'Allemagne croissent : elle voulut d'abord être l'égale de l'Italie, puis de la France ,aujourd'hui de la Grande-Bretagne, et demain ?...

On le saura dans cinq ans, si aucun accord de désarmement nucléaire n'a pu, d'ici là, être conclu entre l'Est et l'Ouest.

MICHEL BOSQUET.

(O.T.A.N.)
LA NOUVELLE AVIATION ALLEMANDE.
Il ne manque que la pointe.

COMMUNISME

K.S. Karol vous informe

● *Krouchtchev - Mao Tsé-Toung : décision en novembre.*

LE 6 novembre — en même temps que le monde occidental apprendra l'issue du match électoral américain — le bloc de l'Est saura où en est, en définitive, le conflit entre Krouchtchev et Mao Tsé-toung. A Moscou, à l'occasion du 43e anniversaire de la Révolution d'Octobre, les principaux dirigeants communistes tiendront une nouvelle réunion pour élaborer une politique commune. Le résultat de cette rencontre sera aussi important pour le monde que celui des élections aux Etats-Unis.

Vers la fin du mois de juin, à Bucarest, la première manche du désaccord russo-chinois s'est apparemment terminée à la fois par une victoire morale de Nikita Krouchtchev et par son prudent alignement sur les thèses de Mao Tsé-toung. Le chef soviétique a vigoureusement défendu sa conception de la coexistence pacifique avec l'Occident et n'a pas hésité à mettre en garde les communistes contre l'exploitation facile de certaines phrases de Lénine sur l'impérialisme, écrites à une tout autre époque. Mais en même temps, Krouchtchev a fait une profession de foi d'une intransigeance absolue contre le colonialisme et la politique agressive des pays du Pacte Atlantique. Une déclaration commune a été signée par les représentants des douze partis communistes au pouvoir, y compris M. Peng Chen, membre du Bureau Politique du P. C. chinois.

L'élaboration de ce document n'avait pas été facile et on sait que, le 24 juin, devant un petit comité d'une trentaine de personnes, M. Nikita Krouchtchev a prononcé un important discours. Les services d'espionnage américains, ayant perdu beaucoup de leur prestige dans l'affaire Powers, ont mis leur point d'honneur à se procurer ce texte. Il y a quatre ans, ils avaient réussi à obtenir le rapport secret de Krouchtchev sur Staline et c'est le Département d'Etat américain qui avait été le premier à le divulguer au monde entier. Cette fois, la tâche paraissait d'autant plus difficile que Krouchtchev n'a pas parlé devant un vaste congrès, comme au Kremlin, mais devant un auditoire extrêmement restreint. Pourtant, on prétend, à Londres, que les Américains ont réussi, une fois de plus, et que le discours du 24 juin, contenant de vives attaques contre Mao Tsé-toung, se trouve entre leurs mains.

Le Département d'Etat ne retarderait sa publication que pour en faire le meilleur usage au cours de la campagne électorale. M. Nixon et ses amis républicains prouveraient, alors, grâce à ce document, que la politique d'intransigeance à l'égard de l'Est a toujours été et reste juste, le bloc soviétique étant à la veille d'un effondrement en raison des divergences sino-soviétiques. Ce serait la « bombe » décisive du match électoral américain.

(Vicky-Evering Standard.)

— Excusez-moi, est-ce une querelle privée ou puis-je vous être utile ?

Pourtant, bien que les signes d'une tension entre Moscou et Pékin ne manquent pas, et bien que personne ne puisse se prononcer sur le contenu du document se trouvant entre les mains de la C.I.A. (Central Intelligence Agency), les experts européens estiment généralement que les Américains prennent leurs désirs pour des réalités.

Certes, deux publications consacrées à l'amitié sino-soviétique — « Drougba » et « Kitaï » — ont cessé de paraître à Moscou ; les rapports de Hong-Kong signalent un départ massif de techniciens soviétiques de la Chine ; la « Pravda » attaque sans cesse « les dogmatiques gauchistes », visant d'une façon voilée les Chinois. Des symptômes comparables avaient précédé, en 1948, la rupture entre Staline et Tito.

Mais le parallèle entre le conflit d'alors et celui qui oppose actuellement Krouchtchev à Mao Tsé-toung ne tient pas compe d'une vérité essentielle. Staline était persuadé — Krouchtchev l'a révélé dans son rapport secret — qu'il lui suffirait de lever le petit doigt pour provoquer la chute de son adversaire. Aux yeux des communistes du monde entier, il était le seul gardien et le seul interprète de la doctrine. Il était certain, donc, que le Parti Communiste yougoslave lui donnerait raison contre son propre leader, comme cela s'était produit au cours de chaque démêlé antérieur entre Moscou et un P. C. étranger.

Ni Krouchtchev ni Mao Tsé-toung ne peuvent prétendre à une telle autorité au sein du camp communiste et ne peuvent se permettre une erreur de calcul aussi grossière que celle de Staline. Moscou sait que l'excommunication de Mao Tsé-toung ne provoquerait aucune révolte contre lui en Chine. La réciproque est encore plus vraie.

Malcolm Muggeridge, un éminent journaliste anglais, qui a récemment visité la Chine et l'U.R.S.S., a comparé les liens entre ces deux pays à ceux qui unissent la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. « *Dans les deux cas* — écrit-il — *les impératifs économiques, politiques et militaires de l'alliance sont tellement grands que les dirigeants et les citoyens sont obligés d'accepter certains aspects et conséquences qui en découlent et qui ne sont pas de leur goût.* »

● *L'éducation capitaliste jugée à travers Powers.*

« *QUE vaut l'éducation capitaliste ?* » demande la « Komsomolskaïa Pravda », en se penchant sur un aspect inconnu de l'affaire Powers. L'accusé, on le sait, n'a pas eu les moyens d'étudier la médecine, mais il a fréquenté quand même le collège de Milingon et a obtenu un diplôme — équivalant à une licence — de chimie et de biologie. Or, le juge d'instruction lui a demandé :

« *Avez-vous étudié les travaux de Mendeleïev ?*

— Non, je n'en ai jamais entendu parler.

— Mais ce n'est pas possible d'enseigner la chimie sans parler de Mendeleïev !

— Je vous avoue que je n'ai pas tenu un livre de chimie depuis 1950 et que j'ai beaucoup oublié.

— Vous avez sans doute étudié Lomonosov ?

— Non, à mon avis, jamais. »

Ayant établi l'existence de cette discrimination antirusse dans l'enseignement américain, le juge s'est intéressé aux goûts littéraires de Powers :

« *Connaissez-vous les classiques de la littérature russe ?*

— J'ai lu « *Crime et Châtiment* » *de Dostoïevsky.*

— Qu'avez-vous lu de Tolstoï ?

— Rien.

— Avez-vous lu ou étudié Pouchkine ou Gogol, Tchékov ou Gorki ?

— Non, je ne connais aucun de ces auteurs russes. »

Finalement, pour compléter le dossier, le juge a posé quelques questions au sujet de la littérature anglo-saxonne :

« *Avez-vous lu les œuvres de Walter Scott ?*

— Je n'ai jamais entendu parler d'un tel écrivain.

— Et de Mark Twain ?

— Oui, j'ai lu « *Les Aventures de Tom Sawyer* ».

— Qu'avez-vous lu de Shakespeare ?

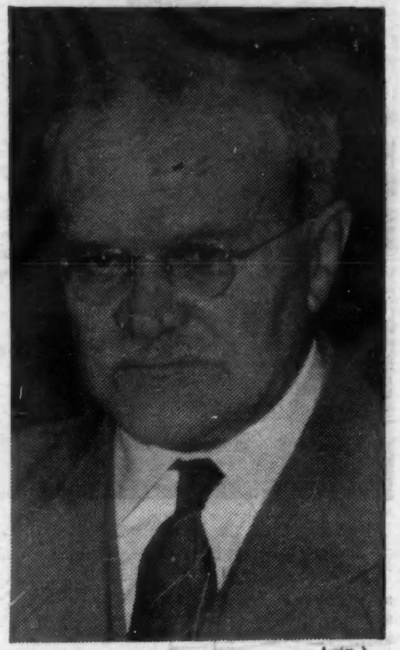
— Je ne me souviens pas, puisque c'est seulement à l'école que j'ai eu l'occasion d'étudier ses œuvres. Il en est de même pour Dickens. »

En révélant cette partie inconnue du dossier de l'instruction, le journal des jeunes soviétiques insiste beaucoup sur le fait que le même Powers lisait régulièrement plusieurs journaux et hebdomadaires, et que ce sont eux, « Time » et « Newsweek », qui ont remplacé pour les jeunes américains les classiques de la littérature et les connaissances scientifiques.

● *Pourquoi Molotov quitte Oulan-Bator.*

LA nomination de M. Molotov au poste d'ambassadeur de l'U.R.S.S. auprès de l'Agence Atomique Internationale à Vienne est sans doute liée au mauvais climat politique sino-soviétique. L'ancien adjoint de Staline ne s'était pas résigné à la retraite honorifique à Oulan-Bator que Krouchtchev lui a offerte en 1957, après l'avoir éliminé du Præsidium du P. C. Molotov ne se conduisait pas en Mongolie comme un ambassadeur dépourvu de toute initiative, mais se considérait toujours comme un grand chef. Il ne se gênait nullement pour entretenir des rapports avec les personnalités et les journalistes étrangers de passage en Mongolie, y compris les Américains. Ainsi, il a vu longuement M. Harrison Salisbury, du « New York Times », et a accepté de se faire photographier par lui. De nombreux amis chinois lui rendaient des visites pour lui demander des conseils.

Pour Krouchtchev, cette situation a probablement paru inquiétante. S'il n'a pas peur d'un appel direct de Mao Tsé-toung aux communistes soviétiques, il doit prendre ses précautions pour ne pas permettre la renaissance d'une « opposition contre lui » au sein du P. C. de l'U.R.S.S.



(Agip.)

M. MOLOTOV.
Trop près des Chinois.

A Vienne, l'ancien président du Conseil sera loin de ses amis chinois. De plus, il aura à ses côtés un autre représentant de l'U.R.S.S. à l'Agence Atomique Internationale, le professeur Emelianov, grand savant et ami de Krouchtchev, avec qui il a voyagé aux Etats-Unis et en France. Il sera donc bien « encadré ».

La réapparition du nom de Molotov a suscité l'intérêt de la presse étrangère pour les autres limogés du « groupe antiparti ». Les Anglais ont découvert que Lazare Kaganovitch habite dans la même maison que leur vieille connaissance du Foreign Office, M. Guy Burgess, devenu citoyen et expert soviétique. Kaganovitch mène une existence confortable, mais modeste, et prend tous les jours le métro pour aller à la Bibliothèque Lénine, où il réunit la documentation pour ses futures mémoires.

Le troisième grand limogé, Boulganine, vit également à Moscou, mais est, paraît-il, en mauvaise santé. Il est douteux qu'il puisse travailler sérieusement pour rédiger, lui aussi, ses souvenirs.

En revanche, aucun journaliste ou diplomate étranger n'a rencontré Malenkov depuis 1957. Il n'est pas à Moscou et il ne s'est manifesté dans aucune station balnéaire au cours des trois étés derniers. On ne possède aucune information sur le lieu de sa résidence ni sur son emploi du temps actuel. C'est pourtant lui qui, par son âge, pourrait devenir le concurrent le plus dangereux pour Krouchtchev.

K.S. KAROL.

Madame,
si vous voulez
en savoir davantage
sur les nouvelles
collections, lisez

JOURS DE FRANCE

vous y trouverez
en noir et en couleurs,
tout ce qu'il faut
savoir pour être à
la page cet hiver

MADAME EXPRESS

COLLECTIONS : Moderato cantabile

Souple, subtile, séduisante, sophistiquée, la femme 1960-61, présentée fin juillet par les grands couturiers, fait cette semaine son entrée dans le monde. Toutes les femmes vont, pendant quelques jours, avoir envie de faire sa connaissance (les magazines féminins augmentent de 50 % leurs tirages pour le numéro « collections »). Peut-être ensuite oublieront-elles ses traits particuliers, et les détails de sa silhouette, mais il leur restera assez de souvenirs pour orienter pendant six mois leurs désirs et modifier la conception qu'elles ont de leur propre personnage. Pour illustrer cette femme nouvelle, Madame Express a choisi un manteau souple de Pierre Cardin. Regardez bien cette jeune femme, elle ne ressemble pas à celle de l'année dernière. Si vous avez envie de lui ressembler apprenez dans les pages qui suivent à jouer la mode « moderato cantabile ».

SANTÉ

Le somnifère idéal

● *Exclusif : une révolution en anesthésie, « l'acide du sommeil » fait dormir sans danger.*

CENT ans après l'avènement des premières anesthésies, le Français Henri Laborit, qui fut en 1952, avec son anesthésiste Pierre Huguenard, le génial inventeur des techniques d'hibernation artificielle, vient de mettre au point, avec les équipes de chercheurs de ses laboratoires parisiens de l'hôpital Boucicaut et du Centre de Recherches Maritimes de Toulon (1), une substance qui s'affirme, dès les premiers essais, comme une très grande découverte. Il s'agit *d'un dérivé chimique complexe (le gamma hydroxibutyrique), capable d'amener chez l'homme un sommeil strictement physiologique — c'est-à-dire absolument normal — sans altérer les délicats phénomènes de nutrition qui régissent la vie des cellules et notamment des cellules cérébrales.* Ce fait est d'une grande importance si l'on considère que les médicaments mis au point jusqu'ici pour provoquer artificiellement le sommeil (hypnotiques, barbituriques et anesthésiques pour obtenir le sommeil chirurgical) agissent tous plus ou moins comme des poisons cellulaires. Leur effet est transitoire, certes, mais néanmoins nocif. Essayons d'expliquer pourquoi.

La vie des cellules

Le fonctionnement de toutes les cellules de l'organisme et en particulier des cellules cérébrales est placé sous la dépendance de réactions chimiques en chaîne qui se réalisent à la température de 37°, celle du corps humain, grâce à la présence de catalyseurs appelés enzymes. Jusqu'à présent, pour le fonctionnement des cellules cérébrales (notamment en les faisant passer artificiellement de l'état de veille à l'état de sommeil), on était forcé de s'adresser à des produits interférant avec le fonctionnement de ces catalyseurs. Toutes les substances chimiques dont on disposait pour provoquer le sommeil ne l'obtenaient qu'en perturbant pour un temps plus ou moins long les phénomènes enzymatiques (ou, si l'on préfère, les processus de nutrition) qui assurent la vie même des cellules cérébrales. Le gamma hydroxibutyrique synthétisé par Henri Laborit et son équipe n'affecte en rien l'équilibre de ces cellules, au contraire.

Une nourriture

Ce n'est pas un hasard. Les recherches de notre futur Prix Nobel partaient d'une hypothèse précise, difficile à vérifier dans l'état actuel des connaissances en chimie organique (l'analyse des composés organiques est très difficile et leurs transformations affreusement complexes), mais qui s'est révélée fructueuse : le sommeil normal serait dû à la synthèse dans les cellules nerveuses d'un acide déterminé, l'acide gamma-amino-butyrique, que l'on pourrait appeler : « l'acide du sommeil ».

Il y avait un moyen de vérifier le bien-fondé de cette hypothèse : injecter l'acide du sommeil dans les veines d'un animal et voir s'il le faisait dormir. L'expérience se révéla négative : l'acide du sommeil n'arrivait pas jusqu'au cerveau. Le grand mérite de Laborit fut de ne pas se laisser décourager par cet échec. Il chercha à synthétiser toute une série de composés chimiques voisins de l'acide gamma-amino-butyrique jusqu'à ce qu'il en trouve un qui ait les mêmes propriétés mais qui, injecté dans les veines, arrive jusqu'aux cellules cérébrales pour provoquer le sommeil. Ce fut le cas du gamma hydroxibutyrique, véritable acide du sommeil «synthétique». Il se révéla capable d'amener rapidement un sommeil absolument normal. Non seulement il n'est pas toxique, mais, loin d'empoisonner les cellules cérébrales, *il les nourrit.* C'est en effet un acide gras qui semble être un aliment cellulaire non seulement pour les cellules cérébrales mais pour toutes les cellules de l'organisme. Son action sur le cœur est excellente.

(1) Le résultat de ces travaux a été présenté au cours d'un récent Collège International de Neuropsychologie à Bâle.

J'ai bien dormi

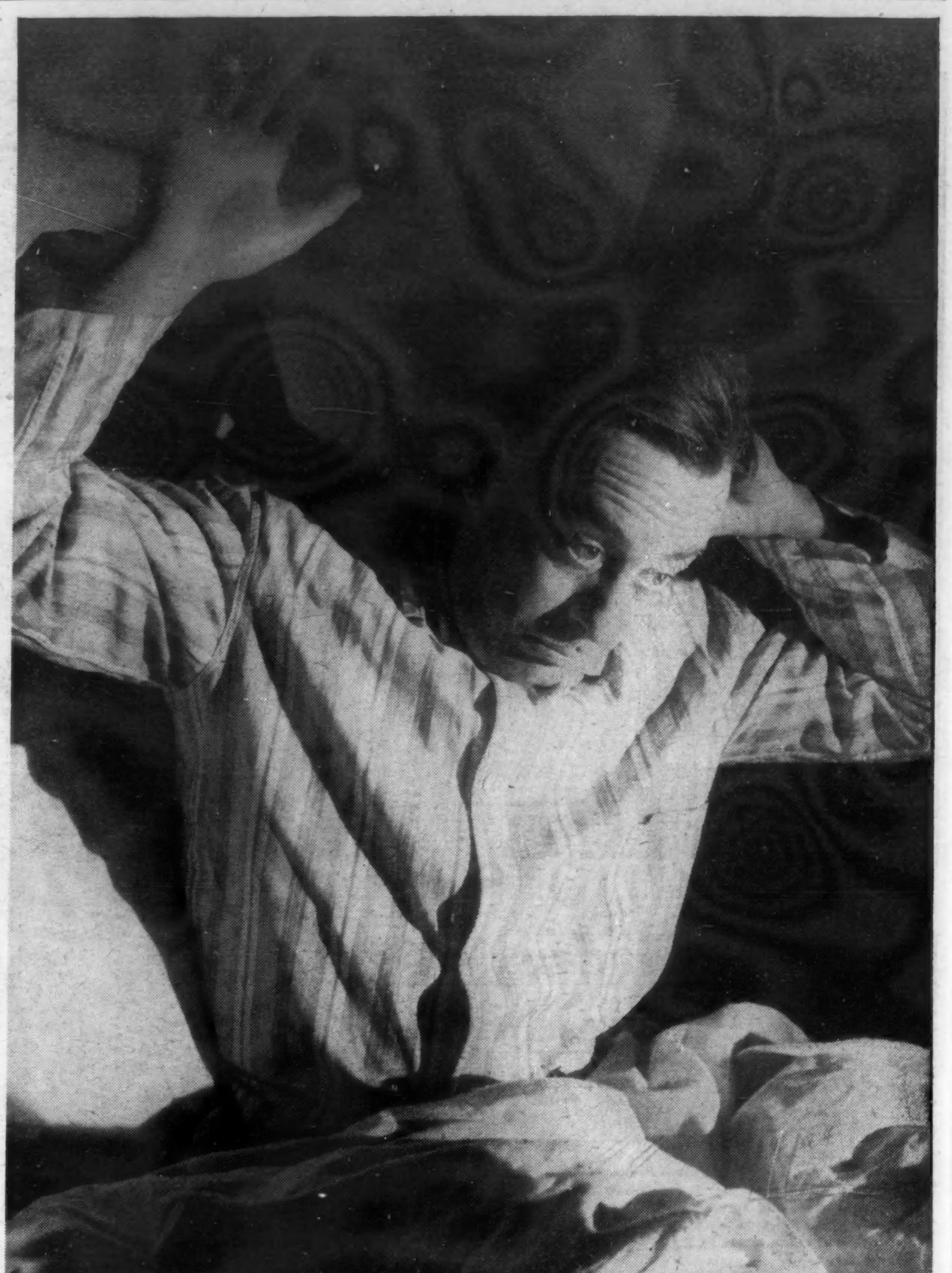
En outre, « endormant » les cellules de la moelle comme il fait de celles du cerveau, l'acide du sommeil diminue le tonus musculaire et permet de ce fait de supprimer l'emploi de curare (2) qui, on le sait, n'est pas dépourvu de danger.

A condition de lui associer des substances capables de supprimer la douleur (amenant un sommeil normal, il ne supprime pas, à lui seul, la souffrance), il assure un excellent sommeil opératoire. Les premiers opérés (ablation de l'estomac ou de la vésicule biliaire) avec ce mode nouveau d'anesthésie, se sont *réveillés en quelques secondes, immédiatement conscients, sans malaise,* et en disant : « J'ai bien dormi. »

On peut prédire un grand avenir à une substance chimique aussi précieuse. Ses applications en psychiatrie sont déjà à l'étude à l'hôpital maritime de Toulon. Mais surtout, en dépit de la discrétion sur ce point des auteurs de la découverte, nous savons que l'acide du sommeil (utilisé sous forme d'injections quand il est employé comme anesthésique), est *actif par voie digestive.* Il n'est pas difficile de supposer qu'il peut devenir, demain, en pilules ou en cachets, le somnifère idéal. Au lieu de laisser au réveil la tête lourde et la bouche pâteuse, il tonifiera l'organisme en apportant aux cellules un aliment naturel et bienfaisant.

ROSIE MAUREL.

(2) Le curare est utilisé dans les interventions chirurgicales pour obtenir un relâchement musculaire profond.



(Rapho.)

LE DRAME DE L'INSOMNIAQUE.
Au lieu de laisser la bouche pâteuse...

PRÉNATAL
195 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
●
A PARIS
103, RUE S^T-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI

COLLECTION D'AUTOMNE
Marie-Martine
8, RUE DE SEVRES

ARCANTE
Chaussures
Nouveautés d'automne
66, avenue Victor-Hugo
KLE. 95-65
ZONE BLEUE • PARKING FACILE

Un visage bien encadré

En fourrure chez Cardin, la toque d'inquisiteur et le col anneau adoucissent les traits sans alourdir la silhouette.

En tricot géant chez Dior, le bonnet de cycliste et le col passe-montagne encadrent le visage sans engoncer le cou.

COUTURE

« Et pourtant, c'est différent ! »

● *Que cherchent les Françaises en regardant, cette semaine, les modèles de grands couturiers ?*

UN avion-cargo d'Air France a quitté Paris le 25 août à l'aube, emportant à son bord une cargaison, légère mais encombrante, estimée à plusieurs centaines de millions. Empilés dans des cartons, les modèles vendus début août par les grands couturiers parisiens aux acheteurs américains ont été livrés le soir même.

L'énorme machine à reproduire qu'est l'industrie américaine de la confection s'est immédiatement mise en marche et, dès la semaine prochaine, les grands magasins new-yorkais présenteront, dans leurs vitrines de la Cinquième Avenue, des modèles directement inspirés des créations de la couture française. Il en est de même dans presque tous les pays d'Europe qui viennent de plus en plus nombreux chaque année chercher à Paris les tendances qu'ils diffusent ensuite à des millions d'exemplaires.

Un curieux paradoxe

Pour les étrangères, par conséquent, les modèles de couturiers reproduits ces jours-ci dans les magazines et les journaux correspondent exactement aux vêtements qu'elles pourront acheter cet hiver dans leurs magasins. Pour les Françaises, au contraire, qui, par un curieux paradoxe, sont les seules femmes du monde à ne pas pouvoir acheter dans un magasin une robe copiée sur un modèle de couturier — ou, du moins, pas de façon officielle (1) — la mode relève du domaine moins pratique, mais plus subtile de l'inspiration. Que cherche la lectrice française en parcourant cette semaine avec attention les pages des magazines spécialisés ?

Une silhouette souple

En utilisant du crêpe de Chine gris pour un tailleur, Cardin a poussé à l'extrême sa conception d'une silhouette souple et dépouillée.

Ce « petit quelque chose »

Tout d'abord, une justification aux envies inassouvies qui sommeillent dans l'esprit de chaque femme, mais également une nouvelle manière de se présenter au monde extérieur. Ce « quelque chose » qui leur permettrait d'être, dans les mois à venir, un peu différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui.

Sur le premier point, la mode de cet hiver risque de les décevoir. Elle ne démode rien, et les garde-robes de l'année dernière pourront, sans arrière-pensée, affronter l'examen de passage de l'automne. Même les ourlets qui bougent souvent les premiers à l'annonce d'une nouvelle tendance resteront cet hiver à leur place. Tailleurs longs ou courts, en tweed ou en shetland, manteaux classiques dans un ton anonyme, petites robes noires de dîner ressortiront de la naphtaline, prêts à être enfilés sans passion peut-être, mais aussi sans complexes.

Ne vous endormez pas

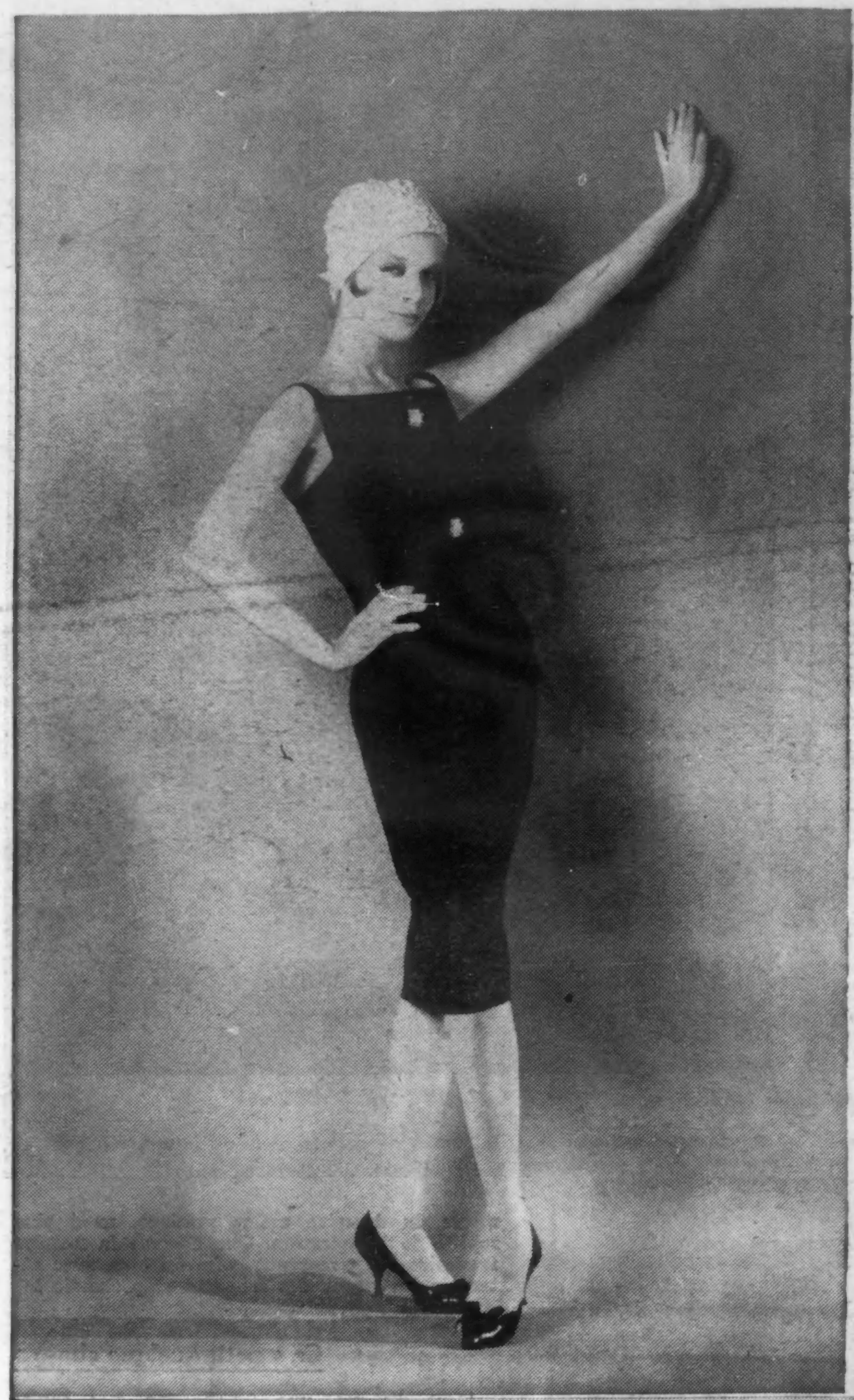
Si les couturiers n'ont pas brûlé cette année ce qu'ils avaient adoré l'année dernière, ils n'en sont pas pour autant restés statiques. Les modèles que nous vous présentons ne provoqueront pas de réactions violentes: « Mon Dieu, que c'est laid ! », « Comment peut-on porter une chose pareille ? », « Tu m'imagines là-dedans ? », mais ils feront réfléchir : « C'est curieux, ça ressemble un peu à du déjà vu, et pourtant c'est différent. Il y a quelque chose d'autre. Mais quoi ? ».

Ce « petit quelque chose » va, cette année, à l'encontre du tape-à-l'œil et de l'excentricité.

« Moderato cantabile », la nouvelle mode doit s'installer en douceur et s'imposer sans coup d'Etat. Mais attention ! les révolutions les plus tapageuses ne sont pas toujours les plus durables. Ne vous laissez pas bercer par ce calme apparent. Vous risqueriez de vous réveiller complètement démodée.

CHRISTIANE COLLANGE.

(1) Pour réserver l'exclusivité à leurs clientes françaises, les couturiers n'acceptent pas de prêter leur nom à des modèles de confection (à l'exclusion de ceux qu'ils diffusent eux-mêmes : Dior-Boutique, Cardin-Jeunesse, Maggy Rouff-Diffusion, etc.). Certaines maisons vendent cependant des patrons aux centrales d'achat des grands magasins, à condition qu'ils soient modifiés dans le détail et ne servent que de ligne directrice. Cela, bien entendu, de façon strictement anonyme.



1. Le fourreau de crêpe noir : présent dans toutes les collections il ne comporte le plus souvent ni manches ni col. Son décolleté reste discret et s'échancre plus largement derrière que devant. C'est la plus parisienne et la plus facile à porter des robes habillées. Ici, la version de Castillo, chez Lanvin, en crêpe de Chine mat. Corsage plissé mais souple, décolleté carré, jupe droite. Béguin perlé blanc.

2. La robe blousante ou drapée : version moderne du style 1930, les robes molles dont le corsage ou la jupe sont taillés en biais feront rêver les femmes et blêmir les confectionneurs. Seules les très bonnes couturières se risqueront à les copier. Ici la version de Pierre Cardin en crêpe rose, c'est en réalité un deux-pièces dont le corsage boutonné dans le dos est monté sur un gros-grain de taille qui permet de mieux « asseoir » le blousé.

VOUS RETROUVEREZ AVEC PLAISIR

● LE NOIR. Chaque année, il revient avec l'hiver. Cette saison, il ne se contente pas d'être présent mais constitue un des éléments essentiels de la mode. Traité dans toutes les matières, il triomphe en particulier dans les tweeds (allié au blanc), les shetlands, les crêpes (de laine ou de soie) et les velours. Même en fourrure, le noir joue gagnant : loutre, renard, etc.

● LES YEUX TRÈS MAQUILLÉS. Dans le visage des mannequins, les yeux tiennent la vedette. Traits sombres, fards de couleur, sourcils dégagés agrandissent le regard, jusqu'à l'excès.

● LES RÉVERSIBLES. Lancés l'année dernière par Givenchy et Balenciaga, ils sont employés cette année par tous les créateurs. Surtout réussis en manteaux, ils se passent de doublure même quand ils ne peuvent pas être entièrement retournés. Certains couturiers les utilisent pour du bicolore : haut côté pile, bas côté face.

● LES PELISSES. Quand la fourrure se fait discrète, elle se cache à l'intérieur des manteaux. Cet hiver, elle tapisse également de petits caracos courts portés sur une robe habillée de même matière.

● LES CHEVEUX COURTS. Plus courts que jamais, ils découvrent en partie le front mais dissimulent les oreilles et le creux des joues.

● LE VELOURS. Noir l'hiver dernier, il joue cette année avec la couleur. Particulièrement réussi dans l'harmonie des marron, des verts et des roses.

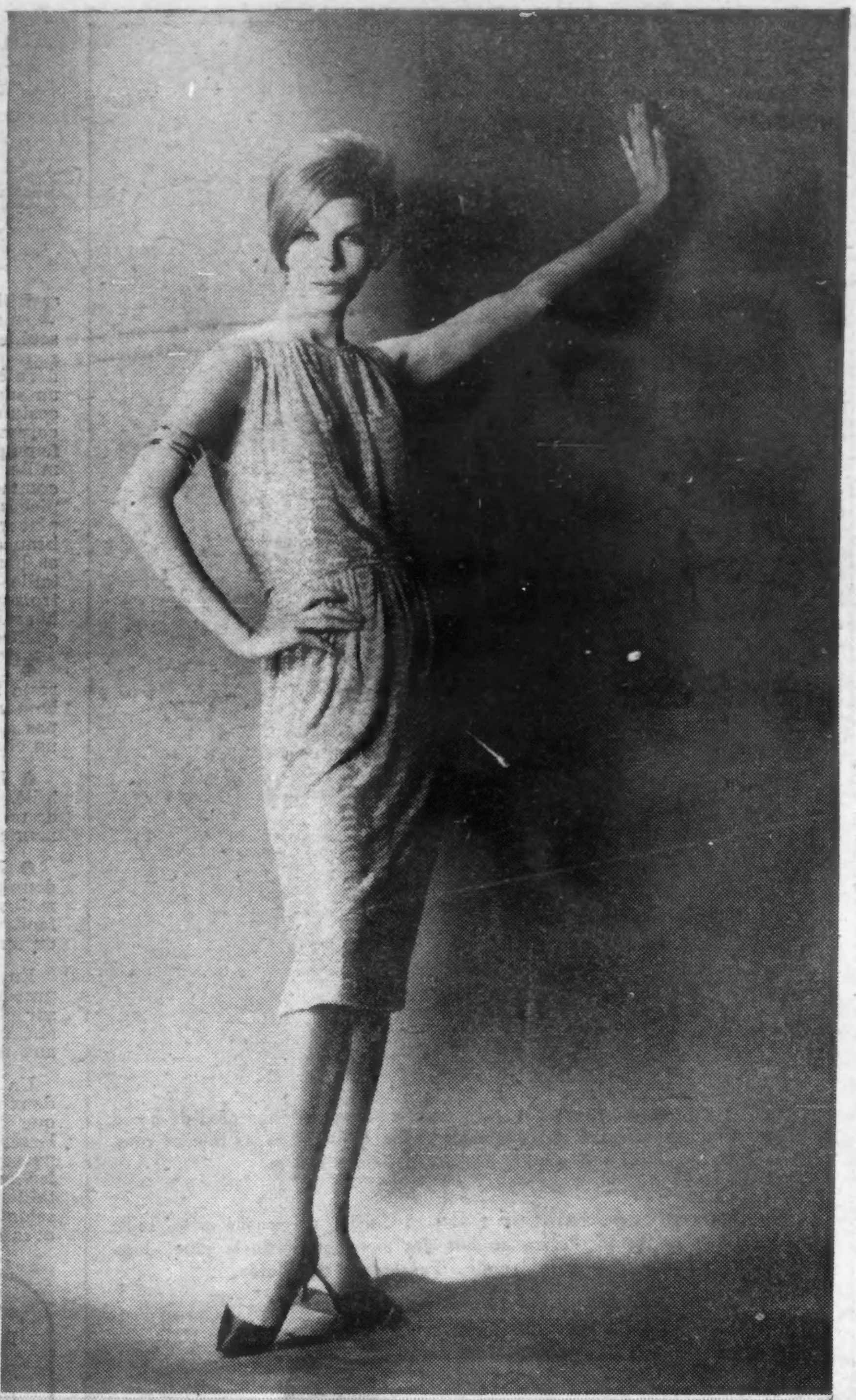
● LA LONGUEUR. Inchangée, elle cache le genou et découvre le mollet. Une nouvelle longueur pour les robes très habillées : 20 centimètres au-dessus de la cheville doit être considéré pour l'instant comme une fantaisie des créateurs.

● LES COLLIERS MULTICOLORES. Moins écrasants que l'hiver dernier, ils ne comportent souvent qu'un rang. Les pierres favorites : les tons d'ambre, la gamme des roses et des améthyste, le jais et le jade.

● LES BAS SOMBRES. Cette année, plutôt chocolat que cendre.

● LE CONFORT. Emmanchures larges, souplesse des corsages, jupes légèrement gonflées, toute la mode est conçue pour les femmes actives qui ne veulent pas être les esclaves de leur coquetterie.

5. Le fourreau de lainage : Souvent ceinturé de cuir souple et sans manches, il n'entrave pas les mouvements et remplace le corsage sous les jaquettes des tailleurs. Ici, la version de Guy Laroche, en tweed marron et blanc. Corsage en biais, jupe droit fil. Ceinture et chapeau de cuir marron.



3. La robe asymétrique : quand la mode tend vers la sophistication, elle joue avec l'asymétrie. Boutonnages décentrés, pans libres, s'envolant d'un côté, décolletés découvrant une épaule confèrent un caractère insolite aux formes les plus classiques. Ici la version de Patou qui oppose sur un même modèle de radzimir noir deux éléments d'asymétrie : une épaule nue à droite, un pan retenu par un nœud à gauche.

4. Le fourreau de tissu précieux : brochés, lamés, perlés, les fabricants et les brodeurs ont remarquablement joué avec le métal dans les tissus habillés. Pour utiliser ces matières somptueuses, sans écraser celles qui les portent, les formes doivent rester simples et dépouillées. Ici, la version de Guy Laroche, en mousseline perlée beige, blanc et argent. Le décolleté ras du cou et le blousé souple de la taille sont retenus par des liens biaisés noués dans le dos.

6. La robe de jersey : formule la plus confortable, remplaçant éventuellement le chandail. Raisonnable à condition d'être bien doublée. Ici, la version de St-Laurent, chez Dior, en jersey gris souris. Corsage très blousant dans le dos, décolleté ras du cou, manches kimono.

VOUS APPRENDREZ A AIMER

● Les chapeaux. Ils sont presque indispensables pour compléter la silhouette 1961. Bonnets profonds ou toques, ils emboîtent toute la tête et cernent de près le visage.

● Les robes de jour. Délaissée depuis quelques années, la robe « trotteur » réapparait. Elle tentera celles qui commencent à se lasser de l'éternel duo jupe-chandail et qui accepteront de gagner en élégance ce qu'elles perdront (un peu) en confort.

● Les jupes demi-plissées. Piquées jusqu'à la hauteur du genou, elles s'évasent ensuite pour laisser libre la démarche. Deux avantages: elles n'élargissent pas les hanches comme les jupes plissées classiques et n'entravent pas les mouvements comme les jupes étroites du bas.

● Le marron et le prune. Les harmonies favorites des couturiers ont les couleurs des desserts d'hiver. Pour celles qui le portent bien, le marron est une couleur commode, remplaçant hivernal du bleu marine printanier. Le prune et le lie-de-vin sont plus difficiles à assortir et blêmissent facilement les teints pâles des mois froids.

● Les boutons géants et la passementerie. Une manière économique de rajeunir les ensembles de l'hiver dernier. Les boutons des manteaux et des tailleurs sont de grosses boules. La passementerie borde les jaquettes, souligne le bas des jupes ou ceinture les robes de lainage fin.

● Les fourrures a poil long. C'est le moment de ressortir des cartons où il sommeille depuis vingt ans le renard de votre mère (ou de votre jeunesse). Les longs poils se portent en garnitures : cols (très seyants au visage), ourlets des manteaux (à déconseiller), chapeaux (difficiles à supporter si l'on mesure moins de 1,70 m.).

● Les jupes blousantes. En forme de bulle ou de goutte d'huile, elles s'arrondissent autour du genou. A conseiller si l'on est décidée à user sa robe en une saison et à y renoncer au printemps. Fait caractéristique : les hommes ont cette ligne en horreur.

● Les piqûres multiples. Elles soulignent les basques des tailleurs, bordent les cols et les manches, indiquent les ourlets, situent la taille.

● Les clips géants. Dans tous les alliages de pierres et de métal (parfois même de velours ou de rubans) ils remplacent souvent tous les autres bijoux. Autre nouveauté : la boucle d'oreille unique (ceci à titre purement documentaire).

1. Le deux-pièces-robe : version Chanel en lainage pied-de-poule marine et rouge, souligné de gros grain et de ganse dans les mêmes tons. Jupe à plis creux cousus, marinière courte.

2. Le deux-pièces-tailleur : version Cardin, en flanelle grise. Taille indiquée par un feston. Piqûre au bas des manches et de la jupe. Jupe droite, marinière longue, légèrement décolletée.

TAILLEURS : Une nouvelle race

TROP épais pour se loger sous un manteau, trop léger pour sortir seul les jours froids, le tailleur d'hiver, souvent proposé par les couturiers ces dernières saisons, n'avait jamais été un succès. Depuis quelques années, le costume plus léger, « style Chanel », correspondait mieux au désir des femmes. Mais, comme toutes les idées mille fois interprétées, celle-ci aussi commençait à les lasser. Le deux-pièces, favori des collections, le remplacera sans doute. Il a avec le tailleur beaucoup de points communs : jupe et haut coupés dans le même tissu, taille décintrée, manches longues ou trois-quarts, emploi facile à toutes les heures du jour selon le tissu. Mais quelles sont les différences ?

- Le tailleur s'ouvre, le deux-pièces reste fermé. S'enfilant par la tête ou boutonné dans le dos, il ne demande pas à être complété par une blouse ou un chandail.

- Le tailleur est généralement entoilé, le deux-pièces est souple. Il est donc plus facile à enfiler sous un manteau.

- Le tailleur comporte un col, le deux-pièces est ras du cou. Il engonce moins, tient moins chaud et peut plus facilement être porté dans un bureau ou un appartement chauffé.

En somme, le deux-pièces joue presque le rôle d'une robe, mais il a sur elle l'avantage, n'étant pas accroché à la taille, de laisser plus de liberté aux mouvements.

Un inconvénient cependant : le deux-pièces revient presque aussi cher que le tailleur. On risque de s'en lasser plus vite en le portant souvent parce qu'il est difficile de le renouveler en variant les accessoires. Un tailleur, au contraire, change de visage selon la blouse, le foulard ou le pull-over qui l'accompagne.

Les tailleurs blousants : Découpes dans le dos, pinces à la taille, ou au bas des jupes. Les tailleurs s'arrondissent souvent aux angles. Deux versions d'une même idée :

- En haut, lainage à carreaux noirs et blancs, casaquin et jupe en « goutte d'huile » (Lanvin).
- En bas, shetland violet, dos blousé, jupe plate. (Dessès).

RECETTE

Rable de lapin a la solognote :

Pour quatre personnes :
Un beau râble de lapin.
4 oignons.
4 carottes.
2 gousses d'ail.
Thym, laurier, romarin, sariette, estragon, clou de girofle.
3 verres de vin rouge, un demi-verre de vinaigre.
Sel, poivre en grains, une demi-cuillerée de farine, un peu d'huile.

La chasse approche. Le lapin va baisser. Vous aurez bientôt du lapin de garenne qui commence à réapparaître après sa longue éclipse, voire du lièvre. Cette recette pourra être utilisée pour le lapin comme pour le lièvre ou le garenne. Elle donnera au premier un parfum qui rehaussera son goût propre.

Préparez une marinade : herbes, thym, laurier, sariette, romarin, estragon, etc. Vous coupez en rondelles fines deux ou trois carottes puis, d'autre part, deux ou trois oignons en tranches également. Vous posez le râble au fond du plat sur les herbes, vous mettez les carottes autour, les tranches d'oignon sur le râble ainsi que deux gousses d'ail finement coupées. Vous recouvrez avec trois verres de vin rouge (ce peut être du vin aigre) et d'un demi-verre de vinaigre de vin — dans le cas où le vin n'est pas aigre. On ajoute poivre en grains, un clou de girofle.

Vous laisserez le râble dans la marinade pendant quarante-huit heures. Au moment d'utiliser, vous le sortirez de la préparation et le poserez sur un plat. Dans une casserole vous aurez versé toute la marinade et la laisserez cuire environ une heure à petit feu. Pendant ce temps, le râble, badigeonné d'huile, placé sur un plat à feu, est mis dans un four très chaud. Quand il sera bien doré sur les deux faces, vous le rebadigeonnerez d'huile très légèrement, le salerez, le poivrerez légèrement. Vous mettrez le feu du four au doux et le laisserez finir de cuire. Il faudra en tout trois quarts d'heure environ.

Revenons à la sauce : vous la passerez à la moulinette, sauf le thym et le laurier. Elle forme ainsi une purée que vous épaissirez en délayant à froid dans un bol une demi-cuillerée à bouche de farine ou de Maïzena que vous verserez ensuite dans la sauce et, après avoir mélangé, vous ferez bouillir le tout à petit feu. Vous goûterez, renforcerez l'assaisonnement si nécessaire et, cinq minutes avant de servir, vous ajouterez un petit verre de cognac dans le mélange, que vous laisserez sur feu doux.

Sur votre planche à découper, vous avez posé le râble. Avec un couteau et un maillet, vous le tronçonnez, vous le replacez sur un plat, le nappez d'un peu de sauce et disposez le reste de celle-ci dans une saucière. Vous servirez accompagné de riz blanc ou de pommes à l'anglaise.

SUZANNE et HENRIETTE.

MANTEAUX : Le même style

LES manteaux de l'hiver prochain ressemblent comme des frères à ceux de l'hiver dernier.

On pourrait noter, cependant, les capes de bandit de Ricci, et les manteaux « cache-misère » de Cardin, qui s'entrouvrent sur un faux corsage, mais ne s'enlèvent pas. Mais les premières sont réservées aux dames qui circulent à l'arrière d'une voiture bien chauffée et dont le chauffeur porte les paquets pendant qu'elles emploient leurs deux mains à s'enrouler frileusement dans leur houppelande. Et les autres ne doivent réellement rendre service qu'aux personnes qui parcourraient des après-midi entières les rues de Paris par grand froid et ne désireraient se décolleter légèrement que quelques minutes dans les magasins où elles entreraient.

Pour toutes les femmes n'appartenant pas à l'une de ces deux catégories (vous en connaissez ?) l'auto-coat confortable, en tissu bourru, et le pardessus classique en tweed ou en shetland resteront les mêmes que ceux de 1959.

Mais, si vous envisagez l'achat d'un manteau d'hiver, voici cependant quelques détails qui marquent l'année :

- Les cols de fourrure.
- Les martingales basses, disparues depuis plusieurs saisons.
- Les fentes longues dans le dos ou sur les côtés. (Attention, elles laissent passer la bise.)
- Les emmanchures confortables, raglan, kimono ou manches montées à la hauteur du biceps.
- La disparition des revers. Petits cols debout ou gros cols boule, ou pas de col du tout ; presque tous les manteaux se ferment autour du cou.

On retrouve enfin, cette année, deux favoris de l'année dernière : la redingote décintrée et le trench-coat ceinturé. Mais soyez sûre, s'ils vous tentent, d'être assez mince.

Promotion : le tricot. Longtemps ignoré par la couture qui le considérait comme indigne d'elle, le tricot trouve cette année sa place pour les manteaux, les robes et les deux-pièces ultra-chauds et confortables. Ici, la version Lanvin : manteau en tissu-tricot de mohair beige, porté sur une robe de même matière. Echarpe assortie bordée d'une frange. Boutons du manteau et ceinture de la robe en vernis noir.

Très jeune, l'auto-coat. Version Dior, en lainage pelucheux moutarde, martingale posée bas, boutonnage croisé, fentes sur les côtés.

Très mode, l'étui asymétrique. Version Ricci, en lainage à chevrons marron et blanc (réversible marron uni). Col boule de renard noir.

AU SECOURS DES MÈRES

LES écoliers n'ont pas de chance : le 1er octobre n'existe plus. Il tombe, cette année, un 15 septembre !... La rentrée, trop tôt venue, a perdu ses allures d'automne et ses odeurs de marrons.

Ce qui est bien ennuyeux pour les poètes et encore davantage pour les mères de famille. Ce décalage dans le temps pose en effet un sérieux problème : il est trop tôt pour acheter aux enfants leurs premiers vêtements d'hiver et trop tard pour renouveler la garde-robe d'été épuisée par les vacances.

La solution consiste évidemment à acheter des articles bon marché pour «finir» l'été.

Certaines mères de famille hésitent cependant à équiper leur écolier « tout neuf » d'un polo trop ordinaire ou d'un blouson mal coupé.

Ce sont d'ailleurs de fausses économies : les qualités médiocres ne résistent pas aux enfants.

Ce problème a intéressé un détaillant parisien qui a trouvé une excellente manière de le résoudre : il propose, à des prix incroyablement bas, des articles de grandes marques qu'un léger détail « incongru » a fait écarter de la série.

(Charpentier.)

UN ECOLIER « TOUT NEUF ». Quand la rentrée est tôt venue.

Une maille irrégulière sur un ou deux centimètres, une couture un peu trop « mordue » (généralement presque impossible à déceler) lui permettent de vendre 10 N.F. un polo de chez X... qui, vendu par X... et avec sa griffe, en vaut 30.

On trouve encore, dans ce « magasin-miracle » (*Sèvres 33, 33, rue de Sèvres, Paris*) :

- Des survêtements au nom célèbre qui, en perdant leur nom, perdent... 40 à 50 pour 100 de leur prix ;
- Des pull-overs manches longues, pure laine, « fully fashioned », qui valent 18,95 N.F. au lieu de 40 N.F.
- Des pyjamas d'Interlock tous coloris à 5,95N.F.

Et si les mères des écoliers veulent également s'équiper ou équiper leur mari pour la rentrée... parisienne, les rayons « adultes » de *Sèvres* 33 leur permettront de compléter (économiquement) la collection familiale de pull-overs.

(*Communiqué.*)

Madame Express

expositions

Braque : l'œuvre graphique — trop peu connu — du « patron » de l'école française moderne (*Bibliothèque Nationale*, 58, *rue de Richelieu*).

Degas : directement d'Ingres à Bonnard. (*Durand-Ruel*, 37, *avenue de Friedland*).

Dunoyer de Segonzac : 50 ans de peinture, de dessins et d'aquarelles. (*Galerie Charpentier*, 76, *faubourg Saint-Honoré*).

Louis XIV, fastes et décors : une exposition comme on en voit peu. (*Musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan, rue de Rivoli.*)

La peinture naive : anthologie du douanier Rousseau à nos jours. (*Maison de la Pensée*, 2, *rue de l'Elysée*).

cinéma

NOUVEAU

Hold-up a Londres : d'anciens officiers de Sa Majesté reprennent du service... comme gangsters. Une bonne renaissance de l'humour britannique. (*Vendôme, OPE.* 97-52; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

La Ballade du soldat : un permissionnaire de l'Armée Rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie à l'eau de rose. (*George-V, BAL.* 41-46.)

La Douceur de vivre : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Triomphe, BAL.* 45-76.)

Jamais le dimanche : une excellente comédie américaine, tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *Lord Byron, BAL.* 04-22).

Moderato Cantabile : Mme Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras, porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau, prix d'interprétation à Cannes. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

RECENT

A bout de souffle : de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette saison. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Astor, PRO.* 72-00 ; *Delta, TRU.* 02-18.)

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Royal Haussmann Studio, PRO.* 47-55.)

Le Bandit : un western psychologique (ce qui, pour une fois, ne veut pas dire ennuyeux) à trois personnages. (*Floride, PRO.* 63-40.)

Le Beau Serge : le coup d'essai, réussi, de Claude Chabrol. (*Palais des Glaces, NOR.* 49-93.)

En cas de malheur : Bardot-Gabin, couple fatal, dans une histoire assez sordide de Simenon. (*Voltaire, ROQ.* 19-15.)

Hiroshima mon amour : un film important, difficile et irritant, devenu un grand succès de public. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

Les Liaisons Dangereuses 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim, lancé par la censure. (*Plaza, OPE.* 74-55.)

Propriété privée : la belle et les blousons noirs. Un coup d'éclat de la « Nouvelle Vague » américaine. (*Cinévog Saint-Lazare, TRI.* 77-44.)

Le Trou : le dernier film de Jacques Becker. Une prison, des hommes entre eux. (*Cluny Palace, ODE.* 07-76 ; *Danton, DAN.* 08-18 ; *Régent, MAI.* 40-40.)

Les Tricheurs : surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Savoie, ROQ.* 29-56.)

Les Yeux sans visage : la poésie de l'horreur. Un chirurgien tue pour rendre la beauté à sa fille défigurée. Cœurs sensibles, attention. (*Voltaire-Gaumont, ROQ.* 65-10 ; *Taine, DID.* 44-50.)

ANCIEN

Les Dames du bois de Boulogne : 1944. Diderot modernisé par Robert Bresson. (*Pagode, INV.* 12-15.)

Brève Rencontre : 1945. Une des grandes histoires d'amour du cinéma racontée par David Lean avec les ressources éloquentes de la pudeur et de la sobriété britanniques. (*Studio Raspail, DAN.* 38-98.)

Alexandre Newski : 1938. De Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

La Belle Equipe : 1936. L'avant-guerre vue par Julien Duvivier, avec Jean Gabin. (*Béranger, ARC.* 94-56.)

Belles de nuit : 1953. Telles que Gérard Philipe les aimait dans ses rêves, Gina Lollobrigida et Martine Carol. (*Festival, OPE.* 95-48.)

Fenêtre sur cour : ... et sur crime. Un suspense de Hitchcock (1954). (*Studio République, OBE.* 58-08.)

Ivan le Terrible : 1945. Le testament grandiose de Eisenstein. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Le Million : 1931. Autour d'un billet de loterie, un film-ballet de René Clair. (*Arc - en - Ciel - Boucicaut, VAU.* 94-47.)

Sourires d'une nuit d'été : le très beau film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois Ingmar Bergman. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

Senso : 1954. Une passion fatale dans l'Italie en lutte pour son indépendance. Un film d'une somptueuse beauté, de Visconti. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

Le Diable au corps : 1947. Gérard Philipe et Micheline Presle dans le grand film du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet. (*Denfert, ODE.* 00-11.)

Baby Doll : 1956. Dans l'atmosphère trouble du Sud américain, un film à la Pagnol d'Elia Kazan. Le grand succès d'interprétation de Carol Baker. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

La Mort d'un Cycliste : 1954. Un film de Bardem sur un fait divers en Espagne. Un des plus beaux rôles de Lucia Bose. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Le Crime était presque parfait: 1954. L'histoire d'un maniaque vue par Hitchcock, avec Grace Kelly et Ray Milland. (*Ciné Champs-Elysées, ELy.* 61-70.)

télévision

Jeudi 1er septembre a 21 h. 30 : « La Lettre », scénario et dialogue de Yannick de Boisyvon, avec Pierre Dux, Philippe Lemaire, Colette Deréal. Réalisation André Michel.

Jeudi 1er septembre a 22 h. : la participation française au festival européen de jazz d'Antibes : Claude Luter, Stéphane Grapelly, Martial Solal, Guy Laffite, etc.

Vendredi 2 septembre a 20 h. 50 : « Cinq colonnes à la une », de Pierre Dumayet, Pierre Lazareff et Pierre Desgraupes. Au programme: un reportage du Congo, un entretien avec Wernher von Braun, « l'homme des fusées », retransmis du congrès d'astronautique de Stockholm, entretien avec Gilbert Bécaud, etc.

Vendredi 2 septembre a 22 h. 30 : « Musique pour vous », émission de Lucienne Bernadac. Au programme : le claveciniste Rafaël Puyana.

Samedi 3 septembre a 20 h. 50 : « Mademoiselle Josette ma femme », film d'André Berthomieu, avec Fernand Gravey, Odile Versois, etc.

Dimanche 4 septembre a 17 h. 30 : « Les pionniers de Western Union », western de Fritz Lang, avec Randolph Scott.

Lundi 5 septembre vers 20 h. : conférence de presse du président de Gaulle retransmise en direct.

Mardi 6 septembre a 20 h. 50 : « Les cinq dernières minutes », émission policière de Claude Loursois : « Le dessus des cartes ». Le célèbre inspecteur Bonnel enquête sur le meurtre d'une hôtesse de l'air.

Mercredi 7 septembre : « Lectures pour tous », émission de Pierre Dumayet, et Pierre Desgraupes, avec Max Pol Fouchet et Nicole Vedrès, réalisation Jean Prat.

JEUX OLYMPIQUES

Jeudi 1er septembre : 15 h. Athlétisme (javelot et saut) ; 18 h. 30 : Escrime (fleuret) ; 22 h. 30 : natation (4×100 mètres 4 nages).

Vendredi 2 septembre : 11 h. : natation (finale 100 m.) ; 15 h. : athlétisme (saut, 400 mètres haie) ; 23 h. 15 : boxe ou basket.

Samedi 3 septembre : 15 h. : athlétisme (marteau, 3.000 mètres steeple) - Aviron ; 22 h.30 ; boxe.

Lundi 5 septembre : 15 h. : athlétisme (finales décathlon et 110 m. haies) ; 21 h. 15 : boxe (finale) ; 22 h. : football (demi-finale) ; 23 h. : boxe.

Mardi 6 septembre : 15 h. : athlétisme (finales 400 m., 1.500 m., tripe saut) ; 18 h. 30 : escrime (finale épée) ; 22 h. : football (2e demi-finale).

Mercredi 7 septembre : 15 h. : athlétisme (finale disque) ; 17 h. 30 : concours hippique ; 18 h. 30 : poids et haltères ; 19 h. : athlétisme (perche) ; 22 h. 45 : gymnastique.

Êtes-vous « fan » ou « square » ?

(*Solutions du jeu de la page* 31.)

1 a	10 f
2 c	11 d
3 b	12 a
4 b	13 g
5 e	14 b
6 a	15 e
7 b	16 a
8 b	17 b
9 c	

Ce cahier de Madame Express

a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Nicole Béhar, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présente ici des problèmes de difficultés inégales.

GRILLE N° 15 *(pour les plus patients)*

HORIZONTALEMENT. — 1. Pas indiqué pour le repos du malin. — 2. Il est vraiment très difficile de le prendre pour base. Facteur plus connu des biologues que des postiers. — 3. Caractère pour lequel le singulier est peut-être anormal. Opéré. — 4. Est moins bien vu que la godille. — 5. Plus embarrassant pour le tireur d'épée ou la dactylo que pour le joueur de football. Limite d'une pénible ingestion. — 6. Sorcière aux Etats-Unis. A la noix. — 7. A contribué à la même renommée que Marius. — 8. Traça des sillons. En épelant, nous suit, lui aussi, côte à côte, sans toutefois être masqué. — 9. N'implique aucune précipitation. — 10 Tentation urbaine.

13	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	R	L	O	M	A	N
2	A	R	I	A	N	E	■	E
3	R	E	M	I	■	A	A	R
4	N	O	E	U	D	■	L	O
5	A	P	■	S	A	P	I	N
6	V	A	R	■	N	I	D	■
7	A	G	E	S	I	L	A	S
8	L	I	N	A	■	O	D	I
9	E	T	A	G	E	R	E	S
10	T	E	L	E	V	I	S	E

Solution du n° 13

VERTICALEMENT. — I. Serait particulièrement déplacé dans cette grille. — II. Sentie sur le retour. Grille, si l'on remonte au latin. — III. Il ne faut en décomposer que la première moitié. Brunit, peut-être, par la même occasion. — IV. Vraiment très comme il faut. Plus près d'Anvers que de Bruxelles, à moins qu'il ne s'agisse de l'armée. — V. Tiens en Provence. Tombe, en appartenant à deux pays. — VI. Soude. Désigne un corps qui n'est plus aussi recherché. — VII. Enchaînement d'un inventeur de coordonnées. Crème. — VIII. Avatar presque général, certains soirs, non loin du Luxembourg.

GRILLE N° 16 *(pour les plus pressés)*

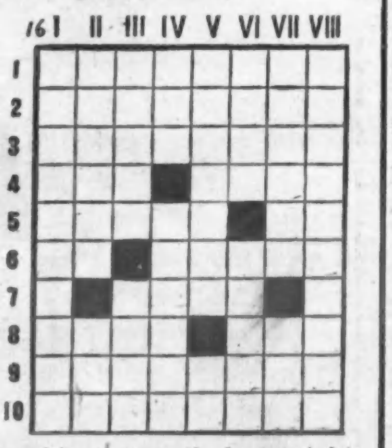
PROBLEME N° 255

HORIZONTALEMENT. — 1. Mois du bel éclairage, pour la monture d'un Corse. — 2. Fait vraiment à la mesure. — 3. Restent dans l'orthodoxie des califes. — 4. Nom d'une ville, avec belle cathédrale, voisine de l'Andorre. Invitation un peu énergique au départ. — 5. Qui n'ont pas donné beaucoup de mal. Désigne un roi sans couronne, mais non sans courtisans. — 6. Abréviation qui désigne une personne très différente selon qu'il s'agit de Rome ou de Berlin. Ce roi a obéi à Ferdinand et, plus tard, à Adolphe. — 7. On recommande de ne pas trop la forcer. — 8. De façon identique. Habitué de la mise en boîte ou de la mise en sac. — 9. Un fort qui fut, il y a vingt ans, au service de la force. — 10. D'un qui ne tourne pas tout à fait rond.

14	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	R	C	H	A	N	D
2	E	G	A	L	I	S	E	R
3	R	O	V	E	R	E	T	O
4	C	U	I	T	S	■	S	M
5	U	T	E	■	U	P	■	A
6	R	■	R	E	T	A	R	D
7	I	D	■	P	E	P	I	A
8	A	R	I	A	■	I	C	I
9	L	A	M	I	N	O	I	R
10	E	P	E	R	O	N	N	E

Solution du No 254

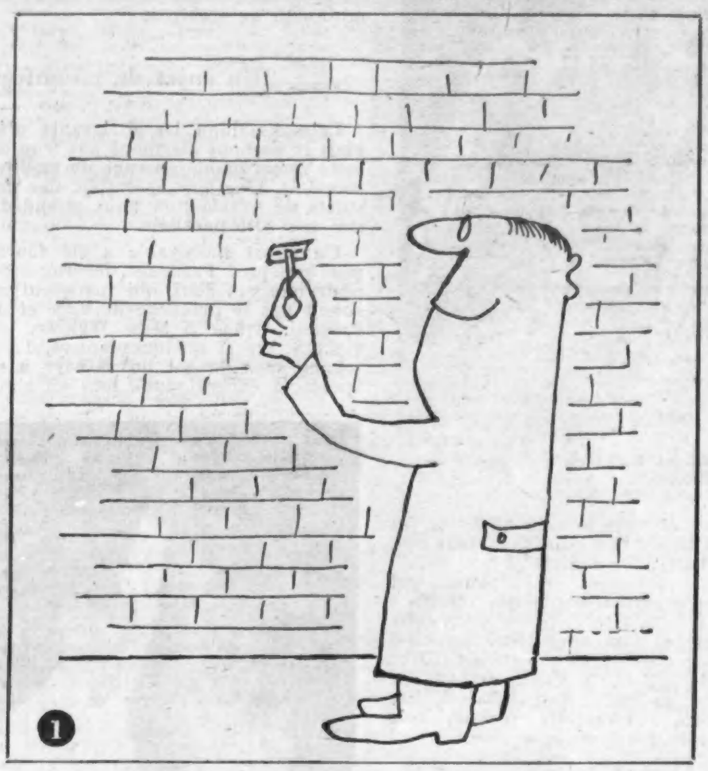
VERTICALEMENT. — I. Saint Paul et saint Louis le voient couler. — II. Eurent à se reprocher l'entrée de César. Les Anglais le mettent souvent après un short. — III. Occupait, avec ses frères, une partie de ce qui fut plus tard la Bourgogne. Conseil d'une maman au jeune enfant, le soir. — IV. Coule en Pologne aux confins soviétiques. Enleva l'extrémité. — V. Prenait sa source dans une montagne renommée pour son miel. Le quarantième n'excite pas l'intérêt. — VI. Comme précédemment. Toujours volontaire, dans les communiqués des mauvais jours. — VII. Marque pour moi une audace à venir. A rejouer. — VIII. Remis en honneur.



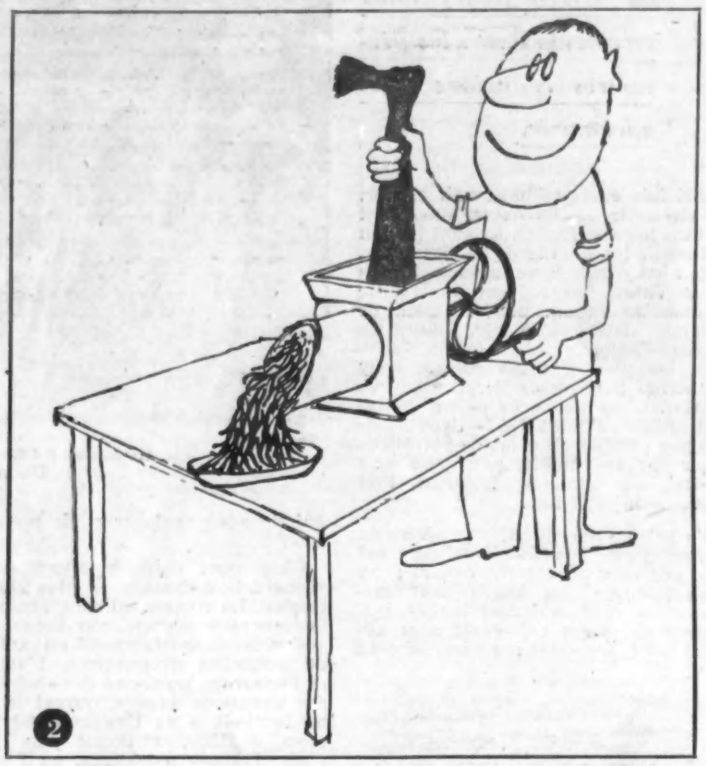
AU PIED DE LA LETTRE

par SINÉ

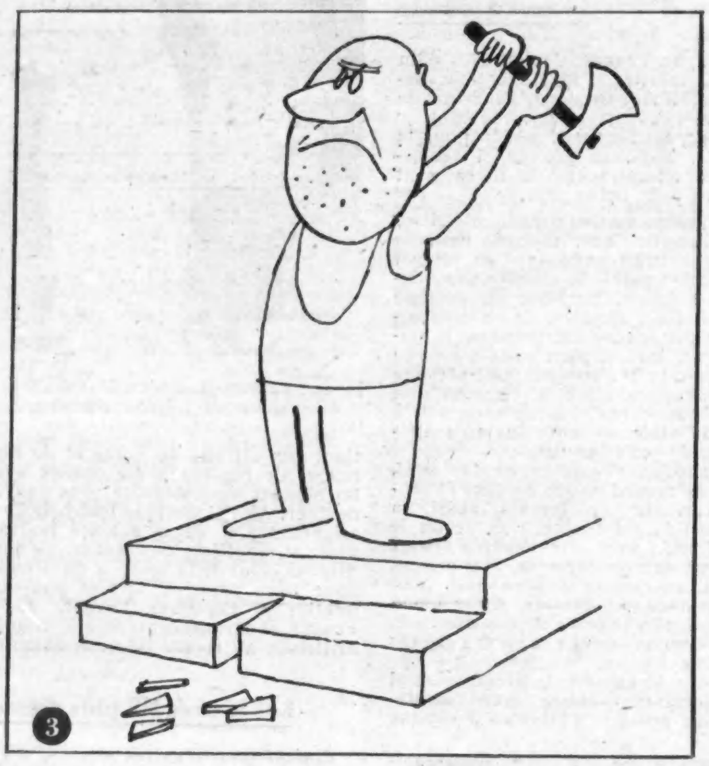
Quelques lecteurs ont contesté, ces dernières semaines, le talent de rédaction de notre collaborateur Siné. Pour bien leur prouver sa complète maîtrise de la langue, Siné illustre ici quelques expressions françaises courantes. Par exemple, le dessin n° 1 veut dire : « Raser les murs ». A vous de trouver les autres.
(Voir les réponses au bas de la page à droite.)



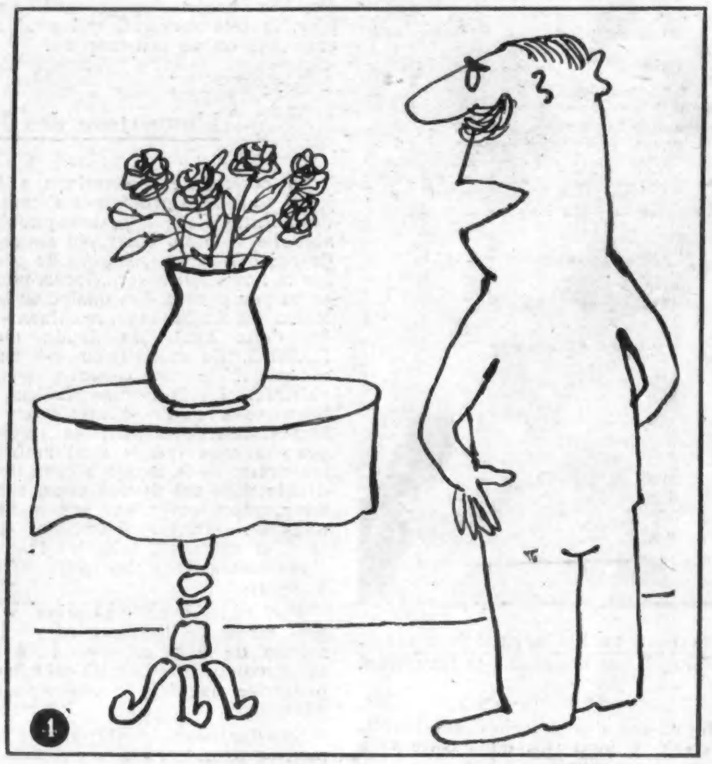
1



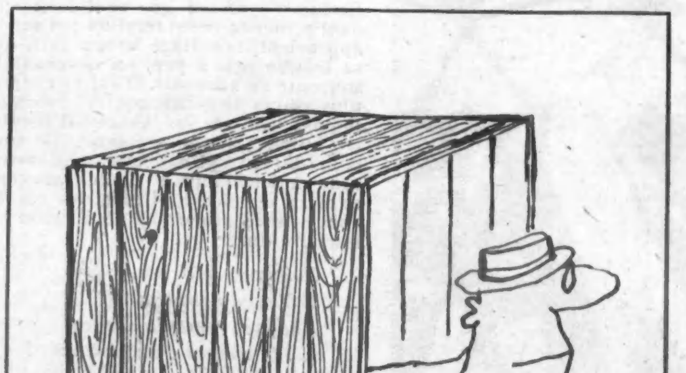
2



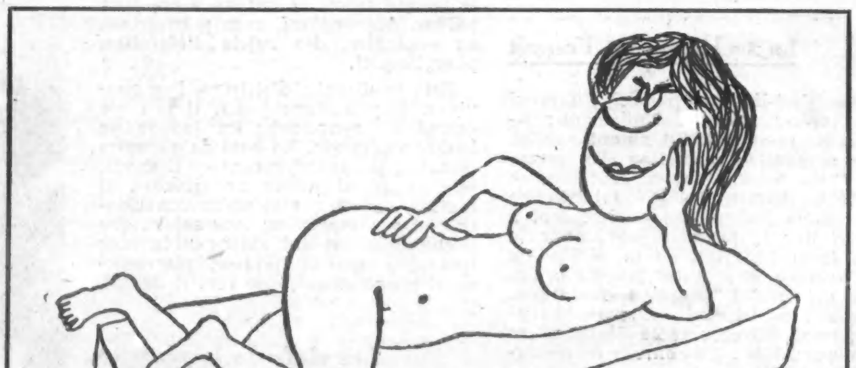
3



4



5



6

SOLUTION :

1) « *Raser les murs* ».
2) « *Broyer du noir* ».
3) « *Ouvrir la marche* ».
4) « *Découvrir le pot aux roses* ».
5) « *S'en aller de la caisse* ».
6) « *Prêter le flanc à la médisance* ».

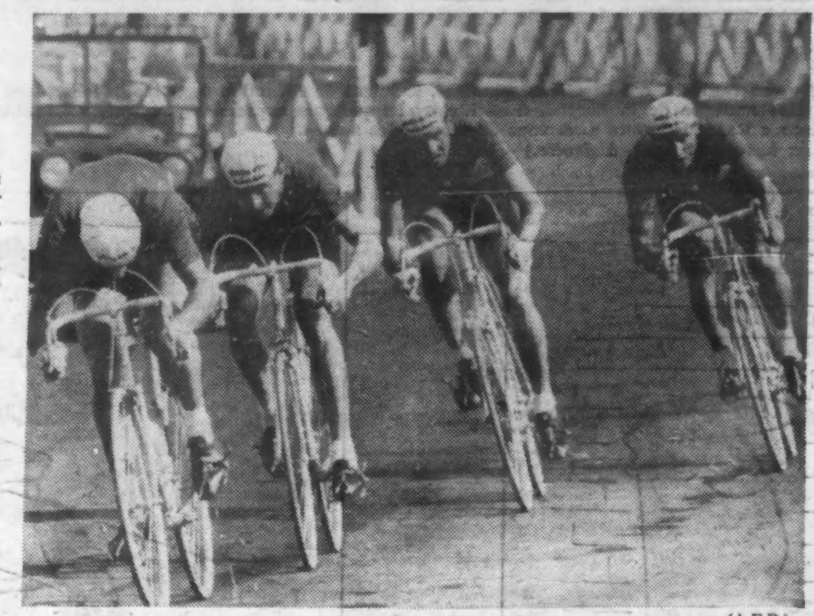
OLYMPIADES

Les Jeux se font

● *Alfred Sauvy nous envoie de Rome les premières réflexions d'un spectateur.*

UNE fois encore, Rome voit affluer, chez elle, les Barbares, autrement dit tous les non-Latins. Ils sont là, non seulement les blonds de la Germanie, mais bien d'autres, venus des steppes de la Volga, des régions au-delà de l'Indus, du Japon, du Nebraska, de l'Islande, de Surinam, etc. Toutes les langues s'entendent dans la Via Nazionale, les plus étranges costumes s'y opposent. Plus discrets, il est vrai, qu'Alaric, ces Barbares paient comptant et bien. J'ai vu des Indiens amaigris par plusieurs années de privation, poser sur le guichet, pour une nuit d'hôtel, une semaine de sueur, tout heureux de cette fête.

Un peu de déception, cependant, de l'autre bord. Les hôteliers espèrent une pression plus forte encore ; on attend, dit-on, un krach des marchands de billets qui, hier encore, exigeaient de fortes primes et sont aujourd'hui tourmentés par l'angoisse du vide atroce des marchés défaillants. Il s'agit, à coup sûr, dans cette ville sainte, d'une punition céleste.



(A.F.P.)

CYCLISME : LES 100 KM. CONTRE LA MONTRE.
Un programme habile.

(A.F.P.)

NATATION : LE 100 MÈTRES NAGE LIBRE.
Le grand fait nouveau : la télévision.

La technique et l'esprit

Que s'est-il donc passé ? Un recul de l'intérêt sportif ? Nullement ; jamais les records n'ont autant vacillé. Une mauvaise disposition des épreuves ? En aucune façon. L'athlétisme a été habilement relégué à la fin, ce qui oblige les mordus comme moi à venir, dès le premier jour, pour la grande communion de la cérémonie d'ouverture, et à rester jusqu'à la fin, tout au moins jusqu'au marathon, d'intérêt sportif médiocre, mais chargé du pesant souvenir de 24 siècles. (*Lire en pages 23-24 : Un coureur de trente-neuf ans.*)

Non, la cause de cette (très relative) dépression, c'est le grand fait nouveau de la XVII[e] Olympiade : la télévision. La signature du contrat entre les maîtres de l'onde et ceux de la piste a si bien détruit un vieil équilibre qu'un Américain, venu ici de Pennsylvanie, après avoir retenu ses places il y a six mois, a loué pour la durée des jeux un petit écran, qu'il a installé dans sa chambre à air conditionné, avec vingt degrés de moins que dans le stade. Conditionnement, éloignement de la nature, tu n'as pas fini de nous soulager et de nous torturer !

C'est que, dans le sport comme ailleurs, la technique va plus vite que l'esprit. Là comme ailleurs, une solide bureaucratie sécrète son béton, mais voit celui-ci constamment affouillé par de nouvelles découvertes. L'aviation et l'éclairage nocturne des stades ont, ces dernières années, ouvert la voie, en football, à un Championnat d'Europe continu, analogue aux vieux championnats nationaux, qu'il coifferait et dominerait. Mais, avant même que ce projet logique ait vu le jour, la télé survient, qui peut nous emmener on ne sait trop où.

L'ouverture des Jeux

La cérémonie d'ouverture a tenu, jeudi, toutes ses promesses d'émotion ; des pointes d'angoisse, dans une douce sérénité volante. L'arrivée successive de ces délégations, venues de partout sur la terre, fait rêver, vibrer, pleurer, et un peu penser. Les quatre de Saint-Marin ou de Surinam voisinent avec les deux cents du Japon ou de l'U.R.S.S. (le statisticien est en vacances et je ne garantis pas les chiffres), les jaunes se mêlent aux bruns, aux noirs et aux roses (pas blancs, heureusement), les « développés » à ceux qui le sont moins, les amoureux de la masse à ceux de l'individu. Elle est devant nous, toute la terre, représentée par ses meilleurs, dans les strictes définitions imposées, et retrouve, avec les transpositions nécessaires, les purs objectifs d'Olympie.

Fort réussie, cette réunion, y compris même le discours, car il eut le mérite de nous prouver... éloquemment, combien le Comité eut raison de proscrire naguère le concours d'éloquence.

Spiritualisme, matérialisme ? On peut en discuter. Théodore, sous l'inspiration d'un saint homme, opta pour le second terme et mit fin à ces jeux païens. Aujourd'hui, nous y trouvons, au contraire, des sujets d'élévation pour l'esprit.

Cela se discute, d'ailleurs, j'en conviens. Il y a deux jours, il m'a été donné de rencontrer un joueur de basket américain. Au bout de quelques minutes, je fus convaincu qu'il devait être un grand joueur, un virtuose. Si limités, en effet, étaient sa conversation et son esprit sur tous sujets, que le cheminement était clair : cet homme spécialisé n'avait poussé, physiquement et autrement, que vers le basket.

Les clefs de la réussite

En voyant passer ces garçons et ces filles, chacun s'interroge sur leur spécialité. Tâche difficile pour beaucoup d'entre eux, car ce costume d'opérette ou de music-hall est aussi peu adapté à leur activité qu'à la température caniculaire de la cuvette de ciment.

Cet homme du quatrième rang est-il de ces martyrs qui, pour leur entraînement, dérobent, chaque jour, quatre heures à leur métier, à leur salaire, à leur famille, à leurs amours ? Ou bien est-il de ceux qui ont suffisamment d'entregent pour se faire admettre, au titre d'un sport secondaire, dans une délégation un peu grossie ?

Quelle que soit la réponse, cet homme a sûrement quelque mérite à se trouver, à pareille heure, dans cette enceinte si convoitée. Etre là, c'est déjà une réussite. Cela a été dit et fort bien de la Légion d'honneur. Qu'elle soit due au mérite pur (bravo !), aux relations, à une jolie femme, cela prouve toujours quelque chose.

France modeste

Il y a, en France, des athlètes d'un extrême mérite. Il faut s'incliner devant un Michel Bernard, bourreau de soi-même, devant un Bogey, instituteur savoyard, un Mimoun, mordu pour la vie, etc. Mais, malgré de si remarquables efforts, peu de titres sont attendus pour notre pays.

Une langue un peu perfide m'a glissé dans l'oreille que, malgré tout, la France battrait cette fois un record du monde : celui du nombre des dirigeants officiels, rapporté au nombre des médailles gagnées. Si ce dénominateur est encore en suspens, le numérateur, lui est bien connu, encore que discret : 115 environ, soit presque un pour deux athlètes. Ce sont non pas des masseurs (7 seulement, soit 1 pour 36 athlètes) mais de vrais dirigeants, de purs burelains.

Cependant, renseignements pris, même ce record risque de nous échapper, car, sur ce terrain aussi, la compétition est sévère. Comme on le dit à Longchamp, « *le champ* » (1) *est toujours un bon cheval* ». Il y a deux siècles, un certain J. Bernouilli avait déjà énoncé cet axiome, d'une façon à la fois plus précise et plus nuancée; c'est ce qu'on appelle la loi des grands nombres.

Quoi qu'il en soit, la progression si réconfortante, publiée avec ostentation, du nombre d'athlètes à chaque olympiade, devrait bien être accompagnée de la série analogue pour les dirigeants. La comparaison permettrait non de s'insurger naïvement comme contribuable, mais de se livrer à des études sociologiques de premier intérêt. Car la bureaucratie entend nous défendre contre les tourbillons du progrès et donner à notre esquif un minimum de stabilité.

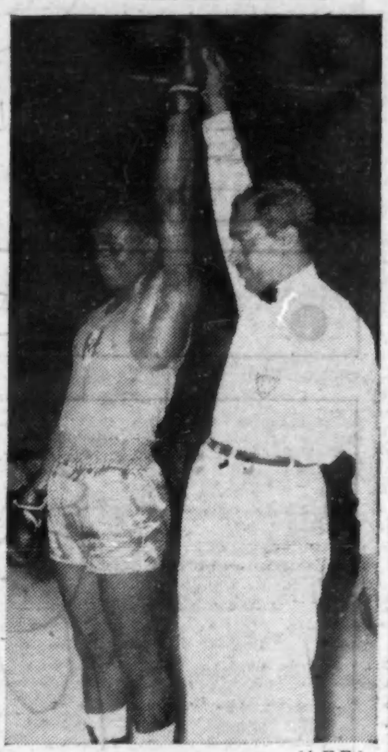
(A.F.P.)

BASKET : FRANCE-YOUGOSLAVIE.
Un dirigeant pour deux athlètes.

Un sujet de réconfort

Laissons donc les dirigeants officiels et ne nous alarmons pas trop de cette remarquable absence de malthusianisme dans leur ensemble. Car des sujets de satisfaction nous attendent, sur une voie parallèle.

Un effort incroyable a été fourni par quelques Français désintéressés, pour que ces Jeux qui marquent ne soient pas le privilège de l'âge et de l'argent. Grâce à Max Weltzer, du C.C.C.S. (2) et quelques autres, 1.200 jeunes gens auront pu assister à ce spectacle exceptionnel, tout en s'initiant aux attraits de Rome et de Florence. Ce résultat a été obtenu avec les moyens modestes que vous pouvez deviner. Ah ! si quelque lobby de l'enseignement et de la science pouvait avoir le vingtième des ressources dont dispose celui de la route et du pétrole, pour faire pression sur les pouvoirs publics et l'opinion, l'avenir de la France, et surtout celui de nos enfants, brillerait, au risque de nous éblouir !



(A.F.P.)

BOXE : LA VICTOIRE D'UN FRANÇAIS (*).
Une sorte de Légion d'honneur.

Les heures les plus douces

Comme pour d'autres plaisirs, il y a diverses façons de goûter celui-ci. Certains estiment que seul le « pendant » mérite considération ; d'autres apprécient davantage le souvenir, qui se bonifie peu à peu, en devenant le souvenir du souvenir. D'autres encore, plus avares peut-être, goûtent avec une intense volupté les heures d'attente, les minutes de la promesse. Ce sont celles-là, en tout cas, que nous savourons aujourd'hui à petites gorgées, dans la délicieuse attente des grands chocs, avec l'incorrigible illusion de les faire durer.

Patience, patience,
Patience dans l'azur !
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr !

Mais ces atomes s'écoulent à une incroyable vitesse et lorsque vous me lirez, quelques fruits auront déjà été cueillis.

Dolce vita.

ALFRED SAUVY.

(1) On appelle ainsi sur les hippodromes l'ensemble des chevaux d'une course, autres que le favori.

(2) Centre de coopération culturelle et sociale.

(*) Diallo, vainqueur des favoris.

HOMMES

Un coureur de 39 ans

● ***Celui qui fut le meilleur Français à Helsinki en 1952, puis à Melbourne en 1956, est encore à Rome cette année. La vie d'Alain Mimoun montre la noblesse de l'athlétisme.***

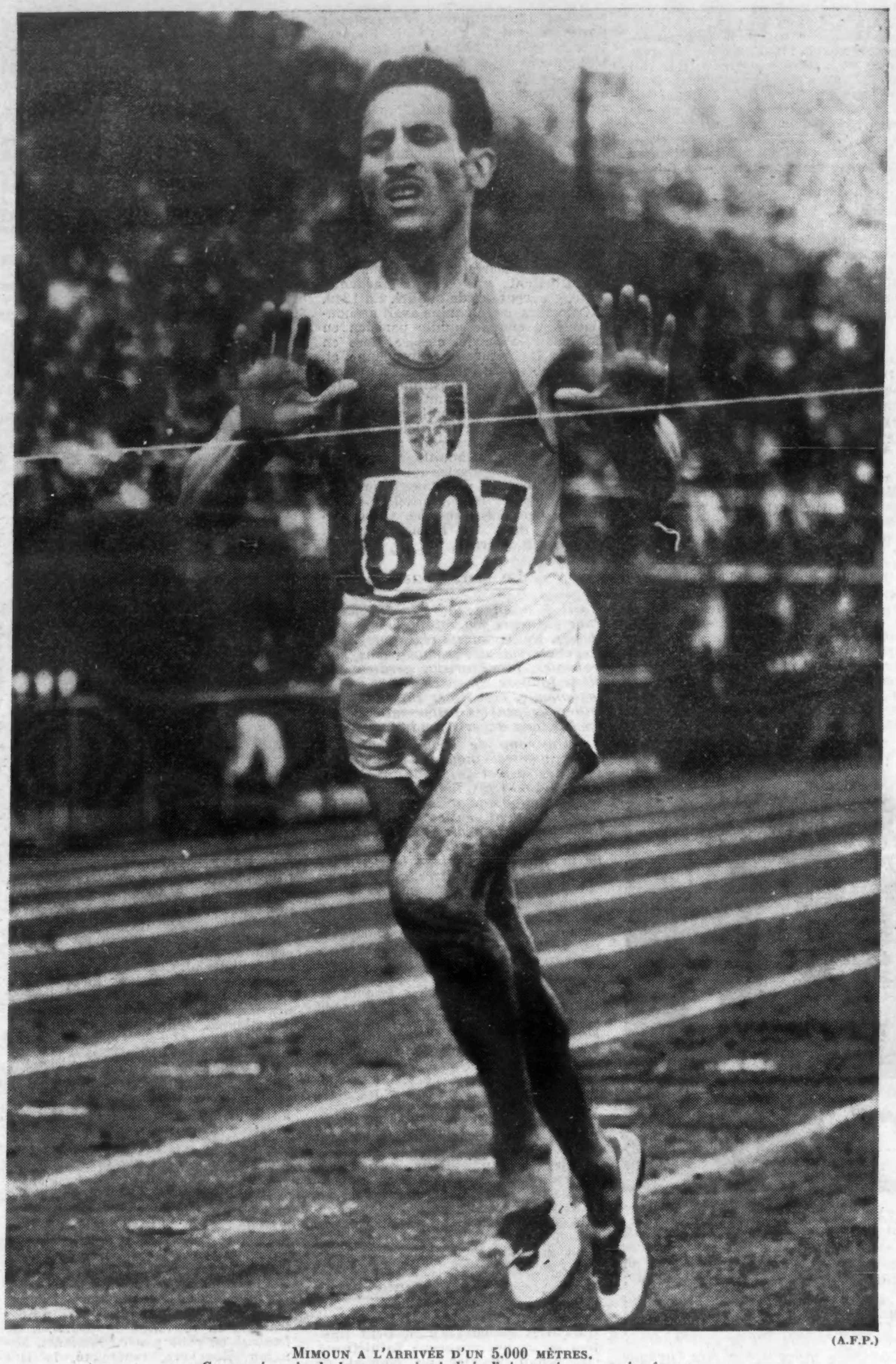
« Ils courent dans la lumière... Leurs corps ne cessent de planer, affranchis de la dure pesanteur. La foule les voit, s'élève avec eux : tous les maux, toutes les misère des jours, toutes les laideurs qui accompagnent la vie des hommes, tout cela s'évanouit et n'a jamais été. »
(Maurice Genevoix.)

SAMEDI 10 septembre, à 17 h. 30, parmi les soixante-dix coureurs qui s'apprêteront à prendre le départ de l'épreuve la plus glorieuse des Jeux Olympiques, le marathon, on verra un distinguer un petit coureur à la peau brune, vêtu de bleu, qui fut en 1956 le vainqueur du marathon (1) de Melbourne. A trente-neuf ans, Alain Mimoun dispute ses quatrièmes Jeux Olympiques.

Lorsque Alain Mimoun court — et cela fait plus de vingt ans que sa mince silhouette trotte sur toutes les pistes du monde — il n'est pas beau à voir. Mais il est au-delà de la beauté, ou plutôt il possède une certaine beauté qui est celle de l'efficacité suprême, de l'abandon total de son corps, du plus petit de ses muscles, de la moindre parcelle de son intelligence, à la course à pied.

Tout en lui participe à l'effort. Ses jambes, courtes mais musclées, avancent en foulées précipitées, étroites, qui ont fait longtemps dire aux techniciens qu'elles l'empêcheraient d'aller très loin. Seulement, lorsque Mimoun accélère avec son « petit braquet », ses pieds, ratissant le sol, paraissent l'effleurer au lieu de s'y poser et semblent se rejoindre, se remplacer dans un mouvement de continuité totale.

Son buste, émacié, reste étrangement immobile. Ses bras nerveux, secs, effectuent des mouvements étranges, assez disgracieux, mais qui répondent à une mystérieuse harmonie. Ses mains et même ses doigts participent, en soubresauts, à cette épreuve de volonté et de souffrance qu'est une course de fond. Sa tête, aux cheveux crépus et serrés, au nez large et busqué, à la moustache noire et épaisse, se balance constamment, roule sur ses épaules, et verse du côté droit à chaque effort plus accentué. Et dans son visage fixe, tendu, le regard semble à la fois lucide et comme absent, entièrement concentré sur son entreprise.



(A.F.P.)

MIMOUN A L'ARRIVÉE D'UN 5.000 MÈTRES.
« Ce que je sais de la course à pied, je l'ai appris sur moi-même. »

Un demi-mètre de vide

La lucidité en course est peut-être ce qui caractérise le mieux Mimoun. Personne ne hume mieux une course que lui. Il en perçoit instinctivement tous les mouvements secrets, toutes les occasions, tous les drames. Quand, en 1952, aux Jeux Olympiques d'Helsinki, il prit le départ du 5.000 mètres, personne n'imaginait qu'il allait figurer à l'arrivée.

Il ne s'agissait pourtant pas d'un inconnu. Cet Algérien, né en 1921 à El Telagh, avait découvert la course à pied à Bourg-en-Bresse en 1940, après la débâcle et, dès lors, même aux pires moments de la guerre, il n'avait plus cessé d'y penser. C'est lui qui a raconté qu'à Cassino — où il reçut la Croix de guerre et quatre citations — il faisait, au grand ébahissement de ses camarades, de la culture physique dans les caves en attendant le moment de monter en ligne.

Alain Mimoun, c'est un homme de foi, c'est-à-dire de volonté. Il va, sans cesse, vers le but qu'il s'est fixé une fois pour toutes et auquel il croit. Sa foi, c'est le sport et la course à pied.

Pourtant, le nom de Mimoun ne commença d'apparaître dans les communiqués sportifs qu'en 1947, et encore sur le seul plan national. Cette année-là, à Prague, au cours d'un match international entre la France et la Tchécoslovaquie, il avait couru pour la première fois contre celui qui allait devenir à la fois son rival, son maître et son ami, Emil Zatopek. Mimoun avait été surclassé, ce jour-là, par Zatopek, qui avait failli le rejoindre et le doubler sur la piste de 400 mètres. De cette humiliation naquit, chez Mimoun, le désir d'égaler un jour le phénomène tchécoslovaque. Tous ses efforts désormais furent orientés dans ce sens.

Et peu à peu la distance diminua entre les deux hommes, à mesure que se développait leur amitié. Celle dont parle Giraudoux : *« Une indissoluble amitié lie le champion qui arrive constamment premier et le champion qui arrive constamment second, celui-ci par l'admiration, celui-là par la générosité. Aucune chaîne plus puissante que ce demi-mètre de vide. Pylade était quelqu'un qui sautait un peu moins haut qu'Oreste et Patrocle quelqu'un qui était toujours battu d'une poitrine par Achille ».*

En 1948, on eut la surprise, aux Jeux Olympiques de Londres, de voir Mimoun terminer le 10.000 mètres deuxième derrière l'invincible Zatopek, à 150 mètres de lui, après être resté dans sa foulée les trois quarts de la course. En 1950, aux championnats d'Europe disputés à Bruxelles, Mimoun était encore, éternellement, le second du Tchèque, dans le 5.000 et le 10.000 mètres, mais toujours plus près du vainqueur.

Un premier sommet

Et ce fut le 5.000 mètre d'Helsinki, course restée inoubliable. Quelques jours plus tôt, le 10.000 mètres avait rendu son verdict attendu : 1er Zatopek, 2e Mimoun. Mais, dans le 5.000, course plus rapide, plus enlevée, on ne croyait pas que le « vieux Mimoun » (32 ans) ni même peut-être Zatopek pourraient résister à la vitesse et à la jeunesse de l'universitaire anglais Chataway (depuis lors, membre conservateur du Parlement de Sa Majesté) et du puissant Allemand, Schade.

La course ne se lança définitivement qu'à 400 mètres de l'arrivée. A ce moment, les quatre favoris, l'Allemand, l'Anglais, le Tchèque et le Français pouvaient seuls prétendre à la victoire. Ils avaient distancé l'Anglais Pirie, le Finlandais Taïpale, le Soviétique Anoufriev, le Belge Reiff. Zatopek d'abord parut se détacher, mais, en face de la ligne d'arrivée, à 200 mètres du fil, Chataway bondit et prit la tête.

Rien n'était joué cependant. Schade, l'Allemand, brusquement surgit sur la droite, mais tandis qu'il doublait Chataway, il était lui-même attaqué par Zatopek que flanquait l'étonnant Mimoun.

Puis ce fut la dernière ligne droite. Un cri dans la foule. Chataway, qui conservait toutes ses chances, heurte la lice du pied et s'écroule. Plus que

→

(1) Le marathon se dispute sur une distance de 42 km 195, fixée d'après la distance Marathon-Athènes, parcourue, selon une légende souvent contestée, par le célèbre soldat, pour annoncer la victoire sur les Perses. Aux Jeux de Melbourne, Alain Mimoun a parcouru ces 42 km 195 en 2 heures 25 minutes.

trois. Schade a repris le commandement. Mais Zatopek trouve la ressource d'un ultime et irrésistible démarrage. Il s'envole, se déhanchant affreusement, porté par la foule. Mimoun a un dixième de seconde de surprise. Il n'a pas répondu instantanément au démarrage de son rival, et il est trop tard maintenant. Il passe Schade facilement et il revient légèrement sur Zatopek. Cette fois, il n'y a plus que cinq mètres entre les deux hommes. Cette fois, Mimoun pouvait gagner. La foule finlandaise qui s'est tue d'admiration pendant ces quatre cents derniers mètres, éclate maintenant en applaudissements sans fin.

Ce 5.000 mètres d'Helsinki fut pour Mimoun un premier sommet. On pensa qu'il ne monterait jamais plus haut.

Le mot « souffrance »

D'autant plus qu'Helsinki fut suivi pour Mimoun d'une période noire, d'une période de détresse morale et physique qui dura près de deux ans. Il souffrait d'une sciatique tenace dont il ne parvenait pas à se débarrasser. Il vieillissait et le savait. En 1954, il ne put participer aux championnats d'Europe à Berne. Un autre se serait lassé, aurait enfin pensé à vivre. Mais Mimoun se remit à l'entraînement, tout seul comme toujours, en pleine forêt de Fontainebleau ou dans n'importe quel chemin creux.

Qu'est-ce qui pousse un athlète à courir ainsi tous les jours pendant des heures, à tout sacrifier de plaisir et de distraction ? L'ambition ? Quelle ambition ? Une médaille aux Jeux Olympiques, d'ailleurs bien aléatoire, vaut-elle tant d'efforts et de sacrifices ? Quoi alors ? Le patriotisme ? On se fait tuer par patriotisme, mais on ne se sacrifie pas tous les jours pendant des années. Pourtant, quand

(A. P.)

SUR LE PODIUM, A HELSINKI (*).
Un dixième de seconde de surprise.

on interroge Zatopek ou Mimoun ou Kuts, la réponse est toujours la même :

« *Je ne regrette rien* », a dit un jour Mimoun à un journaliste de « L'Equipe ». « *La course à pied m'a beaucoup donné. Et je suis heureux d'avoir pu, grâce à elle, être l'homme que je voulais être.* »

Allons plus loin. Mike Troy est un jeune étudiant américain de 19 ans, beau comme un dieu et qui fait en ce moment à Rome, où il est concurrent du 100 mètres nage papillon, l'admiration de toutes les jolies Romaines. Mais il n'a pas l'air de les voir. Troy s'est entraîné pendant plusieurs heures, chaque jour, depuis des mois, dans le seul but d'aller à Rome et d'y conquérir une médaille. Son secret ? Il a tracé en larges caractères, dans sa chambre de l'Université d'India, le mot « PAIN » (souffrance) et il a confié à Rome à un journaliste français :

« *Je me redis ce mot tous les jours, car c'est le seul secret de la réussite. On doit souffrir pour arriver à quelque chose de bon sur la terre, et, quand j'en ai marre à l'entraînement, je me fixe sur cette pensée et je m'accroche...* »

Mimoun a dû souffrir, en 1954, pour remonter à la surface. Mais il est remonté. En 1955, les journaux disent qu'il ressuscite. Il enlève tous les matches internationaux auxquels il participe, bat le record de l'heure, puis celui du 10.000 mètres. Les Jeux Olympiques de Melbourne approchent.

Quand ils s'ouvrent, fin novembre 1956, il semble que l'athlétisme français ait touché le fond. Pourtant il avait brillé de mille feux dans les années qui avaient suivi la guerre. Avait-il profité de l'anéantissement des Allemands, de l'abstention des Russes et de l'effacement momentané des Britanniques ? Sans doute. Mais nos athlètes de 1946 à 1950 méritent quand même un coup de chapeau.

Les Mimoun, les Hansenne, les Heinrich, les Pujazon, les Vernier, les Damitio, les Marie et leurs camarades constituaient une équipe ardente, unie, généreuse et de qualité. En 1949, à Colombes, cette équipe avait enthousiasmé et ému le public parisien en dominant la Suède, classée alors en tête de la hiérarchie européenne et, un an plus tard, elle avait victorieusement défendu sa position de leader européen lors des championnats d'Europe de Bruxelles. Et puis cette équipe s'était effilochée, avait vieilli, ou plutôt l'athlétisme français avait paru stagner à côté du bouillonnement qui commençait d'agiter les autres nations. L'espoir d'avoir, nous aussi, une jeunesse sportive forte, musclée, saine, était à peu près retombé. On se retrouvait dans la même situation qu'avant la guerre.

Le sang d'une nation

« *Il faut en prendre notre parti. Pour plusieurs générations nous voici classés. Nous sommes résistants, entêtés, conservateurs, grammairiens, gastronomes, procéduriers, gardiens du vieux folklore européen, de la raison rayonnante, massifs et routiniers, au milieu de peuples primesautiers, instinctifs, aux départs foudroyants...*

« *Un coup de baguette suffirait. J'ai rencontré cinquante fois, au hasard des rues et des routes, de beaux garçons tout frais, tout purs, aux cuisses longues, d'une architecture de fendeurs de vent, en qui reposent de merveilleuses détentes du corps et de l'âme. Ils ne le savaient pas. Personne ne le leur a dit. Nul ne leur fournit des terrains, des maîtres, des rivaux.*

« *Réflexions où peut conduire la lecture du palmarès des Jeux Olympiques quand on écoute, tremblant de dépit, au fond de soi, toutes les glorieuses performances qu'on a négligé d'accomplir. Une once de graisse pèse alors à la conscience plus qu'un crime et le cigare qu'on fume a le goût de l'enfer. L'homme qui court le 100 mètres en 10"3, celui qui passe la barre à plus de deux mètres ont, dans leurs artères, le sang et la vitalité d'une nation, remplissent une grande espérance collective* », écrivait Alexandre Arnoux en 1932 après les Jeux Olympiques de Los Angelès.

A partir de 1951, notre athlétisme ne fut plus supérieur en Europe qu'à celui d'Espagne, de Belgique et de Suisse. Et comment en aurait-il été autrement ? Les animateurs se faisaient rares. La Fédération se noyait dans la paperasse ; l'école et l'université avaient d'autres préoccupations. Il eût fallu encourager le sport du haut en bas. On le dédaignait.

« Mes pantoufles »

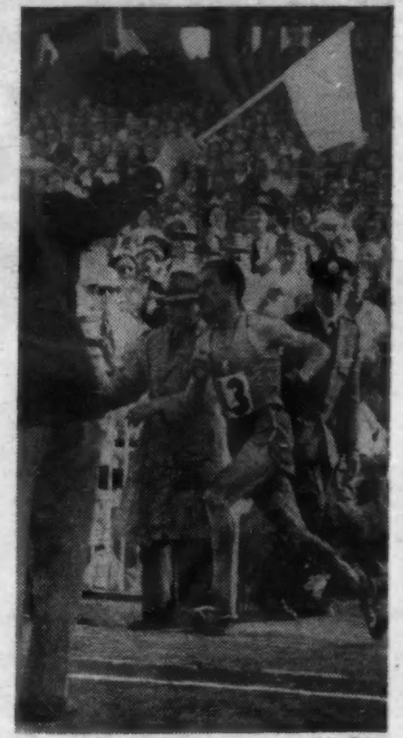
A Melbourne donc, les ambitions françaises étaient extrêmement limitées en ce qui concerne l'athlétisme. On venait assister au combat de géants qu'allaient forcément se livrer, comme dans tous les domaines, les Etats-Unis et l'Union Soviétique et auquel participeraient de-ci de-là quelques Australiens, quelques Anglais, des Allemands, des Polonais... On se faisait une raison, d'ailleurs. On disait officiellement que ces pays ont des moyens, en hommes, en matériel, en équipement, que nous n'avons pas. D'ailleurs, est-il judicieux d'aller aussi loin ? Des excès ne sont-ils pas à craindre ? N'y a-t-il pas danger à prétendre dépasser les limites humaines ? La France étant le pays de la mesure, elle n'aurait pas de champion olympique. On n'en ferait pas une maladie.

Elle en eut un pourtant, mais pas par sa faute. Parmi les premières parole qu'ait prononcées Mimoun après sa victoire dans le marathon olympique, on trouve ces deux phrases superbes, qui le dépeignent tout entier :

« *Tout ce que je sais de la course à pied, je l'ai appris sur moi-même. Je ne dois de remerciements à personne d'autre qu'à moi.* »

En quittant Paris, Mimoun n'avait même pas dit à sa femme qu'il courrait le marathon. Il l'avait pourtant décidé au cours d'un de ces longs débats qu'il a avec lui-même. Mais par superstition, ou par crainte, ou par fierté, il n'avait rien dit. A Melbourne, il retrouva son vieil ami Zatopek, qui le déçut un peu. « *J'en ai assez de la course à pied,* lui dit-il. *Je ne veux plus qu'une chose maintenant : mes pantoufles.* »

Zatopek ne disputa même pas le 10.000 mètres à Melbourne. Mimoun le courut, lui, mais sans ambition, comme un entraînement. Le marin soviétique Vladimir Kuts était alors à l'apogée de sa carrière. De toute façon, on ne pouvait rien contre lui.



(A. P.)

L'ARRIVÉE DU MARATHON DE MELBOURNE
Un violent effort pour sourire.

Le Français termina 12e, au petit trot.

Restait le marathon. C'est-à-dire une épreuve de sueur et de souffrance, un peu en marge de l'athlétisme proprement dit. Si le sprint est l'aristocratie de l'athlétisme, le marathon est son prolétariat. Course sur route, presque inhumaine, surtout lorsqu'elle a lieu en pleine chaleur. Toute l'histoire des marathons célèbres est pleine de défaillances, d'héroïsmes, de drames accablants.

Zatopek d'ailleurs l'avait dit à Mimoun, Zatopek qui, quatre ans auparavant, aux Jeux d'Helsinki, avait ajouté une victoire dans le marathon à celles qu'il avait remportées sur 5.000 et 10.000 mètres.

« *Mimoun,* avait-il dit, *tu vas gagner ce marathon parce que tu ne sais pas encore ce que c'est.* »

Il avait fait ses deux prières sur la ligne de départ, une à sainte Thérèse de Lisieux, sa patronne, et l'autre à sa mère. Il avait le dossard n° 13 collé, par devant, sur son maillot bleu. Il faisait un soleil torride au sortir de Melbourne, sur la route poussiéreuse, aux plaques de macadam mal jointes, et que bordait une foule d'Australiens en manches de chemise, de femmes en robe claire, d'enfants. Mimoun silencieux, renfrogné, la tête couverte par un mouchoir aux initiales de sa femme, courait d'un pas égal, sans forcer outre mesure et tout étonné de constater que le peloton autour de lui s'amenuisait sans cesse. Vers le vingtième kilomètre, il vit l'Américain Kelly qui démarrait dans une côte. Kelly était un des favoris. Il le suivit puis, quand il le vit faiblir, le relaya. Mais, lorsqu'il se retourna pour lui demander le même service, il fut surpris de voir qu'il était tout seul. Tout seul en tête.

Cent mille voix

Plus loin, alors qu'il était déjà sur le chemin du retour, il croisa les coureurs qui n'étaient pas encore à mi-parcours. Mimoun raconte :

« *Je fis un violent effort sur moi-même pour sourire. Passant devant les deux Russes, Ivanov et Filine, je leur adressai un large salut de la main. Je jouais la comédie, je voulais saper leur moral. Ils n'eurent ni la force ni l'envie de répondre. Cela me donna des ailes. Je croisai aussi Zatopek. Sa foulée devenait étriquée. Il grimaçait douloureusement. Mon moral à moi était formidable.* »

Il la tenait enfin, sa revanche, celle qui allait effacer dix ans d'échecs devant le même champion. Cependant, vers le trentième kilomètre, il connut subitement une terrible défaillance. Il s'asphyxiait, croyait qu'il allait étouffer et souhaitait que les autres le rejoignent pour n'être plus seul à lutter.

« *Lutter contre les autres n'est rien,* dit-il. *Lutter contre soi-même, contre sa propre défaillance, est terrible.* » Mais jamais, pendant ces affreuses minutes, où Mimoun désespéra, il ne se dit que ce qu'il faisait était inutile, que l'effort de l'homme pour se dépasser était inutile.

Cela dura trois kilomètres. Il arracha le mouchoir qui maintenant pesait une tonne et le jeta vers la foule où il vit une fille fraîche et jolie l'attraper au vol. Alors il retrouva ses esprits, se remit à courir facilement. En pénétrant dans le stade olympique par le tunnel, il entendit le vacarme de cent mille voix qui hurlaient et il pensa à la « Marseillaise » qu'on allait jouer pour lui. Et, quand le second du marathon, le Yougoslave Mihalic, franchit la ligne d'arrivée, 1'33" après lui, il avait déjà repris son souffle et se dirigea vers lui pour l'applaudir.

Zatopek, sixième à plus de quatre minutes du vainqueur, embrassa Mimoun avant de chercher sa respiration.

Un élan trop court

Bien sûr il s'agit là d'un homme et d'une carrière exceptionnels qu'il serait vain de proposer comme but à tous les jeunes amateurs d'athlétisme. On peut aimer le sport sans vouloir obligatoirement subir jusqu'au bout ses exigences. Mais on peut donner Mimoun en exemple. Le sport a besoin de héros. Pour amener la jeunesse vers le stade, il faut pouvoir lui proposer des aventures hors-série : c'est à quoi servent avant tout des figures comme celle de Mimoun.

Depuis trois ans, l'athlétisme français ne s'est pas réveillé, certes, mais il a commencé à sortir de sa léthargie. Des cadres techniques ont été formés et mis en place. Un Mimoun peut, à l'Institut National des Sports, expliquer que la course à pied est une longue patience, mais qu'elle ne déçoit jamais ceux qui s'y sont consacrés corps et âme. Derrière Delecour et Seye, toute une vague de sprinters s'est levée. Des hommes comme Bernard, Jazy, Macquet, Bogey ont du sport la même conception idéaliste et rude que Mimoun.

Ils portent nos espoirs aux Jeux de Rome. Et sans doute ne récolteront-ils pas beaucoup de médailles. Car l'élan a été trop court et l'on ne bâtit pas la cité de l'athlétisme en un jour. Mais peut-être certaines choses commencent-elles à être mieux comprises dans notre vieux pays. Et à Rome il y aura encore — pour la dernière fois — Alain Mimoun qui, à un journaliste lui demandant s'il avait une « petite chance » danc ce marathon romain, a répondu :

« *Je ne crois pas au miracle, mais à la mission à accomplir.* »

JEAN MEUNIER.

(A. P.)

MIMOUN FÉLICITÉ PAR ZATOPEK.
Après dix ans d'échecs, la revanche.

(*) De g. à dr. : Mimoun, Zatopek et Schade.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Mme Buffet : l'envers de « Comme tout le monde ».*

N'EXAGERONS rien : le château de Bernard Buffet, près d'Aix, n'est après tout qu'un mas. Un mas de taille, il est vrai, flanqué de deux tours rondes : un petit chef-d'œuvre d'architecture provençale, symétrique, solide et sobre, avec sa vieille pierre nue. Et au loin, coupant court au vallonnement des vignes, la muraille grise de la Sainte-Victoire...

A l'intérieur, tout change. Dans le grand salon où j'ai attendu Monsieur et Madame, se trouvent, outre un énorme et sinistre Buffet (« Les Hor-

(Ely.)

ANNABELLE.
« Il faut être deux. »

reurs de la guerre »), un squelette de python, plusieurs globes, un piano à queue et (nous revoici en Provence) la cheminée de pierre où l'on pourrait rôtir un bœuf entier.

Entrent Monsieur et Madame. Le peintre arbore une chemise rouge qui pâlit son teint déjà pâle. Un sourire peut-être machinal (les journalistes, ça le connaît) découvre toutes ses dents qui, dans la pénombre, me semblent proéminentes et pointues.

Les photos sont trompeuses : Madame n'est point virile. Voix grave, d'accord. Mais aussi nez retroussé, grâce toute féminine et, par endroits, un modelé, un potelé même, bien différents de l'Annabel aux élongations anguleuses portraiturée par Buffet.

Gênée par la présence dudit Buffet qui, l'interview durant, ne quittera pas sa femme d'une semelle, j'hésite à m'embarquer dans la littérature. D'autant plus qu'il nous faudra parler d'amour. Le premier roman d'Annabel, « Comme tout le monde » (1), n'a-t-il pas pour héroïne une femme-homme, une affranchie, une couche-partout ? Et le second, « L'Amour quotidien » (1), une femme-femme, qui construit sans trop d'encombres un bonheur conjugal édifiant ?

« Pourquoi ce brusque tournant d'un roman à l'autre ?

— *C'est plutôt l'envers et l'endroit d'une même médaille : la femme. Joue-t-elle le rôle de l'homme ? Elle est malheureuse, parce que seule. Mais la vie du couple pose aussi des problèmes : partager une même salle de bains...*

— Et la liberté sexuelle ?

— *La liberté sexuelle aurait un sens si l'on était tout seul. Or, pour faire l'amour, il faut être deux...*

— C'est vrai.

— *... Donc, elle n'existe pas.*

— Que pensez-vous de la littérature féminine érotique ?

— *J'en pense qu'elle pourrait se passer de gros mots et de cris. La langue française est bien assez subtile pour les éviter. La preuve, c'est qu'un baiser sur le front, dans « Le Rempart des Béguines », de Françoise Mallet-Joris, est le sommet érotique du livre...*

— *Certainement,* approuve Buffet.

— Et « Le Repos du Guerrier » ?

— *Invraisemblable et stupide. Qu'une femme intelligente et normale devienne ainsi esclave en quarante-huit heures... Je n'y crois pas. A moins qu'il ne s'agisse d'un cas clinique. Mais Christiane Rochefort ne se prononce pas là-dessus.*

— Quels métiers avez-vous exercés dans votre... vie antérieure ?

— *J'ai été chanteuse dans les boîtes de nuit du quartier. Puis mannequin. Pour moi qui ne savais rien faire, c'était le métier idéal. Mais quelle vie ! Les journées entières debout, avec des talons de neuf centimètres et des épingles dans les fesses (les filles tournent de l'œil), les jalousies mesquines...*

— *Une carrière pour filles bêtes,* opine Bernard Buffet.

— *Si c'était à recommencer... Jamais !*

— *D'ailleurs, tu es trop vieille,* tranche aimablement son mari.

— *C'est vrai, j'ai trente-deux ans »,* avoue tranquillement Annabel en me reconduisant. Dans le hall, une série de Buffets qui se ressemblent (dames en collerette style Henri IV : *« Des portraits de famille »,* explique le peintre). Et, passé la porte, un chien anguleux au long poil raide, à l'oreille basse, qui ressemble (je vous le jure) à un... Buffet.

(1) Julliard.

● *Les Cahiers du Sud : Kafka, Sartre et Ionesco à Marseille.*

« U*NE âme parlante de Marseille »* : ainsi le préfet des Bouches-du-Rhône décrivit une noble revue qui compte déjà quarante-sept printemps : « Les Cahiers du Sud » (2). Cette âme a une bouche : c'est Jean Ballard, ancien expert des poids et mesures (*« Dans les fruits, c'est plus propre »*) qui, depuis sa retraite, s'occupe exclusivement des « Cahiers » dont il a pris la direction en 1921. Marseillais de vieille souche, il s'exprime avec la loquacité que l'on devine, mais sans « l'assangne » (l'accent). C'est Léon-Gabriel Gros (poète, reporter au « Provençal » et rédacteur en chef des « Cahiers ») qui fournit à notre interview les délicieuses mais hélas ! intranscriptibles consonances du parler marseillais.

« Cette revue n'est pas précisément régionale ?

— *Pas du tout !* s'exclament en chœur MM. Gros et Ballard, *c'est d'ailleurs cela que Marseille nous reproche.*

— *Il n'est pas un grand écrivain qui ne soit passé par « Les Cahiers du Sud »,* précise Jean Ballard. *De Kafka à Faulkner, de Jean-Paul Sartre à Ionesco... »*

Jean Ballard fouille dans un fichier poussiéreux d'où il tire amoureusement quelques feuilles : « *C'est à nous que Saint-John Perse envoya, en* 1942, *les premières pages d'« Exil »*. Il en déclame quelques vers : c'est l'appel à la croisade atlantique qu'une brave censure laissa passer, prétendant n'y rien comprendre.

« Vous découvrez aussi des inconnus ?

— *C'est là notre rôle essentiel. L'ennui c'est que, aussitôt connus, nos poètes nous échappent, au profit des revues parisiennes. Notre autre rôle, c'est la défense d'une certaine forme de culture... méditerranéenne.*

— C'est-à-dire ?

— *En deux mots : la transparence et la mesure, valeurs sapées, de nos jours, par l'infiltration d'autres cultures : anglo-saxonne, russe... Et, ma foi, nous nourrissons envers ces envahisseurs des sentiments de minoritaires. Jadis une civilisation, la Méditerranée n'est guère plus qu'un lac.*

— Comment se traduit, dans les « Cahiers », cette « défense » ?

— *Nous nous maintenons dans le sillon méditerranéen. Dans notre numéro spécial « Permanence de la Grèce », figuraient des inconnus du V^e siècle aussi bien que Kazantzakis et Camus... Car il n'y a pas d'antithèse entre un bord et l'autre de la Méditerranée. Nous l'affirmions déjà en* 1935, *dans un autre numéro spécial : « L'Islam et l'Occident ».*

— En somme, vous êtes « régionalistes » dans un sens très large ?

— *Eh ! pourquoi pas ?* réplique M. Gros. *Le berceau de la poésie européenne, n'est-ce pas la Provence ? Songez aux troubadours...*

— *N'empêche, interrompt* Jean Ballard, *que les « Cahiers » ont consacré un numéro au romantisme allemand. Paul Valéry n'en était pas content. « Pourquoi vous occupez-vous de ces « ténèbres, Jean ?* protestait-il, *alors « que nous avons ici une trinité lumi- « neuse : le ciel, le soleil et la mer ? »*

— C'était un Méditerranéen...

— *... D'esprit, autant que de naissance. Quoiqu'il ait fréquenté Faust, lui aussi, mais clandestinement.*

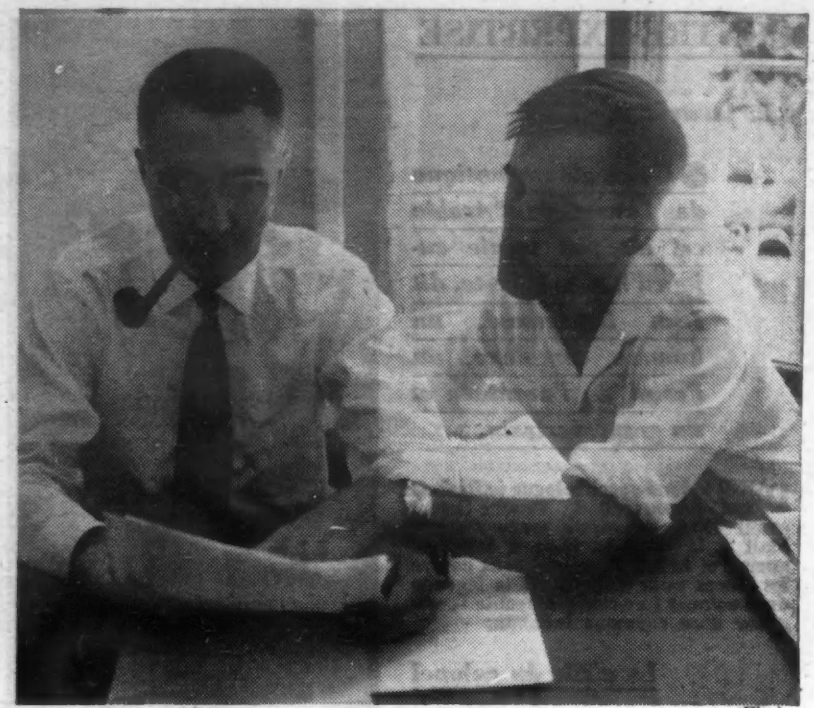
— On ne vous lit pas beaucoup, à Marseille ?

— *Marseille, mademoiselle, n'est pas plus inculte que votre Rive Droite. Et puis, il y a toute la Provence derrière... Cela dit, 50 % de nos abonnés sont des étrangers.*

— Vraiment !

— *C'est qu'on trouve « Les Cahiers du Sud » dans chaque paquebot en partance, dans chaque hôtel de Marseille. Et les intellectuels de passage, parisiens ou autres, nous rendent visite. Marseille même nous reconnaît, maintenant que « Les Cahiers du Sud » ont fait leurs preuves ailleurs. »*

(2) « Les Cahiers du Sud » paraissent six fois l'an. Le dernier numéro (356) présente un choix de poésies hispano-américaines : textes d'Octavio Paz, Jorge-Luis Borges, etc. 10, cours Estienne-d'Orves, Marseille.



(Ely.)

STÉPHANE CORDIER ET BERNARD PINGAUD.
Brouillés avec personne.

(Lab. Phot. du Sud-Est.)

JEAN BALLARD.
Un conseil de Valéry.

● *« L'Arc » : Beckett, le canal du Rhône et l'ethnologie.*

A « L'Arc », revue trimestrielle aixoise, deux tendances se côtoient, se coudoient, et chacune à son tour accapare un numéro spécial : la première, représentée par Jean-Paul Clébert, est méditerranéenne ; la seconde, que défend Bernard Pingaud, directeur littéraire, est plutôt parisienne. Un homme d'affaires, dynamique quoique Belge (mais Aixois d'adoption), fait le pont entre les deux autres : c'est Stéphane Cordier, rédacteur en chef de la revue. Lui aussi a sa « tendance » : écoutons-le plutôt :

« *La revue massive, avec ses* 200 *pages, appartient au siècle passé. A « L'Arc » nous nous en tenons aux textes courts, avec une présentation graphique très soignée. Et des illustrations, bien sûr, mais ce n'est pas un magazine.*

— Ni une revue strictement littéraire ?

— *Non,* répond Pingaud. *Pourquoi ne pas couvrir un domaine plus large ? Réunir en un même numéro Beckett, le canal du Rhône et l'ethnologie contemporaine ?*

— Mais « L'Arc » n'est pas tellement connu...

— *Patience. Il n'a que trois ans. Ce qui est parfois un avantage : n'étant encore brouillés avec personne (pas même avec André Breton), nous recevons des textes de partout ; nous pouvons publier ensemble trois écrivains qui se détestent...*

— Et « L'Arc » se vend bien ?

— *Au onzième numéro, il n'est pas encore mort,* remarque Jean-Paul Clébert. *Son siège à Aix est un atout, une occasion rêvée de décentraliser la culture. Si chaque ville de province faisait de même...*

— Quels sont vos collaborateurs ?

— *Le dernier numéro de « L'Arc »,* précise Cordier, *met à l'honneur les écrivains du cru* (3). *En outre, il y a Giono qui, dès le début, a soutenu notre revue. Et plusieurs professeurs de la Faculté des Lettres d'Aix y écrivent régulièrement.*

— *Mais nous publions aussi Butor, Duras, Mandiargues, Bonnefoy... »,* rappelle Bernard Pingaud.

La fenêtre des bureaux de « L'Arc » donne sur le cours Mirabeau, que les platanes protègent d'un soleil de plomb. Aix dort. On a soif. On va boire du jus de cerises chez Mme Cordier. La torpeur m'envahit. Personne n'est pressé. Secrétaire des débats à l'Assemblée Nationale, Pingaud a beaucoup de temps libre. Les affaires de Cordier ne le retiennent jamais longtemps en Belgique. Clébert, lui, vit en ermite dans une ferme où il cultive des coucourdons (petites courges, en patois). Seule, votre chroniqueuse, victime du devoir, doit reprendre la route, affronter la machine à écrire, rédiger trois interviews...

ANNE GUERIN.

P. S. — *A la suite de l'interview consacrée à Hélène Parmelin dans « L'Express » (n° 479), l'intéressée me signale :* 1° *que j'ai dénaturé le sens de la lettre des dix communistes sur les événements de Hongrie, lettre qui portait exclusivement sur l'interprétation de ces événements qui était donnée dans les journaux du Parti ;* 2° *que notre conversation à propos du Parti Communiste se résumait de sa part en ces mots : « C'est là que la lutte est la plus efficace. » Elle ajoute : « Il serait vraiment singulier de ma part que je badine si naïvement avec mes propres opinions, au moment même où je les affirme. »*

(3) Ce numéro nous offre aussi des textes scientifiques et littéraires sur le soleil, un Hommage à Matisse et « Les Citrons amers », un embarquement pour Chypre signé Lawrence Durrell. (« L'Arc », 39, cours Mirabeau, Aix-en-Provence.)

CONTRE-EXPERTISE

T.E. Lawrence

● *L'auréole romantique de Lawrence d'Arabie est un peu ternie aujourd'hui. « Il reste, dit Jean Duvignaud, un homme complexe, un Pascal de l'aventure et un grand écrivain. »*

POUR le jeune archéologue oxfordien qui découvrait le Proche-Orient avant 1914, le monde arabe ressemblait à la liberté... Mais il fallut la guerre et la lutte des partisans contre les Turcs pour que naquît la légende du « colonel Lawrence d'Arabie », seigneur d'un royaume inconnu.

Le génie du colonel

Roger Stéphane vient de publier le T.E. Lawrence de la « Bibliothèque Idéale » (1). Stéphane est un « pèlerin passionné » : à son héros, il a déjà consacré une étude dans son « Portrait de l'aventurier » et même une pièce radiophonique. L'analyse qu'il écrit aujourd'hui est plus riche et plus profonde car elle s'attache moins au « prestige » de l'homme qu'à l'écho en son esprit des événements auxquels il a été mêlé.

Certes, la vie de Lawrence suscite la méditation lyrique : la guerre des tribus contre l'occupant turc, la gloire, l'échec politique, l'engagement comme soldat anonyme dans l'armée anglaise, tout cela appelle le rêve et, sans doute, l'admiration.

Dans son étude, Stéphane cite la plupart des textes de Lawrence qui jalonnent cette étrange carrière, « Les Sept Piliers de la Sagesse », « La Matrice », les « Lettres ». On y retrouve cette force mystérieuse qui paraît cacher l'essentiel en nous livrant juste assez de mystère pour que nous restions attentifs et surpris. Même si l'art de Lawrence fut de laisser croire qu'il existait un secret innommable dont sa conscience ne pouvait admettre l'aveu, cet art fait de lui un des grands écrivains de son temps.

Il est permis de se demander si, avec le temps, l'aventurier ne cède pas la place à l'artiste et si le génie du « colonel » ne fut pas d'abord celui d'un grand imaginatif capable de donner une forme communicable à des rêveries avortées. Les belles pages que cite Stéphane nous aideraient à nous en assurer !

(1) 275 pp. 9 NF. Gallimard éd.

(Imperial War Museum.)
BUSTE DE T.E. LAWRENCE.
Pour dissimuler un secret.

Le travestissement

Roger Stéphane a raison de dire que le déguisement et, plus généralement, le costume jouent un rôle important dans la vie psychique de Lawrence : à chaque période de sa vie, on le trouve paré d'un nouvel uniforme. « Il est significatif, écrit Stéphane, que ce déguisement essentiel ne prenne son plein sens que s'il place — ou contribue à placer — le sujet dans un état de subordination flagrante, compensée par l'exaltation secrète et dérisoire de la liberté. »

Certes, le vêtement des Arabes comme celui d'officier de l'Intelligence Service, le costume de soldat de l'armée des Indes puis des troupes de la R.A.F. paraissent autant de moyens utilisés par Lawrence pour dissimuler un secret et rendre moins sensible une vérité inadmissible.

On peut cependant s'étonner : cette robe des Arabes, ce costume de simple soldat ne sont-ils pas les signes d'un même désir de fuir le monde qui attend de lui, Lawrence, une réponse qu'il ne peut donner ?

Il est étrange, en effet, que le jeune archéologue revête le costume arabe et tente par là de pénétrer l'âme islamique au moment où les plus avancés des musulmans rejettent l'archaïsme pour entrer dans le monde moderne. Si, d'autre part, l'armée, comme le disait Durkheim dans son livre sur le suicide, « est de toutes les parties dont sont faites nos sociétés modernes, celle qui rappelle le mieux la structure des sociétés inférieures », il est frappant de voir Lawrence y chercher un abri.

Ces multiples déguisements sont peut-être des tentatives pour échapper par la magie du travesti à l'histoire que l'homme d'action feignait d'avoir domptée...

Dahoum

Stéphane rappèlle que Lawrence se prit de passion pour un jeune Arabe surnommé Dahoum, qui le suivit partout et mourut à ses côtés durant la guerre. Le souvenir de Dahoum aide sans doute Lawrence à créer cette apparence de mystère autour de son œuvre...

Certes, l'homosexualité n'explique pas Lawrence ; mais elle permet de mieux sentir ce qu'il demandait à une culture non européenne, lui qui avait été élevé dans les rigueurs de la morale anglo-saxonne et d'une religiosité scrupuleuse.

Lawrence n'avait pas trouvé son équilibre dans la rigide culture de la vie anglaise : formé dans un milieu d'éducation presque rigoureusement masculin (dont on a dit souvent qu'il pouvait favoriser l'homosexualité consciente ou non), il se trouvait, sur la terre islamique, mis sur le même plan que ceux des Arabes qui se sentaient exclus du système de parenté qui leur était imposé. Ainsi Lawrence pénétrait dans une culture non européenne par une « porte étroite » que Gide, vers la même époque, franchissait lui aussi. Dahoum, comme le jeune Arabe de « L'Immoraliste », n'est-il pas le symbole d'une sorte de liberté négative, tout auréolée du prestige des « Mille et une nuits » ?

Mais ces raisons interdisaient à Lawrence d'entrer vraiment dans la culture arabe : ce qu'il aimait en elle, c'était la part de passé que ne lui livrait pas l'archéologie.

Porte-à-faux

Rien de tout cela n'est confortable. Chez les Arabes, Lawrence assouvissait sa nostalgie d'Européen insatisfait ; dans l'armée, il ne trouvait que la discipline glacée. Il avait le génie des « fausses situations ».

C'est Manès Sperber qui, dans une des meilleures études sur Lawrence qu'on ait publiées depuis quelques années (2), a mis l'accent sur ce trait propre au caractère du « colonel » et qu'on peut appeler le génie de l'équivoque ou du « porte-à-faux ». Ce goût pour le malentendu, systématiquement cultivé, n'est pas sans rapport avec la manie du mystère et les allures de conspirateur qu'il conserva jusqu'à sa mort.

(Imperial War Museum.)
T.E. LAWRENCE SOLDAT.
Les sociétés inférieures.

(2) « Le Talon d'Achille » (Calmann-Lévy).

Durant la vie partisane, pendant la conférence de la paix où il se comporte en dilettante plus intelligent que les spécialistes (comme ses contemporains Trotsky ou Churchill, note justement Sperber), dans l'armée, Lawrence se donne toujours plus ou moins pour le représentant clandestin d'un parti fantôme dont il serait bien en peine de livrer le nom. Cela fait assurément le charme de ses livres, écrits « en pensant à ceux qui, dans son miroir, chercheront la confirmation que leur héros est digne de leur adulation ».

Mais aujourd'hui où nous savons que le projet politique de Lawrence est un songe de poète hanté par les souvenirs classiques et que les Arabes sont différents de ceux qu'il crut aimer, nous sommes moins sensibles au mythe et bien plus attirés par le laborieux chemin d'une ascèse spirituelle qui, de déguisement en déguisement, se donne à elle-même comédie de la puissance !

Un terroriste défroqué

A confronter ce que Lawrence fit réellement et ce qu'il crut faire, à comparer les Arabes d'hier qu'il nous

(Imperial War Museum.)
AVEC GERTRUDE BELL (3).
Le génie « des fausses situations ».

décrit aux Arabes d'aujourd'hui analysés par Louis Berque, l'écrivain sort grandi et l'homme politique diminué. Le mythe lui-même s'effondre et c'est justice...

A la limite, on devrait dire que le « colonel » incarne sans doute un des visages du héros moderne, mais très peu semblable à celui que vénèrent ses hagiographes : celui de l'intellectuel affronté à la politique et bafoué par elle.

C'est que la politique n'exige aucune des qualités dont Lawrence avait une surabondance : elle vit de cynisme et se meurt de principes, elle glisse dans le clair-obscur de l'expérience relative et ne pardonne guère aux moralistes de l'absolu ni aux « illuminés de l'arrière-monde ».

Il le savait sans doute, mais il ne se l'avouait pas : il avait un grand besoin de fabuler et de simuler une exaltation sans rapport avec sa véritable situation.

C'est pourtant sa détresse secrète — combien plus secrète et douloureuse que ses autres « secrets » ! — qui fait de lui un des grands écrivains de ce temps. Ce Pascal de l'aventure ne fut qu'un terroriste défroqué qui joua avec son mythe comme d'autres jouent avec la drogue. Mais le temps qui détruit les légendes épargne heureusement les livres...

JEAN DUVIGNAUD.

(3) Gertrude Bell (1868-1926) a joué un rôle important dans la politique britannique au Proche-Orient.

3 romans "traduit de"
ESPAGNOL
J. M. GIRONELLA
L'ASSAUT DES TÉNÈBRES
HONGROIS
GUSZTAV RAB
UN JOUR A BUDAPEST
ANGLAIS
JEAN S. MACLEOD
L'ESCALE DU BONHEUR
FLAMMARION

Ecoutez les critiques, lisez :
CLEA par DURRELL
Editions BUCHET/CHASTEL

ROMANS

« La Parade » par Jean-Louis Curtis

● *Une nymphette, deux prétendants. Un roman hésitant entre deux styles.*

LES romanciers français sont en train de passer par une crise de conscience. Un certain nombre d'entre eux, souvent parmi les plus doués, semblent se demander, devant les expériences du nouveau roman, s'ils ne sont pas en train de manquer le coche. Cette réaction est saine en soi. Elle amène des écrivains consacrés à remettre en question leurs procédés et leurs recettes, et cela est fort heureux, car le renouvellement du roman français auquel tente de se livrer l' « école du regard » ne portera ses fruits que si les nouvelles techniques finissent par s'incorporer à des romans traditionnels.

Mais encore, les romanciers en proie à des scrupules de cet ordre doivent-ils jouer le jeu sans fausse honte. Car lorsque Jean-Louis Curtis regarde du côté de Robbe-Grillet et consorts, sans l'avouer, ou sans se l'avouer à lui-même peut-être, le lecteur est sensible à l'ambiguïté d'une démarche qui finit par gêner visiblement l'auteur aux entournures.

Le sujet est bien choisi (1). La description d'une petite ville de province (Stendhal à Verrières). Deux vieilles filles un peu conventionnelles (juste

(René Saint-Paul.)
JEAN-LOUIS CURTIS.
Entre la verve et les scrupules.

assez pour ne pas dérouter le lecteur) mais décrites avec assez de piquant et beaucoup d'esprit. Une ravissante nièce, deux prétendants et un beau petit étalage de scandales sordides que cultive la province, que tout le monde feint d'ignorer et que tout le monde connaît.

Que la jeune fille se fasse passer pour pure afin d'épouser le fils du notable ; qu'elle se permette quelques fantaisies à la ville, avec le premier voyageur de commerce venu, pourvu qu'il soit séduisant ; que celui-ci menace de tout révéler et de faire rater le mariage ; et voilà l'intrigue nouée. Comment la tendre enfant parvien-dra à ses fins en négociant avec son futur beau-père l'échange de deux silences complices, c'est tout l'intérêt de l'histoire. L'essentiel est qu'elle épouse son riche nigaud et le fasse réussir dans la politique. Au demeurant, pourquoi s'inquiéter de voir Jean-Louis Curtis se débarrasser *in extremis* du second prétendant — le dangereux voyageur de commerce — grâce à un accident de voiture fort opportun ? Tout n'est-il pas pour le mieux dans le meilleur des mondes romanesques ?

Eh bien, oui, il faut quand même s'inquiéter de voir un excellent romancier se trouver perpétuellement hésitant entre la verve de la narration et les scrupules de la recherche littéraire.

MARC LAPORTE.

(1) Julliard, 304 p., 12 N.F.

(Punch.)
Vous ne pouvez pas oublier un peu la révolution pendant la fiesta ?

« Fiestas » par Juan Goytisolo
« Du côté de Barcelone » par Luis Goytisolo

● *Deux jeunes frères espagnols romanciers de l'espoir.*

JUAN GOYTISOLO vit en France, son frère Luis en Espagne, où il fut récemment emprisonné. Tous deux parlent de Barcelone.

« Fiestas », troisième roman de Juan (1), se passe à la veille du Congrès de la Foi, qui rassemblera à Barcelone des dizaines de milliers de pèlerins. En marge de la ville, des parias vivent dans des masures sur une colline au pied de laquelle habitent de petits-bourgeois sans argent, nostalgiques d'une aisance passée. Juan Goytisolo décrit l'écrasement des uns et des autres. La « fiesta » sera surtout marquée par l'expulsion des parias de leur bidonville, dont on veut épargner la vue aux dignitaires catholiques et aux étrangers.

Les enfants perdus

Dans cette désolation sociale et psychologique, trois destins, qui seront misérables : la petite Pira (son père est mort dans la guerre civile) veut à toute force aller à Rome voir le Pape ; elle sera tuée par un sadique, tout près du port de Barcelone. Le jeune Pipo, qui fouine à l'aventure à travers la ville, livrera sans le vouloir à la police son ami « le Gorille », matelot hirsute qui commit jadis un meurtre. Sur ces échecs passe la procession criarde du Congrès de la Foi.

Dans « Deuil au Paradis » une bande d'enfants jouait à la guerre alors que Franco triomphait. Dans « Fiestas » le thème principal est encore l'étouffement de l'enfance par un ordre social malsain. Mais « Fiestas » est une œuvre plus dure, plus juste, qui montre comment des adultes sont réduits à un état infantile, tandis que les enfants voient leurs rêves avorter. C'est par son sens du langage, son art de faire parler ses personnages que Juan Goytisolo évite le misérabilisme. Mais la misère qu'il évoque est beaucoup plus grave que celle qu'on trouve chez les romanciers italiens : chez Moravia, Pratolini, Pavese, les gens peuvent avoir de vrais problèmes individuels parce qu'ils ont le pouvoir de critiquer la vie sociale, et de s'y faire un chemin. Les personnages de « Fiestas », comme ceux du beau roman « La Ruche », de C.-J. Cela, n'ont à eux qu'un chant lamentable.

Juan Goytisolo emploie trop systématiquement le romanesque : son livre est meilleur dans les situations que dans les scènes, où le dramatique paraît souvent forcé. La virtuosité technique, nécessaire dans une œuvre de ce genre, dominée par le simultanéisme, nous donnant une impression de mosaïque. Dos Passos, autrefois, savait faire passer le récit sur un écran. Ici l'intrigue, ou plutôt les histoires, donnent une forme trop nette au spectacle de la vie. Le mérite de Juan Goytisolo consiste en une écriture généralement simple, qui traduit l'innocence triste des personnages.

Des vies pour rien

« Du côté de Barcelone » (2) est impossible à résumer : une caméra erre dans les environs du grand port, et saisit d'abord le retour au domaine familial du fils d'un grand propriétaire foncier ; venu chasser sur ses terres après vingt ans d'absence, il trouve un monde figé dans les manies ou dans les servitudes. Nous voyons ensuite un vieux métayer qui s'échine sur la terre d'une vieille dame de Barcelone, âpre et stupide. Voici un médecin de campagne qui rencontre son ancienne ordonnance, maintenant cireur de chaussures, et tuberculeux au dernier degré.

Ces personnages, qui apparaissent quelque temps pour se perdre sans raison dans un « fondu-enchaîné », se transmettent leurs noms : Victor, Bernardo, Ciriaco : par ce moyen Luis Goytisolo marque leur fraternité dans l'ennui, la misère ou la déchéance. C'est le règne du « Non » : le vieux métayer refuse d'utiliser un tracteur, la fermière refuse d'envoyer sa fille à l'école, le médecin se sent vieux à quarante ans. Resté à Barcelone, n'ayant pas connu l'âpre libération de l'exil, Luis Goytisolo reflète une réalité purement actuelles : les drames du passé sont étrangers au présent, et du présent aucun avenir ne germera, sauf pour le jeune bourgeois Alvarito, qui épouse l'ordre.

Le sentiment de l'absurde apparaît avec d'autant plus de force que les situations sont moins orientées par l'écrivain. Kafka nous a prouvé par la négative que le monde cesse d'être un chaos ou un désert quand une intention s'y réalise. On en est loin, en Espagne. Comme « La Ruche », les romans des frères Goytisolo sont véristes : l'auteur fait de son roman un objet, le personnage n'a d'autre rôle que celui de fragment d'une situation humaine déterminée par un lieu, un temps. Le réalisme espagnol, qui impliquerait un refus de l'anecdote, un regard critique sur un univers et l'esquisse de solutions pour changer celui-ci, n'est pas encore apparu, mais l'on peut penser que des œuvres probes, nettes, comme celles de Juan et Luis Goytisolo, le préparent, à moins que le cinéma ne s'en charge.

En tout cas, deux écrivains nous font voir avec talent ce que donne l'intrusion d'une technique utilitaire dans une civilisation archaïque, aux valeurs mourantes. Leurs personnages adultes s'ennuient, trompent le temps, s'accrochent à l'immédiat ou à des rêves informes. La jeune littérature espagnole décape l'Espagne de ses deux alibis majeurs : la foi catholique, les corridas. C'est la condition nécessaire de l'espoir.

MICHEL ZERAFFA.

(1) Gallimard éditeur, 265 pages. 8,50 NF.

(2) Editions du Seuil, 253 pages. 7,50 N.F.

Pierre DEFERT
POUR UNE POLITIQUE DE TOURISME EN FRANCE
UN VOLUME DE 296 PAGES : 12 N. F.
C'est la première fois en France qu'un tel sujet est abordé d'une façon complète avec une pensée directrice : réorienter l'économie touristique afin d'assurer les besoins de vacances du plus grand nombre et cela en harmonie avec les autres secteurs de la vie économique nationale.
ÉCONOMIE ET HUMANISME
LES EDITIONS OUVRIERES
12, avenue de la Sœur-Rosalie - PARIS

Classiques Garnier
DEUX NOUVEAUTÉS :
BALZAC
LE PÈRE GORIOT
Introduction, notes et appendice critique par
PIERRE-GEORGES CASTEX
Professeur à la Sorbonne
Un volume in-16, de 572 pages, broché rogné, illustré de 23 reproductions, sous jaquette illustrée, vernie deux couleurs. 8,50 NF + t. l.
Relié demi-basane, genre ancien, tête dorée (COLLECTION "PRESTIGE") .... 15,00 NF + t. l.
ROUSSEAU
RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE
Texte établi, avec introduction, notes et relevé de variantes par
HENRI RODDIER
Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon
Un volume in-16, de 364 pages, broché, illustré de 15 reproductions, sous jaquette illustrée, vernie deux couleurs.. 7,50 NF + t. l.
Relié demi-basane, genre ancien, tête dorée (COLLECTION "PRESTIGE") .... 15,00 NF + t. l.
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Quatorze films en compétition à Venise, où la plage a plus de succès que la salle de projection.*

LE premier film que j'ai vu dans ce Festival est un film néo-réaliste dans la meilleure veine du cinéma italien d'après guerre. L'hôtesse de la compagnie aérienne « Alitalia » m'en avait donné le titre, en me disant : « *Buon viaggio* », et en oubliant de me préciser que le scénario comportait six heures de retard au départ de l'avion et un atterrissage à Trévise, soit à 45 kilomètres de Venise.

Comme j'espérais être à l'heure au gala d'ouverture et que la conscience professionnelle pousse aux pires excès, je frétai un taxi. Sans remarquer tout d'abord que le chauffeur était ivre. Je m'en aperçus irrémédiablement quand le taxi s'enfonça dans l'arrière d'une voiture arrêtée. Cela se passa dans un village. Immédiatement, femmes, enfants, vieillards, et

(Dalmas.)

PETER USTINOV.
Dans la cabine 87.

le curé, descendirent dans la rue pour commenter l'accident. Le village se sépara en deux camps dont les deux chauffeurs prirent la tête. Personne ne manquait, sauf le gendarme qui s'était enfui au premier bruit. Quelqu'un proposa de téléphoner à la police. Aussitôt dit, aussitôt fait, mais les deux chauffeurs s'arrachaient le récepteur pour expliquer leurs déboires au commissaire. Après s'être pris et repris l'appareil une bonne dizaine de fois, l'un d'eux, découragé, jeta le téléphone par terre et nous pûmes repartir.

Une réputation d'austérité

Je jurai à mon chauffeur que c'était lui qui avait raison et je m'assis à côté de lui afin qu'il cesse de conduire en regardant la banquette arrière. Enfin, vers minuit, je pus m'embarquer à bord d'un taxi « motoscaffo » qui, à prix d'or, me conduisit jusqu'au Lido, à Venise. Quand j'arrivai, hâve et décomposée, le vrai film d'inauguration venait juste de se terminer.

Les festivaliers, plutôt aimables, me réconfortèrent en m'assurant que je m'étais sûrement mieux amusée en voyage et que j'avais bien de la chance.

Le film de Terence Young, « Un, deux, trois, quatre », ne laisse, paraît-il, pas ignorer un seul poil des mollets de Roland Petit. Quant à ses ballets, ils sont déjà très très connus.

Parler de choses sérieuses ici est une entreprise difficile. Bien que le Festival de Venise ait une réputation d'austérité, que l'on y montre quatorze films seulement, triés sur le volet, au lieu de la trentaine cannoise, il ne semble pas que la qualité de ces films soit inversement proportionnelle à leur quantité.

De plus, si l'on accuse souvent la France de chauvinisme, que dire des Italiens qui, après s'être attribué l'année dernière le « Lion d'Or » (1), soumettent cette année au jury rien de moins que quatre films italiens sur les quatorze en compétition.

M. Lonero, directeur du Festival, a même avoué sans gêne qu'il aurait préféré en choisir quatorze.

Les films français, « Le Passage du Rhin », d'André Cayatte, « Le Voyage en Ballon », de Lamorisse, ont été également sélectionnés par les Italiens, qui ont refusé les films désignés en France, c'est-à-dire « Tirez sur le pianiste », de Truffaut, et « La Pyramide humaine », de Jean Rouch.

M. Lonero, qui avait été violemment attaqué par la presse de droite lors de sa nomination en remplacement de M. Ammanati, a pourtant marqué des points en choisissant des films réalisés par de jeunes metteurs en scène de gauche. Celui que nous avons déjà vu, « La Lunga Notte del 43 », est une violente attaque du fascisme. Le metteur en scène, Florestano Vancini, a réalisé là son premier film, qui est extraordinairement mal joué par Belinda Lee et Gabriele Ferzetti. Toute l'histoire d'amour s'en trouve amoindrie, mais la ville de Ferrare, accablée par la guerre, écartelée par le fascisme, est dépeinte sans mièvrerie. Les artifices du scénario, la faiblesse des dialogues n'empêchent pas cette longue nuit d'être un film courageux, souvent émouvant, et qui ne prend pas la politique à la légère. Ce qui est nouveau et important.

Une satire piquante

On attend aussi avec intérêt « Les Dauphins », de Maselli, film sur la jeune bourgeoisie, et « Adua et ses Compagnes », avec Simone Signoret. Si « Rocco et ses Frères », de Visconti, est un aussi bon film qu'on le dit, l'Italie pourrait bien encore garder son « Lion ». Ce ne serait que justice pour Visconti, mais qui voudrait revenir à Venise l'année prochaine ?

Peut-être la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne de l'Ouest, dont les films sous-titrés en italien furent de rudes épreuves, indignes d'un festival.

Peut-être l'Amérique si, comme on le présage déjà, Shirley MacLaine remporte le prix d'interprétation grâce au film de Billy Wilder, « La Garçonnière ».

En pleine forme, Billy Wilder est décidément très habile. « La Garçonnière » (en anglais « The Apartment ») a connu un immense succès aux Etats-Unis, et les Français qui ont aimé « Certains l'aiment chaud » courront voir ce film. Billy Wilder sait remarquablement frôler le scabreux. On frémit en pensant à ce qu'aurait pu devenir, dans d'autres mains, cette histoire d'un petit fonctionnaire qui prête son appartement à ses chefs de bureau, quand ceux-ci sont en bonne fortune. Sur ce thème, fertile en situations comiques, Billy Wilder a incrusté une satire très piquante de l'« american way of life ». Malheureusement, après une première partie étincelante, le film s'étiole et tourne longuement à la romance. Jack Lemmon imite un peu Bob Hope, mais ses propres grimaces sont drôles.

Shirley MacLaine est à Venise. Avec une simplicité très étudiée, elle a donné une conférence de presse ; elle a déclaré qu'elle était une rousse naturelle.

Billy Wilder, lui, n'est pas venu. Il prépare « Irma la Douce », qu'il tournera l'année prochaine, peut-être avec Marilyn. Sinon avec Shirley. Sûrement à Paris.

Un autre film, présenté hors compétition, décrit aussi d'une façon passionnante l'Amérique et les Américains. Mais, cette fois, plutôt à la manière de Jean Rouch: « Shadows » est presque un film ethnologique, bien qu'il ait été tourné curieusement par un acteur : John Cassavetès.

D'origine grecque, vingt-neuf ans, Cassavetès est très connu des téléspectateurs américains. En France, on l'a vu avec Sydney Poitier dans « L'Homme qui tua la peur », de Martin Ritt.

(Dalmas.)

ROLAND PETIT AVEC ZIZI JEANMAIRE.
Trop de mollets.

(Dalmas.)

SHIRLEY MACLAINE.
Peut-être un « Lion ».

Il dirige, à New York, un cours de comédie et c'est avec ses élèves qu'il a décidé d'improviser ce film comme une sorte de psychodrame. Deux élèves noirs et deux élèves blancs ont pris pour postulat de constituer une même famille. A mesure, ils ont inventé des scènes et posé des problèmes, qui n'ont plus rien à voir avec ceux des acteurs. Ils se sont mis à exister.

Tourné entièrement sur le vif, en son direct, « Shadows » exprime des comportements profonds avec une vérité bouleversante. Un mélange de « A Bout de Souffle » et de « Moi, un Noir ».

C'est Nico, l'ancien directeur de « La Rose Rouge », exilé en Amérique, qui a coproduit ce film, le seul vraiment original jusqu'à présent, tourné pour 22 millions, d'après les méthodes de la « french new wave ».

Au garde-à-vous

Voilà pour le cinéma. On a bien du mal à s'y intéresser. Qui aurait l'idée d'aller à Venise pour s'enfermer dans le noir ? Même la plage paraît anachronique. La cabine 111 exceptée, où le seigneur Besteigui se fait servir par des maîtres d'hôtel en gants blancs, tandis que ses gondoliers particuliers attendent au garde-à-vous.

Dans la cabine 112, voisine, René Clair et Marcel Achard, tendrement enlacés, n'en finissent pas de se congratuler. L'Académie française les a comblés.

Dans la cabine 78, Curd Jurgens pose pour les photographes en bombant le torse comme une starlette.

Dans la cabine 87, j'ai bavardé avec Peter Ustinov, qui tourne à Rome un grand film en couleurs tiré de son « Romanoff et Juliette ». Il est son propre producteur.

Je lui ai demandé quelle différence il y avait entre la pièce et le film. Il m'a répondu : « *J'espère que la pièce est du théâtre et que le film sera du cinéma.* » Peter Ustinov surprend ici. Il est drôle.

On jouera à Londres, cet hiver, sa dernière pièce : « Paris not so gay ». Il ne s'agit pas de notre capitale, mais de ce fameux Grec qui inspira aussi Giraudoux et Roussin. Dans cette pièce, Hélène est une belle femme stupide dont tous les Grecs sont amoureux, sauf son mari. « *Lui, il la connait* », dit Ustinov. Ménélas et Pâris se ressembleront au point d'être interprétés par le même acteur. A la rentrée paraîtra également « Le Perdant », premier roman d'Ustinov, homme protée polyglotte et barbu.

Dans les autres cabines, des centaines les unes à côté des autres, vastes comme des salons, il y a des lits, de grands lits qui s'avancent vers la mer. On se croirait à Berck-Plage, mais plus on est riche, plus le lit est joliment recouvert.

Il ne reste que la nuit pour longer le Grand Canal.

MICHELE MANCEAUX.

(1) Accordé ex æquo au « Général della Rovere », de Rossellini, et « La Grande Guerre », de Monicelli.

10, rue des URSULINES (5e) ODE 39-19
En version INTEGRALE v. o. s.-t. fr.
ALEXANDRE NEWSKI
de S. M. EISENSTEIN, Mus. Serge PROKOFIEV

THEATRE EN ROND
OURAGAN SUR LE CAINE
1.000e

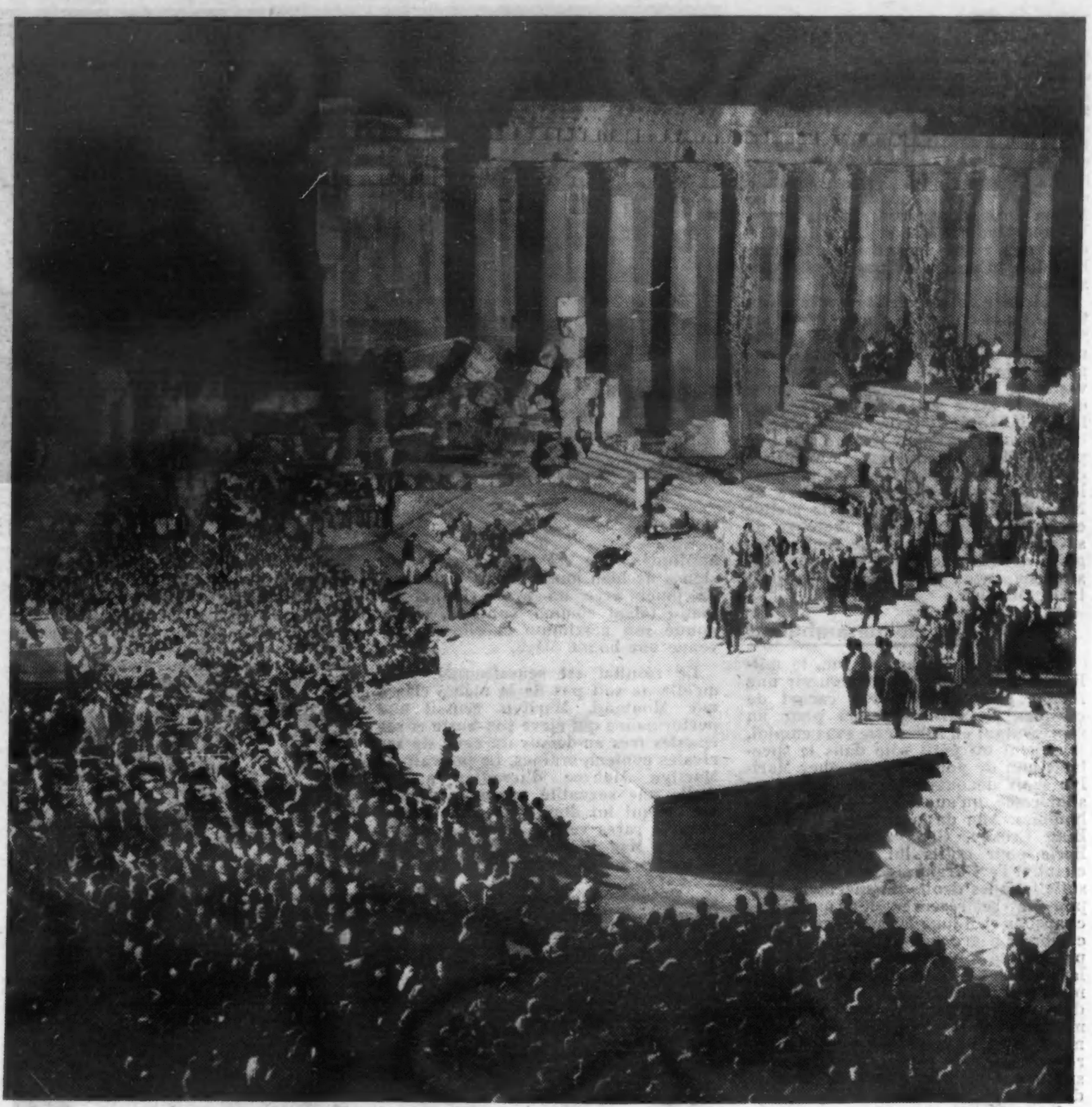
CINEMA DESSAI
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
3e PROGRAMME ITALIEN
DERNIERE SEMAINE
SENSO (v. o.)
de LUCHINO VISCONTI
avec ALIDA VALLI

STUDIO 28 10, rue Tholozé MON. 34-07
HIROSHIMA MON AMOUR
d'ALAIN RESNAIS

FESTIVAL

Huit jours à Baalbeck

● *Faut-il faire 3.500 kilomètres en avion pour aller applaudir Roger Planchon ?*



LE THEATRE ANTIQUE DE BAALBECK.
A la frontière de l'Asie, un concentré de culture occidentale.

(Manoug.)

VOUS pouvez vous intéresser aux danses folkloriques, aimer la troupe de Roger Planchon, admirer l'orchestre de Karl Münchinger, sans ressentir le besoin impérieux de vous déplacer de quelques milliers de kilomètres pour assister à leur dernière exhibition. Eh bien ! ce besoin impérieux, les organisateurs du Festival de Baalbeck ont l'intention de le créer et, s'il le faut, de l'imposer au monde occidental. Ils veulent susciter une sorte de réflexe conditionné, le même qui propulse chaque année quelques milliers de touristes à Avignon ou Aix, à Salzbourg, Bayreuth ou Edimbourg.

Le problème n'est pas simple : Baalbeck se trouve, par voie aérienne, à environ 3.500 kilomètres ; ce Festival ne s'adresse donc pas au commun des mortels, mais aux privilégiés de cette planète.

Il est vrai que ses organisateurs comptent parmi ces privilégiés. J'ai eu l'occasion de les voir pendant une huitaine de jours et je dois dire que je n'aurais jamais cru qu'il puisse encore exister de nos jours, loin de l'Europe, une société cosmopolite nullement atteinte par le discrédit qu'on a tenté de jeter, bien injustement, sur cet adjectif. Il est étonnant de rencontrer à la lisière de l'Asie des gens qui vous parlent avec un naturel parfait de la représentation anglaise du dernier opéra de Benjamin Britten ou de la plus récente première du Residenztheater de Munich.

Le festivalier normal

Ils vous parlent cependant surtout de Paris. Ils ont tout lu et tout vu de ce qui se fait en France et, chaque année, ils cherchent à montrer à la population francophone du Liban, ou plus exactement à la partie la plus riche de cette population, ce dont on a parlé et discuté en France. Cette année, ce fut le tour du Théâtre de Villeurbanne de Roger Planchon.

Mais il leur faut aussi des touristes anglais, américains et allemands, qui se déplacent peut-être avec plus de facilité que les Français. Créé en 1956, par Mme Aimée Kettaneh, le Festival de Baalbeck a montré non seulement la Comédie-Française, la troupe de J.-L. Barrault, mais aussi le Old Vic, le New York Philharmonic Orchestra, l'Orchestre de Chambre de Stuttgart, I Musici de Rome, etc.

Tout cela ne serait pas suffisant pour décider les amateurs à un voyage qui est une véritable expédition. Après tout, on peut entendre tous ces orchestres et voir toutes ces troupes théâtrales quelque part en Europe. Il s'agit donc de créer un climat, une atmosphère Baalbeck.

Le festivalier normal, à moins qu'il ne soit un wagnérien fanatique qui va à Bayreuth comme on va à l'église, cherche avant tout cette atmosphère « sui generis ». Est-il besoin de parler de celle d'Aix ou de Salzbourg ? Il sera, je crois, aisé de créer un esprit Baalbeck.

Il y a d'abord le dépaysement. Pour le Parisien de l'été 1960, il est même trop fort. Après avoir grelotté au départ, il arrive à 7 heures du matin sous un ciel bleu, un soleil éclatant. Mais il n'a pas le temps de réfléchir. Aussitôt on vous embarque dans un taxi (voiture américaine dernier modèle) pour vous conduire à une réception chez Mme Kettaneh, présidente-fondatrice du Festival.

« *Le Liban est une montagne qui tombe dans la mer* », écrit le Larousse. C'est vrai. L'ascension commence immédiatement derrière Beyrouth et doit nous conduire à Aley, « le Monte-Carlo libanais ».

On arrive dans une villa magnifique qui surplombe la mer, au milieu de 200 à 300 invités. On me traîne de ministre à député en passant par un ambassadeur, me précipite dans les bras de quelques milliardaires. Brusquement un visage connu : celui du poète Georges Schéhadé et, plus loin, celui de M. de Lipkowski, ancien député, maintenant attaché à l'ambassade de France à Beyrouth.

Nous avons quartier libre pendant trois jours (sauf les réceptions). C'est une excellente idée que tout festivalier appréciera, surtout dans un pays lointain où le Guide Bleu promet des révélations insoupçonnées. Je le compulse fébrilement pour ne rien rater, mais me résigne aussitôt : il y a décidément trop à voir dans ce pays pourtant minuscule (environ la superficie de deux départements français) habité par un million et demi d'habitants, moitié musulmans, moitié chrétiens.

Je reviens au Guide Bleu. Des châteaux de croisés aux anciens ports phéniciens, rendus célèbres par la Bible : Tyr et Sidon, le choix est difficile. Il y a aussi Byblos, une des plus anciennes villes du monde. Sur la route, un défilé où tous les conquérants depuis plusieurs millénaires ont senti le besoin d'éterniser leur passage : la plaque de Ramsès II voisine avec celle de Nabuchodonosor (celui de la Bible), suivies des inscriptions latines de Marc-Aurèle et de Caracalla. On y trouve également celles du général Gouraud et du corps expéditionnaire australien de la dernière guerre. Je constate avec quelque inquiétude qu'il y a encore de la place pour d'autres conquérants.

A hauteur d'hommes

Mais nous avons déjà pris l'habitude des touristes déchaînés : nous débordons la frontière du Liban pour nous rendre en Syrie (Damas) et surtout à Jérusalem, côté jordanien. Si le Festival de Baalbeck était un Festival du Tourisme, point de départ pour une exploration artistique du Moyen-Orient ?

Au milieu de toutes ces excursions, j'oublie le Festival. A tort. Il y a d'abord Baalbeck. Situé dans les montagnes, à une hauteur de 1.500 mètres, on voit surgir le long d'une route, un peu comme à Paestum, au sud de Naples, les temples gigantesques, construits par les Romains entre le Ier et le IIIe siècle de notre ère. Entreprise presque démentielle par son envergure.

Mais les Romains n'étaient pas les derniers conquérants : aux temples de Jupiter, Vénus et Bacchus les empereurs chrétiens ajoutent une église afin d'y honorer sainte Barbe et les musulmans une mosquée. Chrétiens et Arabes se sont servis partiellement des matériaux utilisés par les Romains et la nature y a ajouté sa part de destruction par des tremblements de terre. On avance au milieu de colonnes renversées qui, à même la terre, font toucher directement l'immensité de l'entreprise. Six restent encore debout et j'ai lu quelque part qu'elles sont les plus grandes qu'on ait jamais employées pour la construction d'un temple. Tout est d'ailleurs disproportionné : non loin des temples on vous montre une pierre « the greatest in the world ». Il fallait 40.000 hommes pour la déplacer (on se demande comment) et sa taille est tellement extravagante qu'un savant russe la considérait récemment comme une rampe de lancement de fusées que les Martiens auraient installée il y a quelques millénaires.

Entre le temple de Bacchus presque intact (où ont lieu les concerts) et les six colonnes restées miraculeusement debout, dans ce champ de ruines, au-delà de l'échelle humaine, Roger Planchon a connu un grand succès avec « Les Trois Mousquetaires » et « Edouard II », de Marlowe. Il nous a ramenés à hauteur d'hommes.

FRANÇOIS ERVAL.

P. S. — Je n'ai pas vu un seul cèdre du Liban.

CINÉMA

« Le Milliardaire », à Londres

● *« Un homme volant la vedette à Marilyn », c'est Yves Montand, dont le premier rôle américain a enthousiasmé le public londonien.*

PAR son apparition au côté de Marilyn Monroe dans « Le Milliardaire », il semble qu'Yves Montand — jusque là pratiquement inconnu à Londres — ait fait une aussi forte impression sur les Anglais que sa femme, Simone Signoret, dans le rôle de l'institutrice française des « Chemins de la Haute Ville ». « The Evening Standard » a titré : « Imaginez-vous cela : un *homme* volant la vedette à Marilyn ! » Et le « Daily Express » : « Marilyn Monroe éclipsée. » Selon Leonard Mosley, le plus influent des critiques cinématographiques anglais, « Yves Montand réussit la plus brillante performance d'acteur des dix dernières années en se contentant d'être un homme viril dans un simple pantalon de confection. »

Le public semble partager l'enthousiasme des critiques. La semaine dernière, bien qu'un rayon de soleil ait brusquement filtré au milieu de l'été le plus pourri de l'histoire anglaise, les Londoniens ont fait la queue tout l'après-midi devant le cinéma Carlton. A l'intérieur, les dames se pâmaient devant le visage aux traits anguleux d'Yves Montand. Sans doute était-ce la première fois qu'un film de Marilyn Monroe était projeté devant un public en majorité féminin.

Cabarets Dancings
Le SEXY
68, rue Pierre-Charron
BAL. 25-18
Guy LORY
Restaurants
LIDO
ÉLY. 11-61
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

Pour son premier grand film à Hollywood, Yves Montand a eu de la chance. Avec George Cukor, il a eu l'un des metteurs en scène les plus adroits et les plus consciencieux d'Amérique. Le scénario de Norman Krasner est astucieux, convaincant et réellement drôle. Les décors, les costumes, la musique sont superbes jusque dans leur moindre détail. Enfin, avec Milton Berle, Bing Crosby, Gene Kelly, Wilfred Hyde White et Tony Randall dans des rôles secondaires, le film bénéficie d'une distribution éblouissante.

L'histoire est construite sur le vieux thème de la conquête du Prince Charmant par Cendrillon. Montand joue le rôle d'un milliardaire de la cinquième génération, célèbre par le succès dévastateur de ses « coups » en Bourse et par le style « alikhanesque » avec lequel il séduit les plus belles femmes du monde. Apprenant par son agent de presse (dont le rôle est de veiller à ce que son nom n'apparaisse *pas* dans les journaux) qu'un petit théâtre de New York a l'intention de le mettre en scène dans l'un des sketches de sa prochaine revue, il se rend incognito dans les coulisses et tombe aussitôt amoureux de la vedette du spectacle, Marilyn.

Alice et Ellen Kessler. (Archives.)
Il manque un prestidigitateur.

Un cirque ambulant

Pour une fois dans sa vie, le milliardaire Montand veut conquérir une femme sans brandir son carnet de chèques. Se faisant passer pour un représentant en bijouterie sans emploi, il obtient un petit rôle dans le spectacle afin de pouvoir approcher Marilyn mais découvre bientôt qu'elle ne s'intéresse qu'au talent d'acteur des hommes. Afin de la séduire, il engage Bing Crosby, Gene Kelly et Milton Berle pour qu'ils lui apprennent le chant et l'art dramatique. Il achète ensuite tous les droits du spectacle pour pouvoir se réserver les meilleures chansons et il loue les services du plus célèbre « nègre » de Broadway pour se procurer des plaisanteries à 1.000 dollars pièce. Le dénouement est évidemment prévisible mais avant d'être démasqué, dans son personnage de milliardaire s'aventurant maladroitement sur les planches, Yves Montand réussit une des compositions les plus subtiles et les plus drôles de l'histoire du cinéma américain.

La rumeur veut qu'il ait réussi plus encore. C'est l'un des secrets les moins bien gardés à Hollywood que Marilyn Monroe — dont le nom, depuis dix ans, assure les plus fortes recettes — est aussi l'actrice la plus difficile à « manier » sur un plateau. Billy Wilder, qui l'a dirigée dans son immense succès, « Certains l'aiment chaud », a déclaré après la fin du tournage qu'il n'accepterait plus jamais de tourner avec elle (il a changé d'avis depuis, peut-être en raison du succès du film). Accompagnée d'un cirque ambulant d'habilleuses, de coiffeuses et de psychiatres, ainsi que de son mari Arthur Miller, elle est le cauchemar des metteurs en scène. Elle arrive en retard sur le plateau, a du mal à retenir son texte et crée rapidement autour d'elle une atmosphère d'hystérie collective. Elle n'est, bien sûr, qu'une enfant du ruisseau qui a gagné des millions en tant que symbole sexuel et qui voudrait maintenant gagner l'estime du public en devenant une grande actrice ayant du goût pour Dostoïevsky — programme qui s'accommode mal d'une vie paisible.

Pendant le tournage du « Milliardaire », pourtant, elle a donné exceptionnellement peu d'ennuis à son metteur en scène. L'explication, selon certaines rumeurs hollywoodiennes, c'est qu'elle avait conçu un attachement romantique pour son partenaire et qu'elle voulait se montrer très sage pour lui plaire. Mais cette interprétation cadre mal avec la personnalité de Marilyn Monroe. A sa façon naïve et appliquée, elle est sincèrement soucieuse de bien jouer. Ayant la chance de jouer avec un professionnel de grand talent comme Montand, elle a donné son maximum et elle est devenue une bonne élève.

Le résultat est sensationnel. Bien qu'elle ne soit pas de la même classe que Montand, Marilyn réussit une performance qui élève son buste et ses épaules très au-dessus de ceux de ses rivales contemporaines. Le pouvoir de Marilyn Monroe d'irradier autour d'elle une sexualité presque tangible est ce qui lui donne sa place parmi les très rares véritables reines du cinéma : Mae West, Marlène Dietrich, Greta Garbo. Cette faculté est d'autant plus extraordinaire que ses atouts physiques laissent beaucoup à désirer. Elle a une voix de crécelle; elle danse plus énergiquement que gracieusement ; son jeu se limite à deux expressions : l'innocence et la timidité. De toute évidence, ses récents efforts pour maigrir ont été infructueux. Sa taille ne flatterait pas la Reine-Mère, elle arbore un confortable double menton et son maquillage est aussi subtil que celui des femmes que l'on voit sur les trottoirs des Halles. Mais tout cela n'a aucune importance. Marilyn *est* la sexualité et l'attirance qu'elle exerce échappe à l'analyse.

(Archives.)
Yves Montand et Marilyn Monroe dans « Le Milliardaire ».
« Dans un simple pantalon de confection. »

Pour toutes ces raisons, « Le Milliardaire » a des chances de devenir l'un des plus grands succès de comédie des années 1960. Pour Montand, ce film ouvre la voie — s'il veut s'y engager — d'une carrière hollywoodienne qui pourrait éclipser celle de Charles Boyer.

PAUL JOHNSON.

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Les Magiciennes » : beaucoup de ficelles mais de jolies jumelles.*

En portant à l'écran le roman de Boileau-Narcejac, Serge Friedman a sans doute d'abord cherché à créer par l'image une sensation de magie, l'écran se substituant devant nous au chapeau haut-de-forme et à la baguette de l'illusionniste. Le but de l'auteur était, on l'imagine, de nous égarer, de nous éblouir, de nous donner ce vertige de l'enfance, lorsque, sur un fond de velours rouge, l'artiste laissait échapper des colombes de ses manchettes. Le cinéma est peut-être, il est vrai, un excellent instrument pour animer ce genre de rêve à bon marché... à condition cependant que le metteur en scène sache jouer de sa caméra comme un prestidigitateur sait jouer de ses mains. Un bon truc à lui seul ne suffit pas, en effet, à donner cette sensation de vertige. Adresse, rapidité, aisance font aussi le charme de ces beaux numéros et créent seuls l'envoûtement.

Serge Friedman, pour la réalisation de son film, avait quelques sérieux atouts. D'abord, un bon truc : les sœurs Kessler, ces deux jolies jumelles, et puis aussi un excellent outil: Jean Mercure, personnage bizarre, bien fait pour jongler avec les ombres dans un monde de funambules. Malheureusement, dès le début, le film avance sur des semelles de plomb dans un décor peu convaincant ; et nous avons bien du mal à nous envoler.

Victimes de la magie

L'histoire qui nous est contée est celle d'un jeune homme un peu falot qui débarque à Munich pour enterrer son vieux père, illusionniste de son métier et patron d'une petite troupe d'artistes ambulants. Le jeune homme tombera amoureux d'une jolie personne dont le numéro est le clou de la troupe, car à l'insu du public, la vedette a une sœur jumelle, et la ressemblance des deux jeunes filles permet, on l'imagine, de bons tours de passe-passe. Notre héros, un peu nigaud, ne comprendra cependant que fort tard qu'il couchait avec les deux jumelles l'une après l'autre sans s'en apercevoir et qu'au fond il les aimait toutes les deux à la fois. Le pauvre garçon perdra la tête et nous aussi, il faut l'avouer, nous confondrons souvent ces deux beautés. Mais c'est à la fin que nous serons le plus surpris et un peu victimes de la magie.

Si la situation est à fond exploitée, le film n'est malheureusement pas mené avec assez de brio, car parfois l'on voit les fausses cartes, les ficelles et le double fond. Bref, bien des effets sont ratés parce que la machine tourne trop lentement, comme un vieux phono mal remonté. Enfin, pas un instant, malgré l'application de l'auteur, nous ne respirons l'univers des « gens du voyage ».

Jacques Riberolles a l'air de s'ennuyer et ressemble un peu trop au Pierre Blanchar d'il y a vingt ans. Ginette Leclerc est une très mauvaise Arletty. Ce sont, réflexion faite, les deux ravissantes Alice et Ellen Kessler qui sauvent le film, sans doute parce qu'elles ne sont pas des actrices et nous jouent avec beaucoup de gentillesse leur numéro. Et si Jean Mercure parle comme au théâtre, il reste, dans sa sublime absence, le seul personnage poétique de ce conte dont le fantastique n'est qu'une intention.

BRUNO GAY-LUSSAC.

THEATRE NATIONAL - PALAIS DE CHAILLOT
Les 27 - 28 - 29 - 30 septembre
4 CONCERTS EXCEPTIONNELS
de
L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE LENINGRAD
Direction : Mrawinski et Rodjdiesvenski
Œuvres de : Glinka - Prokofiev - Tchaïkowski - Kabalewski
Rachmaninov - Mozart - Chostakovitch
LOCATION OUVERTE

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

REOUVERTURE - Vendredi 2
LES TROIS SŒURS
200ᵉ * MATHURINS

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

UN JEU DE VACANCES

ÊTES-VOUS « FAN » OU « SQUARE » ?

Il n'y a pas tellement longtemps, les amateurs de jazz passaient pour des excentriques, des maniaques, au même titre que certains philatélistes ou chasseurs de papillons. Aujourd'hui, tout le monde — ou presque — sait que Louis Armstrong est né à La Nouvelle-Orléans et que le directeur musical du Modern Jazz Quartet s'appelle John Lewis. Mais vous, qui possédez quelques disques de jazz, qui allez parfois au concert, êtes-vous sûr de bien connaître les secrets de vos musiciens préférés ?... Nous vous proposons un petit jeu qui vous permettra de faire le point de vos connaissances jazzistiques et de savoir si oui ou non vous pouvez engager une discussion avec des « connaisseurs » sans passer pour un « square » (béotien). Voici 17 questions (voir la solution page 20). Pour chaque réponse exacte, marquez un point (les bulletins-réponses se trouvent dans cette page).

Si vous obtenez 17 points, vous êtes un vrai « fan » de jazz. A 10 points, vous êtes encore une bonne recrue pour les organisateurs de concerts et les éditeurs de disques. A moins de 5 points, eh bien ! on vous parlera de musique classique.

1 Cet enfant joue du même instrument que son père : du saxophone alto. Nom du père ?

a. Charlie Parker.
b. Bennie Carter.
c. Johnny Hodges.
d. Willie Smith.

2 Cette photo de Chuck Berry est extraite de « Rock, Rock, Rock » (sorti en 1957). Dans quel autre film l'avez-vous vu ?

a. « Saint-Louis Blues ».
b. « Stormy Weather ».
c. « Jazz à Newport ».
d. « The five Pennies » (Millionnaire de 5 sous).

3 Sur ces cinq disques qui sont parmi les plus importants parus cette année en France, l'un a été enregistré il y a plus de dix ans.

a. Miles Davis - Kind of Blue.
b. L'inoubliable Charlie Parker.
c. L'extraordinaire Ray Charles.
d. L'atomique M. Basie.
e. Le Good Book de Louis Armstrong.

4 Cette statuette représente :

a. Duke Ellington.
b. Charlie Parker.
c. Fats Waller.
d. Louis Armstrong.

5 Sur ces cinq clubs de jazz, quatre sont parisiens et l'un new-yorkais. Lequel ?

a. Blue Note.
b. Kentucky.
c. Mars Club.
d. Slow Club.
e. Birdland.

6 Billie Holiday, dont « L'Express » a publié récemment les souvenirs, avait été surnommée « Lady Day ». Ce surnom lui avait été donné par :

a. Lester Young.
b. Count Basie.
c. Benny Goodman.
d. Orson Welles.
e. Clark Gable.

7 L'une de ces formations, qui se sont produites cette saison à Paris, a créé un spectacle de ballet.

a. Miles Davis Quintet.
b. Modern Jazz Quartet.
c. Les Jazz Messengers.
d. Count Basie.

8 L'un de ces grands musiciens, aujourd'hui disparus, n'est jamais venu en France :

a. Fats Waller.
b. Art Tatum.
c. Lester Young.
d. Tommy Ladnier.
e. Glenn Miller.

16 Cette salle de concert est :

a. Le Hollywood Bowl.
b. Madison Square Garden.
c. Loew's Theatre d'Atlantic City.

17 Cet instrument est :

a. une flûte.
b. un saxophone soprano.
c. une clarinette.
d. un saxophone ténor.

(Voir la solution en page 20.)

BULLETIN-REPONSE

1	10 ....
2	11 ....
3	12 ....
4	13 ....
5	14 ....
6	15 ....
7	16 ....
8	17 ....
9	

BULLETIN-REPONSE

1	10 ....
2	11 ....
3	12 ....
4	13 ....
5	14 ....
6	15 ....
7	16 ....
8	17 ....
9	

BULLETIN-REPONSE

1	10 ....
2	11 ....
3	12 ....
4	13 ....
5	14 ....
6	15 ....
7	16 ....
8	17 ....
9	

Voici 7 portraits de jazzmen célèbres. Rendez à chacun son nom.

9

10

11

12

13

14

15

a. Mezz Mezzrow.
b. Kenny Clarke.
c. Claude Luter.
d. Thelonious Monk.
e. John Lewis.
f. Quincy Jones.
g. Duke Ellington.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

AOUT.

« CRITIQUE de la raison dialectique », je contemple avec timidité et respect ce monument de sept cent cinquante-cinq pages que Sartre vient d'édifier pour sa propre délectation. Je tourne autour sans essayer d'entrer. M. Aimé Patri en a d'ailleurs extrait pour moi la substantifique moelle en six pages de revue : elles sont à la mesure de mon esprit léger. Des philosophes qui ne sont que philosophes, combien en aurai-je abordé directement ? Je n'oserais ici en faire l'aveu, si accoutumé que je sois à me confesser.

Sartre, je le rejoindrai dans un autre écrit, à ma portée celui-là, où j'entre comme chez moi. En vérité, c'est chez moi que me ramène cette préface à « Aden Arabie », de son ami Paul Nizan (1) — chez moi, dans ce monde intérieur dont il se méfie, je n'ose dire ce monde des âmes pour ne pas l'irriter. Je reconnais pourtant la plainte qui monte de cette préface, elle est familière à une oreille chrétienne, ce long cornet d'une oreille chrétienne, se dira peut-être Sartre qui méprise fort, comme on sait « ce centre de diffusion pour les bonnes pensées qu'on fabrique à Rome... ». C'est ainsi qu'il définit un catholique.

Il n'empêche que l'auteur de cette préface m'est proche, plus proche, l'avouerai-je ? que beaucoup de mes frères dans la foi. Ce Sartre-là, s'il est mon ennemi, que j'ai peu de peine à l'aimer, selon la pensée qui me vient de Rome précisément !

Le regard qu'un homme de cinquante ans arrête sur sa jeunesse, le juge. Paul Nizan n'est pas seulement ce normalien communiste qui, le jour où Staline signa son pacte avec Hitler, se crut trahi par le Parti, qui tomba l'un des premiers de la guerre et qu'après sa mort ses camarades communistes s'appliquèrent à déshonorer en le faisant passer pour traître. Nizan est Sartre lui-même avec lequel, de son vivant, on le confondait : deux astres jumeaux dont l'un s'est éteint depuis vingt ans et dont l'autre brille au zénith. Au vrai, Sartre ne dit rien de Nizan qui ne le concerne lui-même. La mort ni le temps ne les aura séparés. Dans combien d'adolescences une amitié aura compté plus que tout ce qui après elle s'est appelé amour ! En vérité, ces deux-là furent tellement proches l'un de l'autre que, quand Sartre nous parle de Nizan, c'est de lui-même qu'il s'agit, à lui-même qu'il se confronte.

Cette confrontation de l'homme célèbre qui a passé le cap de la cinquantaine sans avoir jamais cessé, presque en aucune matière, d'occuper, comme à l'école de la rue d'Ulm, la première place, et du jeune homme qu'il fut, plein d'illusion et de désir, cette confrontation oblige le philosophe illustre que Sartre est devenu à baisser la tête : ce Sartre qui a vécu, qui a triomphé partout, le voici lié à son ami, trahi par les siens et abattu ; le voici plus que jamais enveloppé dans le même désastre, tout vainqueur qu'il paraît être, rejeté comme le fut Nizan du parti qui se confond, à ses yeux, avec la classe ouvrière, calomnié par les mêmes staliniens qui s'appliquèrent à salir la mémoire de son frère.

AH ! qu'importe à Sartre (et c'est sa grandeur) d'avoir triomphé partout pour lui-même, pareil à ceux qui jouent des coudes et qui se poussent aux premières places, puisqu'il n'a pu résoudre le problème essentiel à ses yeux, et qui était de concilier dans le concret l'existentialisme et le marxisme et de ne pas se couper du seul parti prolétarien qui subsiste. « Ni avec vous ni sans vous... ». Plus qu'aucun intellectuel communiste, Sartre aura été coincé entre ces deux impossibilités.

Qu'a-t-il cru, qu'a-t-il tenté à la Libération pour échapper à la tenaille ? Aujourd'hui, cette préface en témoigne, il n'espère plus rien. Il y a ce cadavre de la gauche française dont il prend l'exacte mesure. Quel impitoyable constat ! « La gauche, ce grand cadavre à la renverse où les vers se sont mis. Elle pue, cette charogne ! ». Pour moi qui ai si souvent dénoncé la carence de la gauche (ce fut la raison de mon appel constant, puis de ma fidélité à de Gaulle), je ne désespère pourtant pas de la gauche, comme Sartre. Mais ce qui m'importe ici, c'est cette amertume, ce désespoir d'un homme à qui il n'a servi de rien de ne réussir que pour lui-même. Cet athée ne se console pas de n'avoir pu atteindre ici-bas le royaume de Dieu et sa justice — mais c'est trop peu dire : d'avoir acquis la certitude que pour y parvenir, il n'existe plus de chemin.

Non, je ne cherche pas à le tirer à moi. Ce qu'il nous livre de Nizan touche pourtant une zone chrétienne. Certains traits qu'il nous rapporte prennent à mes yeux une signification qui échappe à Sartre, en dépit de toute sa dialectique. Je n'ai pas connu Nizan, rien en moi ne lui ressemble, nous n'avons aucun trait commun, sauf un pourtant : je suis, comme lui, le fils d'un père incroyant (mais que je n'ai pas connu) et d'une mère dévote. Je reconnais à plus d'un trait que rapporte Sartre certains de mes propres cheminements. Au sortir de l'enfance, Nizan voulut être prêtre. Mais voici qui est plus étrange : à l'Ecole Normale, au plus fort de son amitié pour Sartre, ce prétendu athée fréquente le pasteur, songe à devenir protestant. Sartre passe vite et nous assure que son ami ne cherchait là qu'une morale, que c'était la morale protestante qui l'attirait. Allons donc ! de la morale, il en trouvait à revendre partout, d'Epictète et de Marc-Aurèle à Spinoza, de Kant à Schopenhauer et à Nietzsche. Un normalien athée de vingt ans, ami de Sartre, se moque bien de la morale. Il rôdait autour du pasteur de l'Ecole parce qu'il rôdait autour du Christ. Et que, très vite, il ait revomi tout cela (et jusqu'à appeler le Christ, dans « Aden Arabie », « ce sorcier maigre »), je le sais, comme je sais que le Parti, pour un peu de temps, le ramena à la vie simple et normale. N'importe, que Sartre me pardonne, mais ici je suis sûr d'avoir raison contre lui.

NIZAN, vers sa seizième année, avait aimé le Christ jusqu'à vouloir lui donner sa vie. Que Sartre essaie de cette clef pour pénétrer dans le secret de ce désespoir. Nous ne nous consolons pas d'avoir perdu l'amour de Dieu quand nous l'avons aimé vraiment. J'ai peine à admettre que le faux problème du père de Nizan qui aurait trahi sa classe en devenant agent de maîtrise, d'ouvrier qu'il était, ait pesé sur tout le destin du fils aussi lourdement que Sartre le croit. Ce que le jeune Nizan, si brillant, et devant qui tout s'ouvrait, allait chercher auprès du pasteur de l'Ecole, ce qui fit de lui ce fugueur, ce qui à Aden, le poussa jusqu'à l'extrême bord du suicide, qu'était-ce donc ? Et aujourd'hui, le désespoir du survivant qui est devenu, à cinquante ans, le maître de sa génération, quelle en est la profonde source ?

Car enfin ce sentiment de la défaite chez un athée surprend. A qui Sartre en a-t-il ? La nature des choses peut-elle avoir tort ? Il ne saurait exister d'échec absolu. Chez les individus et dans la politique des Etats, le marxisme affronté au réel donne ce que nous voyons qu'il a donné, et qui s'est appelé stalinisme. Ce n'est ni mal ni bien : cela est. Et ce qu'un philosophe tout seul y peut changer, Sartre l'a fait dans la mesure de ses possibilités : que d'esprits infléchis par lui ! J'en connais même chez les chrétiens.

A en croire cette préface, il a échoué pourtant ; et nous pouvons circonscrire le lieu de son échec : les mêmes raisons qui ont exigé que ses camarades communistes fissent passer Nizan pour traître, ont joué aussi contre Sartre. Mais pour lui, quelle réussite aura fait contrepoids ! Que de compensations temporelles et spirituelles ! Etre devenu le maître d'une génération, il devrait y avoir là de quoi ne pas perdre cœur. Après tout, l'Histoire continue, Nizan n'est pas mort pour rien : vous l'arrachez vous-même à l'opprobre, vous nous donnez sa vie à méditer. Grâce à vous, nous considérons ce jeune mort, et nous l'aimons comme vous l'avez aimé. O Sartre, pourquoi êtes-vous triste et de quoi vous troublez-vous ?

La vieillesse ? La cinquantaine, que vous avez atteinte, marque le moment où on l'aborde, il est vrai, et où peut-être on en souffre le plus. Voici le temps de ne plus être aimé et d'aimer encore. A partir de là, il faudra beaucoup marcher avant de pénétrer dans la région glacée où il n'y a plus rien à attendre de personne, plus rien même à donner. Quel désert ! Oui, un désert, si pressé que nous soyons d'amis et de parents. Qui est aimé à cet âge, ce qui s'appelle aimé ? Et pourtant ce qui ne meurt pas, quand on en a été possédé au sortir de l'enfance, c'est précisément ce qui embrase cette admirable préface de Sartre : une tendresse avide, une tendresse irritée mais toujours jeune et vivante, et qui a échappé au temps, et qui (je le crois de tout mon esprit et de tout mon cœur) lui survivra.

FRANÇOIS MAURIAC.

(Copyright « L'Express ».)

(1) *Cahiers libres*, François Maspero.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION :

Algérie, Tunisie, Maroc : 72 NF.
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : 79 NF.
Cameroun, République Centre-africaine, République du Congo, Côte française des Somalis, République de Côte-d'Ivoire, République du Dahomey, République du Gabon, République de Guinée, République du Niger, République du Sénégal, République Soudanaise, République du Tchad, République du Togo, République Voltaïque, République islamique de Mauritanie : 93 NF.
Congo, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigeria : 130 NF.
Angola, Cuba, Haïti, Panama, Tanganyika, Costa-Rica, Jamaïque, Guatemala, Ile Maurice : 152 NF.
Aden, Afghanistan, Ceylan, Golfe Persique, Inde, Pakistan : 162 NF.
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Colombie, Venezuela, Uruguay : 172 NF.
République du Vietnam : 183 NF.
Australie, Nouvelle-Zélande : 245 NF.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 80 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

Belgique : 1 an : 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATION
206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.)
Tél : Spring 7-0819

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

Composition de TYPO-ELYSEES,
91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin,
10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber